OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY

PQ
2070
1785a
v.26

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplete26volt

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII,

Qui était au devant de la première édition.

Il y a bien peu de ſouverains dont on dût écrire une hiſtoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; et ce nombre ſerait encore plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenait que de ceux qui ont été juſtes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que *Louis XII* avait pour ſon peuple ; on excuſera les grandes fautes de *François I*, en faveur des arts et des ſciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV*, qui conquit ſon héritage à force de vaincre et de pardonner ; on louera la magnificence de *Louis XIV*, qui a protégé les arts que *François I* avait fait naître.

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais princes, comme on ſe ſouvient des inondations, des incendies et des peſtes.

Entre les tyrans et les bons rois ſont les conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on eſt avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſérable faibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, et qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes qui n'ont été illuſtres ni en paix ni en guerre, et qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni a imiter ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſouvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moſcovie ; de tant de ſultans, de califes, de papes, de rois ; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de ſe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne ſont que pour ſervir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les princes,

comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire eſt venue au point qu'à peine un ſouverain ceſſe de vivre, que le public eſt inondé de volumes ſous le nom de mémoires, d'hiſtoire de ſa vie, d'anecdotes de ſa cour. Par-là les livres ſe multiplient de telle ſorte qu'un homme, qui vivrait cent ans, et qui les emploierait à lire, n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'hiſtoire ſeule, depuis deux ſiècles, en Europe.

Cette démangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, et d'arrêter les yeux des ſiècles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, et qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu comme la plus belle qui ait jamais été, le roi qu'ils ont vu comme le plus grand monarque, les affaires dont ils ſe ſont mêlés comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la poſtérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que ſa cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ſes voiſins, et qu'il vende la ſienne à un autre ; qu'il faſſe enfin

la paix avec ſes ennemis, après quelques victoires et quelques défaites ; ſes ſujets, échauffés par la vivacité de ces événemens préſens, penſent être dans l'époque la plus ſingulière depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce prince meurt ; on prend après lui des meſures toutes différentes ; on oublie et les intrigues de ſa cour, et ſes maîtreſſes, et ſes miniſtres, et ſes généraux, et ſes guerres, et lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, et font des guerres et des alliances, on a ſigné des milliers de traités, et donné autant de batailles ; les belles ou infames actions ſont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens et de détails ſe préſente devant la poſtérité, ils ſont preſque tous anéantis les uns par les autres ; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, ſe ſauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obſcurs peints par de grands maîtres.

On ſe ferait donc bien donné de garde d'ajouter cette hiſtoire particulière de *Charles XII*, roi de Suède, à la multitude des livres dont le public eſt accablé, ſi ce prince et ſon rival, *Pierre Alexiowitz*,

beaucoup plus grand homme que lui, n'avaient été, du conſentement de toute la terre, les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiècles. Mais on n'a pas été déterminé ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a penſé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, ſi ce livre leur tombe par haſard entre les mains. Certainement il n'y a point de ſouverain qui, en liſant la vie de *Charles XII*, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où eſt le ſouverain qui pût dire : J'ai plus de courage et de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuſte; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que *Charles XII*? Que ſi avec tous ces avantages, et après tant de victoires, ce roi a été ſi malheureux, que devraient eſpérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens et de reſſources?

On a compoſé cette hiſtoire ſur des récits de perſonnes connues, qui ont paſſé pluſieurs années auprès de *Charles XII* et de *Pierre le grand*, empereur de Moſcovie; et qui, s'étant retirées dans un pays libre, long-temps après la mort de ces princes,

n'avaient aucun intérêt de déguiſer la vérité. M. *Fabrice*, qui a vécu ſept années dans la familiarité de *Charles XII*, M. de *Fierville*, envoyé de France, M. de *Villelongue*, colonel au ſervice de Suède, M. *Poniatowski* même ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un ſeul fait ſur lequel on n'ait conſulté des témoins oculaires et irréprochables. C'eſt pourquoi on trouvera cette hiſtoire fort différente des gazettes qui ont paru juſqu'ici ſous le nom de la vie de *Charles XII*. Si l'on a omis pluſieurs petits combats donnés entre les officiers ſuédois et moſcovites, c'eſt qu'on n'a point prétendu écrire l'hiſtoire de ces officiers, mais ſeulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de ſa vie, on n'a choiſi que les plus intéreſſans. On eſt perſuadé que l'hiſtoire d'un prince n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.

On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes qui étaient vraies, lorſqu'on écrivit cette hiſtoire, (en 1728,) ceſſent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie polonaiſe eſt mieux diſciplinée, et a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il

faut toujours, lorſqu'on lit une hiſtoire, ſonger au temps où l'auteur a écrit. Un homme, qui ne lirait que le cardinal de *Retz*, prendrait les Français pour des forcenés qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction et la folie. Celui qui ne lirait que l'hiſtoire des belles années de *Louis XIV* dirait : Les Français ſont nés pour obéir, pour vaincre et pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV* ne remarquerait dans notre nation que de la molleſſe, une avidité extrême de s'enrichir, et trop d'indifférence pour tout le reſte. Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de *Charles-Quint*, et peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell* que les moines et les *monſignori*, dont Rome eſt peuplée, ne reſſemblent aux *Scipions*. Je ne ſais ſi les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes auſſi formidables que celles de *Charles XII*. On dit d'un homme : il était brave un tel jour ; il faudrait dire, en parlant d'une nation : elle paraiſſait telle ſous un tel gouvernement et en telle année.

Si quelque prince et quelque miniſtre trouvaient dans cet ouvrage des vérités

déſagréables, qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions ; que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur ; que l'hiſtoire eſt un témoin et non un flatteur ; et que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

LETTRE

A M. LE MARECHAL

DE SCHULLEMBOURG,

GENERAL DES VENITIENS.

A la Haie, le 15 ſeptembre 1740.

MONSIEUR,

J'AI reçu, par un courrier de M. l'ambaſſadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703 et 1704, dont votre excellence a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *Céſar : Eodem animo ſcripſit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monſieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéreſſé, et attirera de nouvelles demandes. Je vous ſupplie de me communiquer tout ce qui pourra m'inſtruire ſur les autres événemens de la guerre de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce

journal va juſqu'à la bataille de Pultava incluſivement ; il eſt d'un officier ſuédois, nommé M. *Adlerfeld :* l'auteur me paraît très-inſtruit et auſſi exact qu'on peut l'être ; ce n'eſt pas une hiſtoire, il s'en faut beaucoup ; mais ce ſont d'excellens matériaux pour en compoſer une, et je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choſes ſur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs, Monſieur, que j'ai vu avec plaiſir, dans ces mémoires, beaucoup de particularités qui s'accordent avec les inſtructions ſur leſquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, et ſurtout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même ſur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'oſais plus croire que M. de *Guiſcard*, ambaſſadeur de France, eût été dans le vaiſſeau de *Charles XII*, à l'expédition de Copenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui ſervit tant à la dépoſition du roi *Auguſte*, s'oppoſa en ſecret à l'élection du roi *Staniſlas ;* j'étais preſque honteux d'avoir avancé que le duc de *Marlborough* s'adreſſa d'abord au baron de *Gortz*, avant de voir le comte *Piper*, lorſqu'il alla conférer avec le roi *Charles XII.* Le ſieur de *la Motraye*

m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadait qu'il avait raison ; cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de M. *Adlerfeld*.

J'y trouve aussi que le roi de Suède mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi *Auguste* qu'il avait détrôné, et qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi *Auguste* et le roi *Stanislas* se rencontrèrent à sa cour, et se saluèrent sans se parler. La visite extraordinaire que *Charles XII* rendit à *Auguste* à Dresde, en quittant ses Etats, n'y est pas omise. Le bon mot même du baron de *Stralheim* y est cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de M. *Adlerfeld*.

„ Quant au sieur de *la Motraye*, qui „ s'est ingéré de critiquer M. de *Voltaire*, „ la lecture de ces mémoires ne servira „ qu'à le confondre, et à lui faire remarquer „ ses propres erreurs, qui sont en bien „ plus grand nombre que celles qu'il „ attribue à son adversaire. „

Il est vrai, Monsieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événemens

militaires. J'avais, à la vérité, accuſé juſte le nombre des troupes ſuédoiſes et moſcovites à la célèbre bataille de Nerva ; mais dans beaucoup d'autres occaſions, j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme vous ſavez, eſt le père de la vérité ; je ne ſais même ſi on peut jamais eſpérer de la ſavoir entièrement. Vous verrez que dans certains points M. *Adlerfeld* n'eſt point d'accord avec vous, Monſieur, au ſujet de votre admirable paſſage de l'Oder ; mais j'en croirai plus le général allemand, qui a dû tout ſavoir, que l'officier ſuédois qui n'en a pu ſavoir qu'une partie.

Je réformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de votre excellence et ſur ceux de cet officier. J'attends encore un extrait de l'hiſtoire ſuédoiſe de *Charles XII*, écrite par M. *Norberg*, chapelain de ce monarque.

J'ai peur, à la vérité, que le chapelain n'ait quelquefois vu les choſes avec d'autres yeux que les miniſtres qui m'ont fourni mes matériaux. J'eſtimerai ſon zèle pour ſon maître ; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar ; mais moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, et

beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si l'on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en feſant remarquer le bien et le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que, ſi *Charles XII*, après avoir vaincu le Danemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au czar qui la lui demandait; s'il était retourné chez lui vainqueur et pacificateur du Nord; s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts et le commerce dans ſa patrie, il aurait été alors véritablement un grand homme; au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'eſtimait pas. Il eût été à ſouhaiter, pour le bonheur des hommes, que *Pierre le grand* eût été quelquefois moins cruel, et *Charles XII* moins opiniâtre.

Je préfère infiniment à l'un et à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne ſe prépare à la guerre que par néceſſité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, et qui veut être,

en un mot, un ſage ſur le trône : voilà mon héros, Monſieur. Ne croyez pas que ce ſoit un être de raiſon ; ce héros exiſte peut-être dans la perſonne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt juſqu'à vous ; vous verrez ſi elle me démentira ; il mérite des généraux tels que vous. C'eſt de tels rois qu'il eſt agréable d'écrire l'hiſtoire : car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais ſi vous examinez le fond du journal de M. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre choſe, ſinon : lundi, 3 avril, il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, et les femmes furent conſumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras : le jeudi, on écraſa de mille bombes les maiſons d'une ville libre et innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui paſſait auprès de ſes murailles : le vendredi, quinze ou ſeize cents priſonniers périrent de froid et de faim ? Voilà à peu-près le ſujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion ſouvent, M. le maréchal, que votre illuſtre métier

eſt

eſt encore plus affreux que néceſſaire? Je vois que M. *Adlerfeld* déguiſe quelquefois des cruautés qui, en effet, devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a aſſuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenſtadt, le maréchal *Renſchild* fit maſſacrer de ſang-froid douze ou quinze cents moſcovites qui demandaient la vie à genoux ſix heures après la bataille; il prétend qu'il n'y en eut que ſix cents, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le ſavoir, Monſieur; vous aviez fait les diſpoſitions admirées des Suédois mêmes à cette journée malheureuſe : ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attends, avec une extrême impatience, le reſte des inſtructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez-moi de vous demander ce que vous penſez de la marche de *Charles XII* en Ukraine, de ſa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul*. Vous pouvez dicter à un ſecrétaire bien des choſes, qui ſerviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'eſt à vous, Monſieur, à lui donner des inſtructions, en récompenſe de l'admiration qu'il a pour vous.

Je ſuis avec les ſentimens de la plus reſpectueuſe eſtime, et avec des vœux ſincères pour la conſervation d'une vie que vous avez ſi ſouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, V.

En finiſſant ma lettre, j'apprends qu'on imprime à la Haie la traduction françaiſe de l'hiſtoire de Charles XII, écrite en ſuédois, par M. Norberg; ce ſera pour moi une nouvelle palette, (*) *dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

(*) La palette n'a pu ſervir. On ſait que l'hiſtoire de *Charles XII* par *Norbert* n'eſt, juſqu'en 1709, qu'un amas indigeſte de faits mal rapportés, et depuis 1709 qu'une copie de l'hiſtoire compoſée par M. de *Voltaire*.

LETTRE

A M. NORBERG,

Chapelain du roi de Suède, CHARLES XII, *et auteur d'une hiſtoire de ce monarque.*

SOUFFREZ, Monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre hiſtoire de *Charles XII*, on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, et ſur la manière dont vous traitez cette hiſtoire, et ſur celle dont vous en uſez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité, mais l'ancien proverbe, *toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſur-tout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la préface de l'hiſtoire de M. de *Voltaire*. *L'hiſtoire d'un prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchiſme qu'on enſeignait à *Charles XII*, et qui apprendront avec plaiſir qu'en 1693, le docteur *Pierre Rudbekius* donna le bonnet de docteur au

maître ès arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, et autres perſonnages très-eſtimables, ſans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ſes triomphes et à ſes défaites.

C'eſt peut-être une choſe importante pour l'Europe, qu'on ſache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aile du côté du nord, et qu'il y avait deux tableaux de l'intendant *Kloker*, qui ſont à préſent à l'égliſe de Saint-Nicolas; que les ſiéges étaient couverts de bleu les jours de ſermon; qu'ils étaient, les uns de chêne et les autres de noyer; et qu'au lieu de luſtres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laiſſaient pas de faire un très-bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, et que le carreau était blanc et noir.

Nous voulons croire encore qu'il eſt d'une extrême conſéquence d'être inſtruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui ſervit au couronnement de *Charles XII;* de ſavoir quelle était la largeur du baldaquin; ſi c'était du drap rouge ou du drap bleu que l'égliſe était tendue, et de quelle hauteur étaient les bancs. Tout

cela peut avoir ſon mérite pour ceux qui veulent s'inſtruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choſes, à quelle heure *Charles XII* fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge preſcrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère; comment le fameux *Piper* eut la confiance du roi; qu'elles étaient alors les forces de la Suède; quel nombre de citoyens elle avait; quels étaient ſes alliés, ſon gouvernement, ſes défauts et ſes reſſources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de M. *Adlerfeld;* mais, Monſieur, un journal n'eſt pas plus une hiſtoire que des matériaux ne ſont une maiſon. Souffrez qu'on vous diſe que l'hiſtoire ne conſiſte point ainſi à détailler de petits faits, à produire des manifeſtes, des répliques, des dupliques. Ce n'eſt point ainſi que *Quinte-Curce* a compoſé l'hiſtoire d'*Alexandre*; ce n'eſt point ainſi que *Tite-Live* et *Tacite* ont écrit l'hiſtoire romaine. Il y a mille journaliſtes; à peine avons-nous deux ou trois hiſtoriens modernes. Nous ſouhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs les donnaſſent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de *Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

„ J'aime la vérité, et je n'ai d'autre but „ et d'autre intérêt que de la connaître. Les „ endroits de mon hiſtoire de *Charles XII*, „ où je me ſerai trompé, ſeront changés. „ Il eſt très-naturel que M. *Norberg*, „ ſuédois, et témoin oculaire, ait été „ mieux inſtruit que moi étranger. Je me „ réformerai ſur ſes mémoires; j'aurai le „ plaiſir de me corriger. „

Voilà, Monſieur, avec quelle politeſſe M. de *Voltaire* parlait de vous, et avec quelle déférence il attendait votre ouvrage; quoiqu'il eût des mémoires ſur le ſien des mains de beaucoup d'ambaſſadeurs, avec leſquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, et même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monſieur, à cette politeſſe françaiſe d'une manière qui paraît dans un goût un peu gothique.

Vous dites, dans votre préface, que l'hiſtoire, donnée par M. de *Voltaire*, ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les langues de l'Europe, et qu'on ait fait à Londres huit éditions de la traduction anglaiſe. Vous ajoutez

enſuite très-poliment qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archimenteur*.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flatteuſe, vous ne manquez pas de mettre, dans les marges de votre livre, toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le major-général *Stuard* ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand, mais, dites-vous, une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que M. de *Voltaire* n'ait fidèlement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul écrivain qui ait oſé affirmer que *Charles XII* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes ſeulement. Tous les autres hiſtoriens lui en donnaient vingt mille; ils diſaient ce qui était vraiſemblable, et M. de *Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appelez *archimenteur*, parce qu'il fait porter au général *Liewen* un habit rouge galonné, au ſiége de Thorn; et vous relevez cette erreur énorme, en aſſurant poſitivement que le galon n'était pas ſur un fond rouge.

Mais, Monſieur, vous qui prodiguez ſur des choſes ſi graves, le beau nom d'*archimenteur*, non-ſeulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres hiſtoriens qui ont écrit l'hiſtoire de *Charles XII*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du grand ſeigneur à ce monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

„ Nous ſultan baſſa, au roi *Charles XII*, „ par la grâce de DIEU, roi de Suède et „ des Goths, ſalut, &c. „

Vous qui avez été chez les Turcs, et qui ſemblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur ſtyle ? Quel empereur turc s'eſt jamais intitulé *ſultan baſſa* ? quelle lettre du divan a jamais ainſi commencé ? quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambaſſadeurs plénipotentiaires à la première occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une bataille ? Quelle lettre du grand ſeigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de* DIEU ? Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la création, et non pas de l'année de l'hegire ? L'iman de l'auguſte ſultan, qui écrira l'hiſtoire

l'hiſtoire de ce grand empereur et de ſes ſublimes viſirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politeſſe turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui ferait tant de peine à ce M. le baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge ?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partiſan de la vérité, quand vous ſupprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations ſous *Charles XI*? quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre *Sémiramis* du Nord? Ce n'eſt pas-là ſeulement trahir la vérité, Monſieur ; c'eſt trahir la cauſe du genre humain ; c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes *vandales* et *hérules* à ceux qui doivent écrire l'hiſtoire ; ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* eſt un auteur quelquefois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue ? Savez-vous qu'il eſt lu, parce qu'il eſt le ſeul de ſon genre qui fût

ſupportable en ſon temps ? Savez-vous que ceux que vous appelez *archimenteurs* auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inſtruits de l'hiſtoire du monde que votre *Puffendorf* ? Savez-vous que M. de *la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de ſon livre ?

Ouvrons au haſard ce livre ſi connu. Je tombe ſur l'article des papes. Il dit, en parlant de *Jules II*, qu'*il avait laiſſé*, *ainſi qu'Alexandre VI*, *une réputation honteuſe*. Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II;* ils voient en lui un grand homme qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, et avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les barbares d'Italie. Il aima tous les arts ; il jeta le fondement de cette égliſe qui eſt le plus beau monument de l'univers ; il encourageait la peinture, la ſculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'hiſtoire des papes. Il faut ſavoir diſtinguer le pontife du ſouverain ; il faut ſavoir eſtimer beaucoup de papes, quoiqu'on ſoit né à Stockholm; il faut ſe ſouvenir de ce que diſait le grand

Coſme de Médicis, qu'*on ne gouverne point des Etats avec des patenôtres ;* il faut enfin n'être d'aucun pays, et dépouiller tout eſprit de parti, quand on écrit l'hiſtoire.

Je trouve, en ouvrant le livre de *Puffendorf*, à l'article de la reine *Marie d'Angleterre*, fille de *Henri VIII*, qu'*elle ne put être reconnue pour fille légitime, ſans l'autorité du pape.* Que de bévues dans ces mots ! Elle avait été reconnue par le parlement ; et comment d'ailleurs aurait-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée, puiſque jamais Rome n'avait ni dû ni voulu caſſer le mariage de ſa mère ?

Je lis l'article de *Charles-Quint.* J'y vois que *dès avant l'an* 1516, *Charles-Quint avait toujours devant les yeux ſon* NEC PLUS ULTRA ; mais alors il avait quinze ans, et cette deviſe ne fut faite que long-temps après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* eſt un *archimenteur* ? non ; nous dirons que, dans un ouvrage d'une ſi grande étendue, il lui eſt pardonnable d'avoir erré ; et nous vous prierons, Monſieur, d'être plus exact que lui, mieux inſtruit que vous n'êtes du ſtyle des Turcs, plus poli avec les Français, et enfin plus équitable et plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien

qu'à produit l'imprimerie, que cette foule de pièces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit et des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles; ces miſérables ouvrages, nés ſouvent en France, paſſent dans le Nord, ainſi que nos mauvais vins y ſont vendus pour du bourgogne et du champagne. On boit les uns, et on lit les autres, ſouvent avec auſſi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraie connaiſſance ſavent rejeter ce que la France rebute.

Vous citez, Monſieur, des pièces bien indignes d'être connues du chapelain de *Charles XII.* Votre traducteur, M. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir, dans ſes notes, que ce ſont de ces mauvaiſes et ténébreuſes ſatires qu'il n'eſt pas permis à un honnête homme de citer.

Un hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rappeler ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, et celui de ne point ennuyer. Je puis vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage ſera peu lu; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs, autant que je peux, votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur.

AVIS IMPORTANT

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

On ſe croit obligé, par reſpect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe feſait relire cet ouvrage à Commerci; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le ſceau de ſon témoignage, la croyance que mérite l'hiſtorien; et que, ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ſes grands officiers de dreſſer l'acte ſuivant. (*)

(*) On eſt obligé de le faire imprimer; on a pris ſeulement la liberté d'épargner au yeux du lecteur quelques termes trop honorables; on ſent aſſez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence et à la bonté, et on ſe réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

» NOUS, lieutenant général des armées du » roi, grand maréchal des logis de ſa majeſté » polonaiſe, et commandant en Toulois, les » deux Barois, &c. certifions que ſa majeſté » polonaiſe, après avoir entendu la lecture » de l'hiſtoire de *Charles XII*, écrite par M. de » *Voltaire*, (dernière édition de Genève) après » avoir loué le ſtyle..... de cette hiſtoire, » et avoir admiré ces traits..... qui carac- » tériſent tous les ouvrages de cet illuſtre » auteur, nous a fait l'honneur de nous dire » qu'il était prêt à donner un certificat à M. de » *Voltaire*, pour conſtater l'exacte vérité des » faits contenus dans cette hiſtoire. Ce prince » a ajouté que M. de *Voltaire* n'a oublié ni » déplacé aucun fait, aucune circonſtance » intéreſſante ; que tout eſt vrai, que tout eſt » en ſon ordre dans cette hiſtoire ; qu'il a parlé » ſur la Pologne, et ſur tous les événemens » qui y ſont arrivés, &c. comme s'il en eût » été témoin oculaire. Certifions, de plus, » que ce prince nous a ordonné d'écrire ſur le » champ à M. de *Voltaire*, pour lui rendre » compte de ce que nous venions d'entendre, » et l'aſſurer de ſon eſtime et de ſon amitié.

» Le vif intérêt que nous prenons à la gloire » de M. de *Voltaire*, et celui que tout honnête » homme doit avoir pour ce qui conſtate la

„ vérité des faits dans les hiſtoires contempo-
„ raines, nous a preſſé de demander au roi
„ de Pologne la permiſſion d'envoyer à M. de
„ *Voltaire* un certificat en forme de tout ce
„ que ſa majeſté nous a fait l'honneur de nous
„ dire. Le roi de Pologne non-ſeulement y a
„ conſenti, mais même nous a ordonné de
„ l'envoyer, avec prière à M. de *Voltaire* d'en
„ faire uſage toutes les fois qu'il le jugera à
„ propos, ſoit en le communiquant, ſoit en
„ le feſant imprimer, &c. „

Fait à Commerci, ce 11 juillet 1759.

LE COMTE DE TRESSAN.

N. B. Ce certificat a été imprimé dans l'hiſtoire de *Pierre I*, pluſieurs années avant la mort du roi de Pologne.

AUTRE AVIS.

Le P. *Barre*, de Sainte-Geneviève, auteur d'une hiſtoire d'Allemagne, a mis dans différens endroits de ſon ouvrage plus de deux cents pages qui ſe trouvent dans l'hiſtoire de *Charles XII* par M. de *Voltaire*. Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que M. de *Voltaire* était un plagiaire. Il eſt sûr que l'un d'eux l'eſt; mais les critiques devaient ſavoir que M. de *Voltaire* a écrit plus de quinze ans avant le P. *Barre*. D'ailleurs, la différence du ſtyle, dans tout ce que le P. *Barre* n'a pas copié, eſt encore une preuve aſſez ſenſible. Les éditeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le P. *Barre* a copiés.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII,

ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Hiſtoire abrégée de la Suède juſqu'à Charles XII. Son éducation ; ſes ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuſes ſur ce prince et ſur la nation ruſſe. La Moſcovie, la Pologne et le Danemarck ſe réuniſſent contre Charles XII.

Deſcription de la Suède.

LA Suède et la Finlande compoſent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues, et long de trois cents. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquième degré, ou à peu-près, juſqu'au ſoixante et dixième, ſous un climat rigoureux, qui n'a preſque ni printemps ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été

y ſuccèdent tout à coup à un froid exceſſif; et il y gèle dès le mois d'octobre, ſans aucune de ces gradations inſenſibles, qui amènent ailleurs les ſaiſons, et en rendent le changement plus doux. La nature, en récompenſe, a donné à ce climat rude un ciel ſerein, un air pur. L'été, preſque toujours échauffé par le ſoleil, y produit les fleurs et les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y ſont adoucies par des aurores et des crépuſcules, qui durent à proportion que le ſoleil s'éloigne moins de la Suède; et la lumière de la lune, qui n'y eſt obſcurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, et très-ſouvent par des feux ſemblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les beſtiaux y ſont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y ſont grands; la ſérénité du ciel les rend ſains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent long-temps, quand ils ne s'affaibliſſent pas par l'uſage immodéré des liqueurs fortes et des vins, que les nations ſeptentrionales ſemblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refuſés.

Les Suédois ſont bien faits, robuſtes, agiles, capables de ſoutenir les plus grands travaux, la faim et la misère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'induſtrieux, ayant long-

temps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui ſeul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'eſt principalement de la Suède, dont une partie ſe nomme encore Gothie, que ſe débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, et l'arrachèrent à l'empire romain, qui en avait été cinq cents années l'uſurpateur, le tyran et le légiſlateur.

Les pays ſeptentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le ſont de nos jours, parce que la religion laiſſait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes ; que ces femmes elles-mêmes ne connaiſſaient d'opprobre que la ſtérilité et l'oiſiveté, et qu'auſſi laborieuſes et auſſi robuſtes que les hommes, elles en étaient plus tôt et plus long-temps fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reſte aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays eſt ſtérile et pauvre. La Scanie eſt ſa ſeule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnoyé dans tout le pays. La banque publique, qui eſt la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par néceſſité, parce que les paiemens ſe feſant en monnaie de cuivre et de fer, le tranſport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre juſqu'au milieu

du quatorzième ſiècle. Dans ce long eſpace de temps le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magiſtrat eut le nom de roi, titre qui en différens pays ſe donne à des puiſſances bien différentes ; car en France, en Eſpagne, il ſignifie un homme abſolu, et en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien ſans le ſénat ; et le ſénat dépendait des états généraux, que l'on convoquait ſouvent. Les repréſentans de la nation, dans ces grandes aſſemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes ; avec le temps on y admit les payſans même, portion du peuple injuſtement mépriſée ailleurs, et eſclaves dans preſque tout le Nord.

Environ l'an 1492, cette nation ſi jalouſe de ſa liberté, et qui eſt encore fière aujourd'hui d'avoir ſubjugué Rome, il y a treize ſiècles, fut miſe ſous le joug par une femme, et par un peuple moins puiſſant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du Nord, reine de Danemarck et de Norvège, conquit la Suède par force et par adreſſe, et fit un ſeul royaume de ſes trois vaſtes Etats. Après ſa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles : elle ſecoua le joug des Danois ; elle le reprit ; elle eut des rois, elle eut des adminiſtrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une

manière horrible, vers l'an 1520. L'un était *Chriſtiern II*, roi de Danemarck, monſtre formé de vices ſans aucune vertu; l'autre, un archevêque d'Upſal, primat du royaume, auſſi barbare que *Chriſtiern*. Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les conſuls, les magiſtrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze ſénateurs, et les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes, ligués pour opprimer, déſunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le deſpotiſme a de plus tyrannique, et ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Guſtave Vaſa, jeune homme deſcendu des anciens rois du pays, ſortit du fond des forêts de la Dalécarlie où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuſe et ſon grand air lui feſaient des partiſans dès qu'il ſe montrait. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perſuaſive qu'elle était ſans art : ſon génie formait de ces entrepriſes que le vulgaire croit téméraires, et qui ne ſont que hardies aux

yeux des grands hommes ; ſon courage infatigable les feſait réuſſir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un ſiècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Guſtave Vaſa avait été otage de *Chriſtiern*, et retenu priſonnier contre le droit des gens. Echappé de ſa priſon il avait erré, déguiſé en payſan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vu réduit à la néceſſité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre et pour ſe cacher. Enſeveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détrôner le tyran. Il ſe découvrit aux payſans ; il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croient ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de temps, de ces ſauvages, des ſoldats aguerris. Il attaqua *Chriſtiern* et l'archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suède, et fut élu avec juſtice, par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi ſur le trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'Etat étaient les évêques, qui, ayant preſque toutes les richeſſes de la Suède, s'en ſervaient pour opprimer les ſujets, et pour faire la guerre aux rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible que l'ignorance des peuples l'avait rendue ſacrée. Il punit

la religion catholique des attentats de ſes miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suède luthérienne, par la ſupériorité de ſa politique plus encore que par autorité. Ayant ainſi conquis ce royaume, comme il le diſait, ſur les Danois et ſur le clergé, il régna heureux et abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante et dix ans, et mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille et ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce *Guſtave-Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Viſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après ſa mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II*. Il protégea les luthériens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puiſſance de l'empereur que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche; entrepriſe dont on attribue toute la gloire au cardinal de *Richelieu*, qui ſavait l'art de ſe faire une réputation, tandis que *Guſtave* ſe bornait à faire de grandes choſes. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur, lorſqu'il fut tué, à l'âge de trente-ſept ans, dans la bataille de Lutzen qu'il gagna contre *Valſtein*, emportant dans le tombeau le nom de *grand*, les regrets du Nord et l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille *Chriſtine*, née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des ſavans que de régner ſur un peuple qui ne connaiſſait que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône que ſes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne pouvait pas avoir de grandes vertus ſans croire à *Luther ;* et les papes triomphèrent trop de la converſion d'une femme qui n'était que philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimait, et pour leſquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en ſa place ſon couſin, *Charles Guſtave*, dixième de ce nom, fils du comte palatin duc de Deux-Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Guſtave-Adolphe :* il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varſovie qui dura trois jours. Il fit long-temps la guerre heureuſement contre les Danois, aſſiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, et fit aſſurer, du moins pour un temps, la poſſeſſion de Sleſvick au duc de Holſtein. Enſuite ayant éprouvé des revers, et fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suède la puiſſance arbitraire; mais il mourut à l'âge de

de trente-ſept ans, comme le *grand Guſtave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du deſpotiſme, que ſon fils, *Charles XI*, éleva juſqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ſes ancêtres, fut plus abſolu qu'eux. Il abolit l'autorité du ſénat, qui fut déclaré le ſénat du roi, et non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, ſi ſon deſpotiſme n'eût réduit les ſentimens de ſes ſujets pour lui à celui de la crainte.

Il épouſa, en 1680, *Ulrique Eléonore*, fille de *Frédéric III*, roi de Danemarck, princeſſe vertueuſe et digne de plus de confiance que ſon époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le roi *Charles XII*, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été ſur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ſes aïeux, et qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eſt lui dont on ſe propoſe ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant ſa perſonne et ſes actions. 27 juin 1682.

Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ſes Etats et ceux de ſes voiſins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis auſſi bien que ſa langue maternelle. A l'âge de ſept ans, il ſavait manier un cheval. Les exercices violens Education de *Charles XII*.

où il ſe plaiſait, et qui découvraient ſes inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une conſtitution vigoureuſe, capable de ſoutenir les fatigues où le portait ſon tempérament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avait une opiniâtreté inſurmontable : le ſeul moyen de le plier était de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'averſion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemarck l'entendaient, il l'apprit bien vîte, et en retint aſſez pour le parler le reſte de ſa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français ; mais il s'obſtina tant qu'il vécut à ne jamais s'en ſervir, même avec des ambaſſadeurs français, qui ne ſavaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaiſſance de la langue latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce :* il prit pour ce livre un goût que le ſujet lui inſpirait beaucoup plus encore que le ſtyle. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il penſait d'*Alexandre ? Je penſe*, dit le prince, *que je voudrais lui reſſembler.* Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah !* reprit-il, *n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des royaumes ?* On ne manqua pas de rapporter ces réponſes au roi ſon père, qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que*

moi, et qui ira plus loin que le grand Guſtave. Un jour il s'amuſait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie priſe par les Turcs ſur l'empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquiſe par les Suédois depuis un ſiècle. Au bas de la carte de la ville hongroiſe, il y avait ces mots tirés du livre de *Job:* DIEU *me l'a donné*, DIEU *me l'a ôté*, *le nom du Seigneur ſoit béni.* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit ſur le champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga: DIEU *me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas.* (*a*) Ainſi dans les actions les plus indifférentes de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſait ſouvent échapper de ces traits qui caractériſent les ames ſingulières, et qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorſqu'il perdit ſa mère. Cette princeſſe mourut d'une maladie cauſée, dit-on, par les chagrins que lui donnait ſon mari, et par les efforts qu'elle feſait pour les diſſimuler. (*b*) *Charles XI* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ſes ſujets, par le moyen d'une eſpèce de cour de juſtice, Le 5 auguſte 1693.

(*a*) Deux ambaſſadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

(*b*) Le P. *Barre*, génovéfain, a copié tout cet article dans ſon hiſtoire d'Allemagne, tome VII, et il l'applique à un comte de Virtemberg.

nommée la chambre des liquidations, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, rempliſſaient les rues de Stockholm, et venaient tous les jours à la porte du palais pouſſer des cris inutiles. La reine ſecourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna ſon argent, ſes pierreries, ſes meubles, ſes habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle ſe jeta en larmes aux pieds de ſon mari, pour le prier d'avoir compaſſion de ſes ſujets. Le roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons priſe pour nous donner des enfans, et non pour nous donner des avis.* Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ſes jours.

Il mourut quatre ans après elle, dans la
13 avril 1697. quarante-deuxième année de ſon âge, et dans la trente-ſeptième de ſon règne, lorſque l'Empire, l'Eſpagne, la Hollande d'un côté, et la France de l'autre, venaient de remettre la déciſion de leurs querelles à ſa médiation, et qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puiſſances.

Il laiſſa à ſon fils, âgé de quinze ans, un trône affermi, et reſpecté au dehors, des ſujets pauvres, mais belliqueux et ſoumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des miniſtres habiles.

Charles XII, à ſon avénement, non-ſeulement ſe trouva maître abſolu et paiſible de la Suède et de la Finlande, mais il régnait encore ſur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il poſſédait Viſmar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oeſel, et la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brême et de Verden; toutes conquêtes de ſes ancêtres, aſſurées à ſa couronne par une longue poſſeſſion, et par la foi des traités ſolennels de Munſter et d'Oliva, ſoutenus de la terreur des armes ſuédoiſes. La paix de Ryſvick, commencée ſous les auſpices du père, fut conclue ſous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les lois ſuédoiſes fixent la majorité des rois à quinze ans : mais *Charles XI*, abſolu en tout, retarda par ſon teſtament celle de ſon fils juſqu'à dix-huit. Il favoriſait, par cette diſpoſition, les vues ambitieuſes de ſa mère *Edwige-Eléonore* de Holſtein, veuve de *Charles X*. Cette princeſſe fut déclarée, par le roi ſon fils, tutrice du jeune roi ſon petit-fils, et régente du royaume, conjointement avec un conſeil de cinq perſonnes.

La régente avait eu part aux affaires ſous le règne du roi ſon fils. Elle était avancée en âge; mais ſon ambition, plus grande que ſes forces et que ſon génie, lui feſait eſpérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité, ſous le roi ſon petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle

pouvait des affaires. Le jeune prince paſſait ſon temps à la chaſſe, ou s'occupait à faire la revue des troupes : il feſait même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amuſemens ne ſemblaient que l'effet naturel de la vivacité de ſon âge. Il ne paraiſſait dans ſa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente ; et cette princeſſe ſe flattait que les diſſipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, et qu'elle en gouvernerait plus long-temps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort de ſon père, il venait de faire la revue de pluſieurs régimens : le conſeiller d'Etat, *Piper*, était auprès de lui ; le roi paraiſſait abymé dans une rêverie profonde. ,,Puis-je ,, prendre la liberté, lui dit *Piper*, de deman- ,, der à votre majeſté à quoi elle ſonge ſi ,, ſérieuſement?,, *Je ſonge*, répondit le prince, *que je me ſens digne de commander à ces braves gens ; et je voudrais que ni eux ni moi ne reçuſſions l'ordre d'une femme.* *Piper* ſaiſit dans le moment l'occaſion de faire une grande fortune. Il n'avait pas aſſez de crédit pour oſer ſe charger lui-même de l'entrepriſe dangereuſe d'ôter la régence à la reine, et d'avancer la majorité du roi ; il propoſa cette négociation au comte *Axel Sparre*, homme ardent, et qui cherchait à ſe donner de la conſidération : il le flatta de la confiance du roi. *Sparre* le crut, ſe chargea de tout, et ne travailla que pour *Piper*. Les

conſeillers de la régence furent bientôt perſuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce deſſein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la propoſition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états généraux étaient aſſemblés alors. Les conſeillers de la régence y proposèrent l'affaire : Il n'y eut pas une voix contre : la choſe fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de ſorte que *Charles XII* ſouhaita de régner, et en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine et ſon crédit tombèrent en un inſtant. Elle mena depuis une vie privée, plus ſortable à ſon âge, quoique moins à ſon humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre ſuivant. Il fit ſon entrée dans Stockholm ſur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le ſceptre à la main, et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui eſt nouveau, et concevant toujours de grandes eſpérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upſal eſt en poſſeſſion de faire la cérémonie du ſacre et du couronnement : c'eſt de tant de droits que ſes prédéceſſeurs s'étaient arrogés preſque le ſeul qui lui reſte. Après avoir, ſelon l'uſage, donné l'onction au prince, il tenait entre ſes mains la couronne pour la lui remettre ſur la tête ;

Charles l'arracha des mains de l'archevêque, et ſe couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impoſe toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux-mêmes qui avaient le plus gémi ſous le deſpotiſme du père, ſe laiſsèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur ſervitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna ſa confiance et le maniement des affaires au conſeiller *Piper* qui fut bientôt ſon premier miniſtre, ſans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte; ce qui eſt une qualité éminente en Suède, et non un vain titre qu'on puiſſe prendre ſans conſéquence, comme en France.

Les premiers temps de l'adminiſtration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait, à la vérité, aucune paſſion dangereuſe; mais on ne voyait dans ſa conduite que des emportemens de jeuneſſe et de l'opiniâtreté. Il paraiſſait inappliqué et hautain. Les ambaſſadeurs qui étaient à ſa cour le prirent même pour un génie médiocre, et le peignirent tel à leurs maîtres. (*c*) La Suède avait de lui la même opinion; perſonne ne connaiſſait ſon caractère; il l'ignorait

(*c*) Les lettres originales en font foi.

lui-

lui-même, lorſque des orages formés tout à coup dans le Nord donnèrent à ſes talens cachés occaſion de ſe déployer.

Trois puiſſans princes voulant ſe prévaloir de ſon extrême jeuneſſe, conſpirèrent ſa ruine preſqu'en même temps. Le premier fut *Frédéric IV*, roi de Danemarck, ſon couſin : le ſecond, *Auguſte*, électeur de Saxe, roi de Pologne : *Pierre le grand*, czar de Moſcovie, était le troiſième, et le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de ſi grands événemens, et commencer par le Danemarck. Trois rois ſe liguent contre lui.

De deux ſœurs qu'avait *Charles XII*, l'aînée avait épouſé le duc de Holſtein, jeune prince plein de bravoure et de douceur. Le duc, opprimé par le roi de Danemarck, vint à Stockholm avec ſon épouſe ſe jeter entre les bras du roi, et lui demander du ſecours, non-ſeulement comme à ſon beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maiſon de Holſtein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée ſur le trône de Danemarck, par élection, en 1449. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ſes rois, nommé *Chriſtiern III*, eut pour ſon frère *Adolphe* une tendreſſe ou des ménagemens dont on ne trouve guère

d'exemples chez les princes. Il ne voulait point le laiſſer ſans ſouveraineté, mais il ne pouvait démembrer ſes propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holſtein-Gottorp et de Sleſvick, établiſſant que les deſcendans d'*Adolphe* gouverneraient déſormais le Holſtein conjointement avec les rois de Danemarck, que ces deux duchés leur appartiendraient en commun, et que le roi de Danemarck ne pourrait rien innover dans le Holſtein ſans le duc, ni le duc ſans le roi. Une union ſi étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maiſon, pendant quelques années, était, depuis près de quatre-vingts ans, une ſource de querelles entre la branche de Danemarck et celle de Holſtein-Gottorp; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, et les ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté et la ſouveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une et l'autre aux conférences d'Altena, en 1689, par l'entremiſe de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais, comme un traité entre les ſouverains n'eſt ſouvent qu'une ſoumiſſion à la néceſſité, juſqu'à ce que le plus fort puiſſe accabler le plus faible, la querelle renaiſſait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Danemarck et le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les

Danois fesaient déjà des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, et se liguaient secrètement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence et les négociations de l'abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du prince de *Conti*, son concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par sa force de corps incroyable que par sa bravoure, et la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de *Louis XIV*. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, n'accompagna ses dons de tant de grâce. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône, mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suède, en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle et la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique. Les Russes, les Polonais et les Suédois s'en étaient disputé la possession. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, et elle lui avait été enfin cédée solennellement par la paix d'Oliva.

(*d*) Le feu roi *Charles XI*, dans ſes ſévérités pour ſes ſujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs priviléges et d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureuſement célèbre depuis par ſa mort tragique, fut député de la nobleſſe livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à ſon maître une harangue reſpectueuſe, mais forte, et pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle eſt jointe à la hardieſſe. Mais les rois ne regardent trop ſouvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines qu'il eſt d'uſage de ſouffrir, ſans y faire attention. Toutefois *Charles XI*, diſſimulé quand il ne ſe livrait pas aux emportemens de ſa colère, frappa doucement ſur l'épaule de *Patkul : Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en eſtime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèze-majeſté, et, comme tel, condamner à la mort. *Patkul* qui s'était caché prit la fuite. Il porta dans la Pologne ſes reſſentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Auguſte*. *Charles XI* était mort ; mais la ſentence de *Patkul*, et ſon indignation ſubſiſtaient. Il repréſenta au monarque polonais la facilité de

(*d*) Tout cet article ſe trouve preſque mot pour mot au tome X du P. *Barre*.

la conquête de la Livonie ; des peuples déſeſpérés, prêts à ſecouer le joug de la Suède ; un roi enfant, incapable de ſe défendre. Ces ſollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. *Auguſte*, à ſon couronnement, avait promis de faire ſes efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues. Il crut, par ſon irruption en Livonie, plaire à la république, et affermir ſon pouvoir ; mais il ſe trompa dans ces deux idées qui paraiſſaient ſi vraiſemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invaſion ſoudaine, ſans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre et des manifeſtes. Le nuage groſſiſſait en même temps du côté de la Moſcovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la poſtérité.

Hiſtoire de *Pierre le grand.*

Pierre Alexiowitz, czar de Ruſſie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée ſur les Turcs, en 1697, et par la priſe d'Azoph, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *grand*. La Moſcovie ou Ruſſie embraſſe le nord de l'Aſie et celui de l'Europe, et depuis les frontières de la Chine s'étend l'eſpace de quinze cents lieues juſqu'aux confins de la Pologne et de la Suède. Mais ce pays immenſe était à peine connu de l'Europe avant le czar *Pierre*. Les Moſcovites étaient moins civiliſés

que les Mexicains, quand ils furent découverts par *Cortez;* nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, et dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendait, sous peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. Cette loi, faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation qui, dans l'abyme de son ignorance et de sa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207 ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette datte. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement qu'il était vraisemblable que DIEU avait créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent, étaient des erreurs grossières: personne ne se doutait parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas long-temps que le peuple avait voulu brûler à Moscou le secrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de soleil. Ils

ignoraient juſqu'à l'uſage des chiffres ; ils ſe ſervaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, et dans le tréſor du czar.

(*e*) Leur religion était et eſt encore celle des chrétiens grecs, mais mêlée de ſuperſtitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, et que le joug en était plus gênant. Peu de Moſcovites oſaient manger du pigeon, parce que le Saint-Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervaient régulièrement quatre carêmes par an, et dans ces temps d'abſtinence, ils n'oſaient ſe nourrir ni d'œufs, ni de lait. DIEU et St *Nicolas* étaient les objets de leur culte, et immédiatement après eux, le czar et le patriarche. L'autorité de ce dernier était ſans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, et infligeait les ſupplices les plus cruels, ſans qu'on pût appeler de ſon tribunal. Il ſe promenait à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon clergé en cérémonie : et le peuple ſe proſternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand lama. La confeſſion était pratiquée, mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes ; alors l'abſolution leur paraiſſait néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyaient

(*e*) Tout ce morceau eſt copié mot à mot par le génovéfain *Barre*, dans ſon hiſtoire d'Allemagne, tome IX, p. 75 et ſuiv.

purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs papas. Ainſi ils paſſaient ſans remords de la confeſſion au vol et à l'homicide ; et ce qui eſt un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils feſaient ſcrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On diſputait cependant ſur la religion en ce pays comme ailleurs ; la plus grande querelle était ſi les laïques devaient faire le ſigne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nurſuff*, ſous le précédent règne, avait excité une ſédition dans Aſtracan, au ſujet de cette diſpute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde eſt théologien : et *Pierre*, qui pouſſa toujours la juſtice juſqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miſérables qu'on nommait *Vosko-jéſuites*.

Le czar, dans ſon vaſte empire, avait beaucoup d'autres ſujets qui n'étaient pas chrétiens. Les Tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caſpienne et des Palus-Méotides, ſont mahométans : les Sibériens, les Oſtiaques, les Samoïèdes, qui ſont vers la mer Glaciale, étaient des ſauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaiſſance d'un Dieu ; et cependant les

Suédois, envoyés prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowitz avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déjà dit, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avait pu détruire, se développa presque tout à coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, et de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient, avant lui, renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avait cessé d'être roi, pour apprendre mieux à régner; c'est ce que fit *Pierre le grand*.

Il quitta la Russie, en 1698, n'ayant encore régné que deux années, et alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même *le Fort*, qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des états généraux. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince,

les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures ; rien n'échappait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux ; il repassa en Hollande, et vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux russes sur la mer Noire, dans la Baltique et dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière et noble furent élevés au milieu des huttes moscovites. Il établit des colléges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques : les villes furent policées ; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies : la dignité de patriarche fut éteinte ; le czar se déclara le chef de la religion : et cette dernière entreprise, qui aurait coûté le trône et la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, et lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un clergé ignorant et

barbare, il osa essayer de l'instruire, et par-là même il risqua de le rendre redoutable; mais il se croyait assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner, dans le peu de cloîtres qui restent, la philosophie et la théologie. Il est vrai que cette théologie tient encore de ce temps sauvage dont *Pierre Alexiowitz* a retiré sa patrie. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait assisté à une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très-sainte écriture dit, que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, et que ce qui y entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en servirent pour le décrier; ils imprimèrent qu'il était l'Antechrist; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans, et qu'on faisait dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre moine, qui voulait faire fortune, réfuta ce livre, et démontra que *Pierre* n'était pas l'Antechrist, parce que le nombre 666 n'était pas dans son nom. L'auteur du libelle fut roué, et celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Moscovie a sur-tout porté une loi sage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés; c'est qu'il n'est permis à

aucun homme au ſervice de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni ſur-tout à un mineur, de paſſer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point conſacrer à l'oiſiveté des ſujets qui peuvent être utiles, et de ne point permettre qu'on diſpoſe à jamais de ſa liberté, dans un âge où l'on ne peut diſpoſer de la moindre partie de ſa fortune. Cependant l'induſtrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme ſi les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas aſſujetti ſeulement l'Egliſe à l'Etat, à l'exemple des ſultans turcs; mais, plus grand politique, il a détruit une milice ſemblable à celle des janiſſaires; et ce que les ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de temps; il a diſſipé les janiſſaires moſcovites, nommés *ſtrélitz*, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ſes maîtres qu'à ſes voiſins, était compoſée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié reſtait à Moſcou, et l'autre était répandue ſur les frontières. Un ſtrélitz n'avait que quatre roubles par an de paie; mais des priviléges ou des abus le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, et ne dédaigna pas de commencer par être

tambour, et d'en faire les fonctions ; tant la nation avait beſoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régimens ; et enfin ſe ſentant maître de troupes diſciplinées, il caſſa les ſtrélitz, qui n'osèrent déſobéir.

La cavalerie était à peu-près ce qu'eſt la cavalerie polonaiſe, et ce qu'était autrefois la françaiſe, quand le royaume de France n'était qu'un aſſemblage de fiefs. Les gentilshommes ruſſes montaient à cheval à leurs dépens, et combattaient ſans diſcipline, quelquefois ſans autres armes qu'un ſabre ou un carquois, incapables d'être commandés, et par conſéquent de vaincre.

Pierre le grand leur apprit à obéir, par ſon exemple et par les ſupplices : car il ſervait en qualité de ſoldat et d'officier ſubalterne, et puniſſait rigoureuſement en czar les boyards, c'eſt-à-dire, les gentilshommes qui prétendaient que le privilége de la nobleſſe était de ne ſervir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour ſervir l'artillerie, et prit cinq cents cloches aux égliſes, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé auſſi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moſcovites, et à la forme de leurs chevaux qui ſont petits. La Moſcovie a aujourd'hui

(en 1738) trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'eſt lui qui a établi des houſſards en Ruſſie. Enfin, il a eu juſqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où perſonne ne ſavait (avant lui) les élémens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même ; mais ſurtout il excellait dans tous les arts de la marine ; bon capitaine de vaiſſeau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, et d'autant plus eſtimable dans ces arts qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans ſa jeuneſſe paſſer un pont ſans frémir : il feſait fermer alors les volets de bois de ſon carroſſe ; le courage et le génie domptèrent en lui cette faibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs : il voulait y entretenir des galères ; et dans la ſuite croyant que ces vaiſſeaux longs, plats et légers devaient réuſſir dans la mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cents dans ſa ville favorite de Pétersbourg ; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, et celui de les conduire. Il avait appris juſqu'à la chirurgie : on l'a vu, dans un beſoin, faire la ponction à un hydropique ; il réuſſiſſait dans les mécaniques, et inſtruiſait les artiſans.

Les finances du czar étaient, à la vérité, peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes

Etats : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres comme nous fesons aujourd'hui, et comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'eſt être très-riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes et des talens, qui rend un empire faible.

La nation ruſſe n'eſt pas nombreuſe, quoique les femmes y ſoient fécondes et les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliçant ſes Etats, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-temps malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs ; enfin les triſtes ſuites d'un gouvernement long-temps ſauvage, et barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande partie du continent a encore de vaſtes déſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cents mille familles de gentilshommes, deux cents mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois et de payſans payant une eſpèce de taille, ſix cents mille hommes dans les provinces conquiſes ſur la Suède : les Coſaques de l'Ukraine et les

Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions ; enfin l'on a trouvé que ces pays immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes ; (*f*) c'eſt-à-dire, un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de ſon pays, voulait auſſi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un Etat et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie et de l'Europe. Il voulait joindre, par des canaux, dont il dreſſa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caſpienne, et de ces deux mers à l'Océan ſeptentrional.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, et dont l'abord exigeait un circuit long et dangereux, ne lui paraiſſait pas aſſez commode. Il avait, dès l'an 1700, le deſſein de bâtir ſur la mer Baltique un port qui deviendrait le magaſin du Nord, et une ville qui ſerait la capitale de ſon empire.

Il cherchait déjà un paſſage par les mers du Nord-eſt à la Chine ; et les manufactures de

(*f*) Cela fut écrit en 1727 : la population a augmenté depuis par les conquêtes, par la police et par le ſoin d'attirer les étrangers.

Paris et de Pekin devaient embellir sa nouvelle ville.

Un chemin par terre de sept cents cinquante-quatre verstes, pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, conduit de Moscou à sa nouvelle ville. La plupart de ses projets ont été exécutés par ses mains; et deux impératrices, qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ses vues, quand elles étaient praticables, et n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans ses Etats, autant que ses guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en législateur et en physicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, fesant fouiller des mines, éprouvant les métaux, fesant lever des cartes exactes, et y travaillant de sa main.

Il a bâti, dans un lieu sauvage, la ville impériale de Pétersbourg, qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, et où enfin on connaît les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstad sur la Néva, Sainte-Croix sur les frontières de la Perse, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie; des amirautés à Archangel, à

Pétersbourg, à Aſtracan, à Azoph ; des arſenaux, des hôpitaux. Il feſait toutes ſes maiſons petites et de mauvais goût ; mais il prodiguait pour les maiſons publiques la magnificence et la grandeur.

Les ſciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de ſiècles, ſont venues par ſes ſoins dans ſes Etats toutes perfectionnées. Il a créé une académie ſur le modèle des ſociétés fameuſes de Paris et de Londres : les *Deliſle*, les *Bulfinger*, les *Hermann*, les *Bernouilli*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de philoſophie, ont été appelés à grands frais à Pétersbourg. Cette académie ſubſiſte encore, et il ſe forme enfin des philoſophes moſcovites.

Il a forcé la jeune nobleſſe de ſes Etats à voyager, à s'inſtruire, à rapporter en Ruſſie la politeſſe étrangère. J'ai vu de jeunes ruſſes pleins d'eſprit et de connaiſſances. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme a changé le plus grand empire du monde. Il eſt affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ſes plaiſirs, de la férocité dans ſes mœurs, de la barbarie dans ſes vengeances, ſe mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ſes peuples, et il était ſauvage. Il a, de ſes propres mains, été l'exécuteur de ſes ſentences ſur des criminels ; et dans une débauche de table, il a fait voir ſon adreſſe à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique

des souverains qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains, mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter, rendrait la mémoire de *Pierre* odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne fesait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel était le czar *Pierre;* et ses grands desseins n'étaient encore qu'ébauchés, lorsqu'il se joignit aux rois de Pologne et de Danemarck contre un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Russie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir sans peine, et qu'une guerre si bien projetée ferait utile à tous ses projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il fallait montrer à ses peuples.

D'ailleurs, il avait besoin d'un port à l'Orient de la mer Baltique, pour l'exécution de toutes ses idées. Il avait besoin de la province de l'Ingrie, qui est au nord-est de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses prédécesseurs avaient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie; le temps semblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, et anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII* tous ces pays qui sont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne et la Moscovie.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux et ſubit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans, il ſoutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne et la Moſcovie; termine la guerre de Danemarck en ſix ſemaines; défait quatre-vingts mille moſcovites avec huit mille ſuédois, et paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne et de ſon gouvernement. Charles gagne pluſieurs batailles, et eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un roi.

TROIS puiſſans rois menaçaient ainſi l'enfance de *Charles XII.* Les bruits de ces préparatifs conſternaient la Suède, et alarmaient le conſeil. Les grands généraux étaient morts; on avait raiſon de tout craindre ſous un jeune roi, qui n'avait encore donné de lui que de mauvaiſes impreſſions. Il n'aſſiſtait preſque jamais dans le conſeil que pour croiſer les jambes ſur la table; diſtrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conſeil délibéra en ſa préſence ſur le danger où l'on était : quelques conſeillers propoſaient de détourner la tempête par des négociations : tout d'un coup le jeune prince ſe lève, avec l'air de gravité et d'aſſurance d'un homme ſupérieur, qui a pris ſon parti. ,, Meſ-,, ſieurs, dit-il, j'ai réſolu de ne jamais faire ,, une guerre injuſte, mais de n'en finir une ,, légitime que par la perte de mes ennemis. ,, Ma réſolution eſt priſe : j'irai attaquer le ,, premier qui ſe déclarera ; et quand je l'aurai ,, vaincu, j'eſpère faire quelque peur aux ,, autres. ,, Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conſeillers ; ils ſe regardèrent ſans oſer répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'eſpérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amuſemens les plus innocens de la jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* et de *Céſar*, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens ; il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faſte dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat. On l'avait ſoupçonné

d'avoir eu une paſſion pour une femme de ſa cour ; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-ſeulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats qu'il voulait contenir dans la diſcipline la plus rigoureuſe ; peut-être encore par la vanité d'être le ſeul de tous les rois, qui domptât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il réſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à ſon héroïſme ; mais le plus grand nombre m'a aſſuré qu'il voulut par-là ſe punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme, en préſence même de la reine ſa mère. Si cela eſt ainſi, cette condamnation de ſoi-même, et cette privation qu'il s'impoſa toute ſa vie, ſont une eſpèce d'héroïſme non moins admirable.

Il commença par aſſurer des ſecours au duc de Holſtein, ſon beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait beſoin. Ses Etats étaient déjà ravagés, ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonningue preſſée par un ſiége opiniâtre où le roi de Danemarck était venu en perſonne, pour jouir

d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraſer l'empire. D'un côté les troupes ſaxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Volfenbuttel, de Heſſe-Caſſel, marchaient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover et de Zell, et trois régimens de Hollande, venaient ſecourir le duc. (*g*) Tandis que le petit pays de Holſtein était ainſi le théâtre de la guerre, deux eſcadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étaient garans du traité d'Altena, rompu par les Danois : ils s'empreſſaient alors à ſecourir le duc de Holſtein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'oppoſait à l'agrandiſſement du roi de Danemarck. Ils ſavaient que le Danois, étant maître du paſſage du Sund, impoſerait des lois onéreuſes aux nations commerçantes, quand il ſerait aſſez fort pour en uſer ainſi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les Anglais et les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du Nord : ils ſe joignirent au jeune roi de Suède, qui ſemblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le ſecoururent par la même raiſon pour

(*g*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, pages 293 et ſuiv.

laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de ſe défendre.

Il était à la chaſſe aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il feſait cette chaſſe d'une manière auſſi nouvelle que dangereuſe ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démeſurée vint droit au roi, qui le terraſſa après une longue lutte à l'aide du filet et de ſon bâton. Il faut avouer qu'en conſidérant de telles aventures, la force prodigieuſe du roi *Auguſte* et les voyages du czar, on croirait être au temps des *Hercule* et des *Théſée*.

Il partit pour ſa première campagne, le 8 mai, nouveau ſtyle, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna juſqu'au port de Carelſcroon, en feſant des vœux pour lui, en verſant des larmes, et en l'admirant. Avant de ſortir de Suède, il établit à Stockholm un conſeil de défenſe, compoſé de pluſieurs ſénateurs. Cette commiſſion devait prendre ſoin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes et les fortifications du pays. Le corps du ſénat devait régler tout le reſte proviſionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainſi mis un ordre certain dans ſes Etats, ſon eſprit, libre de tout autre ſoin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était compoſée de

de quarante-trois vaiſſeaux : celui qu'il monta, nommé *le roi Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte *Piper*, ſon premier miniſtre, et le général *Renſchild* s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les eſcadres des alliés. La flotte danoiſe évita le combat, et laiſſa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher aſſez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il eſt certain que ce fut le roi lui-même qui propoſa alors au général *Renſchild* de faire une deſcente, et d'aſſiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle ſerait bloquée par mer. *Renſchild* fut étonné d'une propoſition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince ſans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la deſcente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient ſur les côtes de Suède, et qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta ſon grand vaiſſeau, et monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des faſcines, des chevaux de friſe et les inſtrumens des pionniers. Cinq cents hommes d'élite ſuivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaiſſeaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaiſes et deux hollandaiſes, qui

devaient favoriſer la deſcente à coups de canon.

Copenhague, ville capitale du Danemarck, eſt ſituée dans l'île de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-oueſt le Sund, et à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaiſſeaux qui menaçaient d'une deſcente, les habitans, conſternés par l'inaction de leur flotte et par le mouvement des vaiſſeaux ſuédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek, à ſept milles de Copenhague. Auſſitôt les Danois raſſemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Charles bat les Danois.

Le roi quitta alors ſa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ſes gardes. L'ambaſſadeur de France était alors auprès de lui. *Monſieur l'ambaſſadeur*, lui dit-il en latin, (car il ne voulait jamais parler français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de *Guiſcard* en français, *le roi mon maître m'a ordonné de réſider auprès de votre majeſté ; je me flatte que vous ne me chaſſerez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été ſi brillante.* En diſant ces

paroles, il donna la main au roi, qui fauta dans la chaloupe, où le comte de *Piper* et l'ambaſſadeur entrèrent. (*h*) On s'avançait ſous les coups de canon des vaiſſeaux qui favoriſaient la deſcente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. *Charles XII*, impatient de ne pas aborder aſſez près, ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture : ſes miniſtres, l'ambaſſadeur de France, les officiers, les ſoldats ſuivent auſſitôt ſon exemple, et marchent au rivage, malgré une grêle de mouſquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de ſa vie de mouſqueterie chargée à balle, demanda au major général *Stuart*, qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit ſifflement qu'il entendait à ſes oreilles ? ,, C'eſt le bruit ,, que font les balles de fuſil qu'on vous ,, tire, lui dit le major. ,, *Bon*, dit le roi, *ce ſera-là dorénavant ma muſique*. Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule ; et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuoſité que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, et qu'attendre les ennemis dans ſes

(*h*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, pag. 396.

lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe et de leur ſupériorité. La cavalerie danoiſe et les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi, maître de leurs retranchemens, ſe jeta à genoux pour remercier DIEU du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement. En même temps il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suède, voiſine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de *Charles*. Les neuf mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Copenhague intimidée envoya auſſitôt des députés au roi, pour le ſupplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de ſon régiment des gardes : les députés ſe mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cents mille riſdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes ſortes de proviſions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignaſſent payer ; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreuſement et ſans délai par les

moindres ſoldats de l'armée. Il régnait depuis long-temps dans les troupes ſuédoiſes une diſcipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire : le jeune roi en augmenta encore la ſévérité. Un ſoldat n'eût pas oſé refuſer le paiement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même ſortir du camp. Il voulut de plus que dans une victoire, ſes troupes ne dépouillaſſent les morts qu'après en avoir eu la permiſſion ; et il parvint aiſément à faire obſerver cette loi. On ſefait toujours dans ſon camp la prière deux fois par jour, à ſept heures du matin, et à quatre heures du ſoir : il ne manqua jamais d'y aſſiſter, et de donner à ſes ſoldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impreſſion ſur les hommes, quand ils n'y ſoupçonnent pas de l'hypocriſie. Son camp, mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance ; les payſans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois, leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas ſi bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des proviſions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Danemarck était alors dans le Holſtein, où il ſemblait ne s'être rendu que pour lever le ſiége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaiſſeaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la

Zéeland, et prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ſes Etats que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les payſans, et même beaucoup de bourgeois, ſont eſclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au roi de Danemarck, qu'il ne feſait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à ſe réſoudre à rendre juſtice au duc de Holſtein, ou à voir Copenhague détruite, et ſon royaume mis à feu et à ſang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui ſe piquait de juſtice. On aſſembla un congrès dans la ville de Travendal, ſur les frontières de Holſtein. Le roi de Suède ne ſouffrit pas que l'art des miniſtres traînât les négociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât auſſi rapidement qu'il était deſcendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu, le 5 d'auguſte, à l'avantage du duc de Holſtein, qui fut indemniſé de tous les frais de la guerre, et délivré d'oppreſſion. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, ſatiſfait d'avoir ſecouru ſon allié et humilié ſon ennemi. Ainſi *Charles XII*, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de ſix ſemaines.

Préciſément dans le même temps le roi de Pologne inveſtiſſait la ville de Riga, capitale

de la Livonie, et le czar s'avançait du côté de l'Orient, à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'*Alberg*, général suédois, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte *Fleming*, depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre et de cabinet, et le livonien *Patkul*, pressaient tous deux le siége sous les yeux du roi ; mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'*Alberg*, rendait inutiles leurs efforts, et le roi de Pologne désespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga était pleine de marchandises appartenantes aux Hollandais. Les Etats Généraux ordonnèrent à leur ambassadeur auprès du roi *Auguste*, de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas long-temps prier. Il consentit à lever le siége plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance dont ils furent la véritable cause.

Il ne restait donc plus à *Charles XII*, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, *Pierre Alexiowitz*. Il était d'autant plus animé contre lui qu'il y avait encore à Stockholm trois ambassadeurs

moſcovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui ſe piquait d'une probité ſévère, qu'un légiſlateur comme le czar ſe fît un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeune prince plein d'honneur ne penſait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moſcovie venait de faire paraître un manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſupprimer. Il alléguait pour raiſon de la guerre qu'on ne lui avait pas rendu aſſez d'honneurs lorſqu'il avait paſſé *incognito* à Riga, et qu'on avait vendu les vivres trop chers à ſes ambaſſadeurs. C'étaient-là les griefs pour leſquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingts mille hommes.

Il bat les Ruſſes.

Il parut devant Nerva, à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un temps plus rude en ce climat que ne l'eſt le mois de janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles faiſons feſait quelquefois quatre cents lieues en poſte, à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ſes troupes que lui-même. Il ſavait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de *Guſtave-Adolphe*, feſaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connaître de ſaiſons, et les rendre un jour, pour le moins, égaux aux Suédois. Ainſi dans

un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à fuſpendre la guerre, le czar *Pierre* aſſiégeait Nerva à trente degrés du pôle, et *Charles XII* s'avançait pour la ſecourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il ſe hâta de mettre en pratique tout ce qu'il venait d'apprendre dans ſes voyages. Il traça ſon camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de diſtance en diſtance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de ſon armée au duc de *Croi*, allemand, général habile, mais peu ſecondé alors par les officiers ruſſes. Pour lui, il n'avait, dans ſes propres troupes, que le rang de ſimple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéiſſance militaire à ſa nobleſſe, juſque-là indiſciplinable, laquelle était en poſſeſſion de conduire ſans expérience et en tumulte des eſclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amſterdam, pour avoir des flottes, fût lieutenant à Nerva, pour enſeigner à ſa nation l'art de la guerre.

Les Ruſſes ſont robuſtes, infatigables, peut-être auſſi courageux que les Suédois ; mais c'eſt au temps à aguerrir les troupes, et à la diſcipline à les rendre invincibles. Les ſeuls régimens dont on pût eſpérer quelque choſe étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reſte

était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues : peu avaient des fusils ; aucun n'avait vu un siége régulier ; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était presque sans fortifications : le baron de *Hoorn*, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déjà au quinze de novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingts mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un législateur, qui a fait de si grandes

choſes, pouvait l'être. Il quitta ſon camp, où ſa préſence était néceſſaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver ſans lui, et ſembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince ſans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en ſoit, il voulait enfermer *Charles XII* entre deux armées. Ce n'était pas tout; trente mille hommes, détachés du camp devant Nerva, étaient poſtés à une lieue de cette ville ſur le chemin du roi de Suède: vingt mille ſtrélitz étaient plus loin ſur le même chemin; cinq mille autres feſaient une garde avancée. Il fallait paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double foſſé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le golfe de Riga, avec environ ſeize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité ſa marche juſqu'à Revel, ſuivi de toute ſa cavalerie, et ſeulement de quatre mille fantaſſins. Il marchait toujours en avant, ſans attendre le reſte de ſes troupes. Il ſe trouva bientôt, avec ſes huit mille hommes ſeulement, devant les premiers poſtes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, ſans leur donner le temps d'apprendre à

quel petit nombre ils avaient à faire. Les Moſcovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poſte où cent hommes réſolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le déſordre dans le camp. Tous les poſtes furent emportés en deux jours; et ce qui, en d'autres occaſions, eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ſes huit mille hommes fatigués d'une ſi longue marche, devant un camp de quatre-vingts mille ruſſes, bordé de cent cinquante canons. A peine ſes troupes eurent-elles pris quelque repos que, ſans délibérer, il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal était deux fuſées, et le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un officier général lui ayant repréſenté la grandeur du péril: *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves ſuédois je ne paſſe ſur le corps à quatre-vingts mille moſcovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier: *N'êtes-vous donc pas de mon avis*, lui dit-il? *n'ai-je pas deux avantages ſur les ennemis;*

l'un que leur cavalerie ne pourra leur ſervir, et l'autre que, le lieu étant reſſerré, leur grand nombre ne ſera que les incommoder; et ainſi je ſerai réellement plus fort qu'eux. L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moſcovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avançèrent, la baïonnette au bout du fuſil, ayant au dos une neige furieuſe, qui donnait au viſage des ennemis. Les Ruſſes ſe firent tuer pendant une demi-heure, ſans quitter le revers des foſſés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar; il eſpérait le rencontrer, ne ſachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mouſqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de ſa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué ſous lui. M. de *Spaar* m'a dit que le roi ſauta légèrement ſur un autre cheval, en diſant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices;* et continua de combattre et de donner les ordres avec la même préſence d'eſprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi pourſuivit la droite juſqu'à la rivière de Nerva, avec ſon aile gauche, ſi l'on peut

appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en pourſuivaient près de quarante mille. Le pont rompit ſous les fuyards ; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres déſeſpérés retournèrent à leur camp, ſans ſavoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques derrière leſquelles ils ſe mirent ; là ils ſe défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas ſe ſauver ; mais enfin leurs généraux *Dolgorouky*, *Gollofkin*, *Fédérowitz*, vinrent ſe rendre au roi, et mettre leurs armes à ſes pieds. Pendant qu'on les lui préſentait, arriva le duc de *Croi*, général de l'armée, qui venait ſe rendre lui-même avec trente officiers.

(*i*) *Charles* reçut tous ces priſonniers d'importance avec une politeſſe auſſi aiſée et un air auſſi humain, que s'il leur eût fait dans ſa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers ſubalternes et les ſoldats furent conduits déſarmés juſqu'à la rivière de Nerva : on leur fournit des bateaux pour la repaſſer, et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Moſcovites ſe battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu ſix cents hommes : dix-huit mille moſcovites avaient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre était noyé : beaucoup avaient

(*i*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

passé la rivière ; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent, qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville : là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. A deux heures du matin, le général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses autres moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées ; et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il

les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du duc de *Croi* et des autres officiers généraux moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; et sachant qu'ils manquaient d'argent, et que les marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de *Croi*, et cinq cents à chacun des officiers moscovites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Nerva une relation de la victoire pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suède ; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui et trop injurieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entre autres on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un piédestal, où paraissaient enchaînés un moscovite, un danois, un polonais ; de l'autre était un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbère, avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune : il était fils aîné

aîné et héritier du roi de Géorgie ; on le nommait le *czarafis Artfchelou ;* ce titre de *czarafis* fignifie prince ou fils du czar, chez tous les Tartares comme en Mofcovie ; car le mot de *czar* ou *tzar* voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples font defcendus, et ne vient point des *Céfars* de Rome, fi long-temps inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, czar et maître de la plus belle partie des pays qui font entre les montagnes d'Ararat, et les extrémités orientales de la mer Noire, avait été chaffé de fon royaume par fes propres fujets, en 1688, et avait choifi de fe jeter entre les bras de l'empereur de Mofcovie plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut fuivre *Pierre le grand* dans fon expédition contre les Suédois, et fut pris en combattant par quelques foldats finlandais, qui l'avaient déjà dépouillé, et qui allaient le maffacrer. Le comte *Renfchild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, et le préfenta à fon maître ; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant fes officiers, une réflexion naturelle fur l'étrange deftinée d'un prince afiatique, né au pied du mont Caucafe, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'eft*, dit-il, *comme fi j'étais*

un jour priſonnier chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impreſſion ; mais dans la ſuite on ne s'en ſouvint que trop, lorſque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille ruſſes, comptant envelopper ſon ennemi de tous côtés. Il apprit, à moitié chemin, la bataille de Nerva et la diſperſion de tout ſon camp. Il ne s'obſtina pas à vouloir attaquer, avec ſes quarante mille hommes ſans expérience et ſans diſcipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingts mille dans un camp retranché ; il retourna ſur ſes pas, pourſuivant toujours le deſſein de diſcipliner ſes troupes, pendant qu'il civiliſait ſes ſujets. Je ſais bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-temps ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moſcou, ſa capitale, fut dans l'épouvante et dans la déſolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté et l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, et que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut ſi générale que l'on ordonna à ce ſujet des prières publiques à St *Nicolas*, patron de la Moſcovie. Cette prière eſt trop ſingulière, pour n'être pas rapportée. La voici :

„ O toi, qui es notre consolateur perpé-
„ tuel dans toutes nos adversités, grand
„ St *Nicolas*, infiniment puissant, par quel
„ péché t'avons-nous offensé dans nos sacri-
„ fices, génuflexions, révérences et actions
„ de grâces, pour que tu nous aies ainsi
„ abandonnés ? Nous avions imploré ton
„ assistance contre ces terribles, insolens,
„ enragés, épouvantables, indomptables des-
„ tructeurs, lorsque, comme des lions et des
„ ours qui ont perdu leurs petits, ils nous
„ ont attaqués, effrayés, blessés, tués par
„ milliers, nous qui sommes ton peuple.
„ Comme il est impossible que cela soit arrivé
„ sans sortilége et enchantement, nous te
„ supplions, ô grand St *Nicolas*, d'être notre
„ champion et notre porte-étendard, de nous
„ délivrer de cette foule de sorciers, et de
„ les chasser bien loin de nos frontières avec
„ la récompense qui leur est due. „

Tandis que les Russes se plaignaient à St *Nicolas* de leur défaite, *Charles XII* se fait rendre grâces à DIEU, et se préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois et des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent d'une entrevue, pour prendre leurs mesures de concert. Ils

ſe virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, ſans aucune de ces formalités qui ne ſervent qu'à retarder les affaires, et qui ne convenaient ni à leur ſituation ni à leur humeur. Les princes du Nord ſe voient avec une familiarité qui n'eſt point encore établie dans le midi de l'Europe. *Pierre* et *Auguſte* paſsèrent quinze jours enſemble dans des plaiſirs qui allèrent juſqu'à l'excès ; car le czar, qui voulait réformer ſa nation, ne put jamais corriger dans lui-même ſon penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, et que le czar devait ſoudoyer. Celui-ci de ſon côté devait envoyer cinquante mille ruſſes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, et promettait de payer au roi *Auguſte* trois millions de riſdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède ; c'était un moyen prompt et ſûr d'aguerrir les Moſcovites ; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII ſe mit en droit d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir paſſé l'hiver auprès de Nerva, il parut en Livonie, auprès de cette même ville de Riga, que le roi *Auguſte* avait aſſiégée inutilement. Les troupes ſaxonnes

étaient poſtées le long de la rivière de Duina, qui eſt fort large en cet endroit : il fallait diſputer le paſſage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le maréchal de *Stenau* qui feſait les fonctions de général : ſous lui commandaient le prince *Ferdinand*, duc de Courlande, et ce même *Patkul*, qui défendait ſa patrie contre *Charles XII*, l'épée à la main, après en avoir ſoutenu les droits par la plume, au péril de ſa vie, contre *Charles XI*. Le roi de Suède avait fait conſtruire de grands bateaux d'une invention, nouvelle dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient ſe lever et ſe baiſſer, comme des ponts-levis. En ſe levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient : en ſe baiſſant ils ſervaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en uſage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent ſoufflait du nord où il était, au ſud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaiſſe ſe répandant ſur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ſes troupes, et de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de ſorte que le nuage groſſiſſant toujours, et chaſſé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impoſſibilité

de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagême. Etant déjà au milieu de la rivière : *Hé bien*, dit-il au général *Renschild*, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi*, *général*, *nous les battrons*. Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon, et forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Il bat les Saxons.

Le maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment : à peine aperçut-il les Suédois qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus et poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats, marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal *Stenau*, et s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* sentit que ses troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du

terrain, et le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, *Stenau* et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante : le duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé et à demi-mort, du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, courut à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendent à lui à discrétion : c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse, et il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne et le czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais mêmes. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, et observant

ſa ſobriété extrême dans un ſilence profond, paraiſſant comme enſeveli dans ſes grandes idées, un colonel allemand, qui aſſiſtait à ſon dîner, dit aſſez haut pour être entendu, que les repas que le czar et le roi de Pologne avaient faits au même endroit étaient un peu différens de ceux de ſa majeſté. *Oui*, dit le roi en ſe levant, *et j'en troublerai plus aiſément leur digeſtion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ſes armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Deſcription de la Pologne.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, eſt un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne ſont chrétiens que depuis environ ſept cents cinquante ans. C'eſt une choſe ſingulière, que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne ſe parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle latin, juſqu'aux domeſtiques. Ce grand pays eſt très-fertile; mais les peuples n'en ſont que moins induſtrieux. (*k*) Les ouvriers et les marchands qu'on voit en Pologne, ſont des écoſſais, des français, ſur-tout des juifs. Ils y ont près de trois cents ſynagogues; et à force de multiplier, ils en ſeront chaſſés comme ils l'ont été d'Eſpagne. Ils achètent à vil prix les blés, les beſtiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick

(*k*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

et

et en Allemagne, et vendent chèrement aux nobles de quoi satisfaire l'espèce de luxe qu'ils connaissent et qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de sel, et couvert de moissons, reste pauvre, malgré son abondance, parce que le peuple est esclave, et que la noblesse est fière et oisive.

Son gouvernement est la plus fidelle image de l'ancien gouvernement celte et gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'est le seul Etat qui ait conservé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un roi, et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus : le trône est presque toujours à l'enchère ; et comme un polonais est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent aux étrangers. La noblesse et le clergé défendent leur liberté contre leur roi, et l'ôtent au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave ; tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par-tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là, le paysan ne sème point pour lui, mais pour des seigneurs, à qui lui, son champ et le travail de ses mains appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentilhomme

ne dépend que de ſoi. Il faut, pour les juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné ; ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres ; ceux-là ſe mettent au ſervice des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; et en panſant les chevaux de leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'électeurs des rois et de deſtructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de ſa majeſté royale, le croirait le prince le plus abſolu de l'Europe ; c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on ſuppoſe chez d'autres nations, entre le ſouverain et les ſujets. Le roi de Pologne, à ſon ſacre même, et en jurant les *pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ſerment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges, et confère tous les honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres et le rang de noble. Le fils d'un palatin et celui d'un roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père ; mais il y a cette grande différence entre le roi et la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée, et que la république a le droit

de lui ôter la couronne, s'il tranſgreſſait les lois de l'Etat.

La nobleſſe jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, et rarement ſes affections, A peine ont-ils élu un roi qu'ils craignent ſon ambition, et lui oppoſent leurs cabales. Les grands qu'il a faits, et qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la cour ſont l'objet de la haine du reſte de la nobleſſe : ce qui forme toujours deux partis ; diviſion inévitable, et même néceſſaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, et conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la nation eſt réglé dans les états généraux qu'on appelle diètes. Ces états ſont compoſés du corps du ſénat et de pluſieurs gentilshommes ; les ſénateurs ſont les palatins et les évêques : le ſecond ordre eſt compoſé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes aſſemblées préſide l'archevêque de Gneſne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, et la première perſonne de l'Etat après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préſéance dans le ſénat, un évêque qui ſerait cardinal ſerait obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de ſénateur, ou de renoncer aux droits ſolides de la dignité qu'il a dans

ſa patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes ſe doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie. Les députés y décident ſouvent leurs affaires, le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils ſont deſcendus, et quelquefois même au milieu de l'ivreſſe, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états généraux jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'oppoſer aux lois du ſénat. Un ſeul gentilhomme qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les réſolutions unanimes de tout le reſte ; et s'il part de l'endroit où ſe tient la diète, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On apporte aux déſordres qui naiſſent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impoſſible, chaque parti forme des confédérations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces aſſemblées, illégitimes ſelon les lois, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, et contre ſes intérêts ; à peu-près comme la ligue ſe ſervait en France du nom de *Henri III* pour l'accabler ; et comme en Angleterre le parlement, qui fit mourir

Charles I fur un échafaud, commença par mettre le nom du prince à la tête de toutes les réfolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorfque les troubles font finis, alors c'eft aux diètes générales à confirmer ou à caffer les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raifon que dans les Etats monarchiques un roi peut abolir les lois de fon prédéceffeur, et les fiennes propres.

La nobleffe, qui fait les lois de la république, en fait auffi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occafions, et peut compofer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *pofpolite*, fe meut difficilement, et fe gouverne mal : la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuiffance de fubfifter long-temps affemblée. La difcipline, la fubordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la diffiper, ou la tenir même pour un temps dans l'eſclavage ; mais elle fecoue bientôt le joug : ils fe comparent eux-mêmes aux rofeaux que la tempête couche par terre, et qui fe relèvent dès que le vent ne fouffle plus. C'eft pour cette raifon qu'ils n'ont point de places de guerre ; ils veulent être les feuls remparts de leur république ; ils ne fouffrent jamais que leur roi bâtiffe des

fortereſſes, de peur qu'il ne s'en ſerve moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays eſt tout ouvert, à la réſerve de deux ou trois places frontières. Que ſi dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obſtinent à ſoutenir chez eux quelque ſiége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des foſſés preſque comblés; et la ville eſt priſe avant que les retranchemens ſoient achevés.

La *poſpolite* n'eſt pas toujours à cheval pour garder le pays; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois ſur le ſimple ordre du roi, dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne eſt une armée qui doit toujours ſubſiſter aux dépens de la république. Elle eſt compoſée de deux corps ſous deux grands généraux différens. Le premier corps eſt celui de la Pologne, et doit être de trente-ſix mille hommes: le ſecond, au nombre de douze mille, eſt celui de Lithuanie. Les deux grands généraux ſont indépendans l'un de l'autre: quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, et ont une autorité ſuprême ſur leurs troupes. Les colonels ſont les maîtres abſolus de leurs régimens, c'eſt à eux à les faire ſubſiſter comme ils peuvent, et à leur payer leur ſolde. Mais

étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays, et ruinent les laboureurs, pour satisfaire leur avidité et celle de leurs soldats. (*l*) Les seigneurs polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes : elle est remarquable par la beauté des chevaux, et par la richesse des habillemens et des harnais.

Les gendarmes sur-tout, que l'on distingue en houssards et pancernes, (*m*) ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques et clous d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés et quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes, à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée et superbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habits d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'est ainsi du moins qu'elle fut jusque vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des tartares vagabonds, supportent

(*l*) Morceau copié par le P. *Barre*.

(*m*) *Idem*. On n'en citera pas d'avantage ; c'est trop d'ennui pour l'éditeur.

avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue et tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les ſoldats polonais le caractère des anciens Sarmates, leurs ancêtres, auſſi peu de diſcipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir et à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils ſont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le beſoin ces deux armées combattraient en ſa faveur, que la *poſpolite* polonaiſe s'armerait à ſes ordres, et que toutes ces forces, jointes aux Saxons ſes ſujets, et aux Moſcovites ſes alliés, compoſeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oſerait paraître. Il ſe vit preſque tout à coup privé de ces ſecours, par les ſoins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ſes pays héréditaires au pouvoir abſolu, il crut trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de ſon règne fit des mécontens; ſes premières démarches irritèrent le parti qui s'était oppoſé à ſon élection, et aliénèrent preſque tout le reſte. La Pologne murmura de voir ſes villes remplies de garniſons ſaxonnes, et ſes frontières de troupes. Cette nation, bien plus jalouſe de maintenir ſa liberté qu'empreſſée à attaquer ſes voiſins,

ne regarda point la guerre du roi *Auguſte* contre la Suède, et l'irruption en Livonie, comme une entrepriſe avantageuſe à la république. On trompe difficilement une nation libre ſur ſes vrais intérêts. Les Polonais ſentaient que ſi cette guerre, entrepriſe ſans leur conſentement, était malheureuſe, leur pays ouvert de tous côtés ſerait en proie au roi de Suède; et que ſi elle était heureuſe, ils ſeraient ſubjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être eſclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII* juſtement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons et les Moſcovites comme les inſtrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renverſé tout ce qui était ſur ſon paſſage, et s'avançait avec une armée victorieuſe au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur ſouverain, avec d'autant plus de liberté qu'ils étaient malheureux.

Deux partis diviſaient alors la Lithuanie, celui des princes *Sapieha* et celui d'*Oginski*. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes *Sapieha;* et *Oginski*, mal ſecouru par les Saxons,

vit ſon parti preſque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles et le défaut d'argent réduiſaient à un petit nombre, était en partie diſperſée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était ſéparé en petits corps de troupes fugitives qui erraient dans la campagne, et ſubſiſtaient de rapines. *Auguſte* ne voyait en Lithuanie que de l'impuiſſance dans ſon parti, de la haine dans ſes ſujets, et une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux et implacable.

Il y avait, à la vérité, en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-ſix mille hommes, nombre preſcrit par les lois, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-ſeulement elle était mal payée et mal armée, mais ſes généraux ne ſavaient encore quel parti prendre.

La reſſource du roi était d'ordonner à la nobleſſe de le ſuivre; mais il n'oſait s'expoſer à un refus qui eût trop découvert, et par conſéquent augmenté ſa faibleſſe.

Dans cet état de trouble et d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète : de même qu'en Angleterre, dans les temps difficiles, tous les corps de l'Etat préſentent des adreſſes au roi, pour le prier de convoquer un parlement. *Auguſte* avait plus beſoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois ſont peſées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point

aigrir la nation ſans retour. Elle fut donc indiquée à Varſovie, pour le 2 de décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette aſſemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapieha*, les *Lubomirsky* et leurs amis, le palatin *Leczinsky*, tréſorier de la couronne, qui devait ſa fortune au roi *Auguſte*, et ſur-tout les partiſans des princes *Sobieski*, étaient tous ſecrètement attachés au roi de Suède.

Le plus conſidérable de ſes partiſans, et le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal *Radjouski*, archevêque de Gneſne, primat du royaume, et préſident de la diète. C'était un homme plein d'artifice et d'obſcurité dans ſa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieuſe, que les Suédois appelaient *madame la cardinale*, laquelle ne ceſſait de le pouſſer à l'intrigue et à la faction. Le roi *Jean Sobieski*, prédéceſſeur d'*Auguſte*, l'avait d'abord fait évêque de Varmie, et vice-chancelier du royaume. *Radjouski*, n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainſi, réuniſſant dans ſa perſonne tout ce qui impoſe aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il eſſaya ſon crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le prince *Jacques Sobieski* ſur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat ſe joignit alors à l'abbé de *Polignac*, ambaſſadeur de France, pour donner la couronne au prince de *Conti*, qui en effet fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triomphèrent de ſes négociations. Il ſe laiſſa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, et attendit avec patience l'occaſion de mettre la diviſion entre la nation et ce nouveau roi.

Les victoires de *Charles XII*, protecteur du prince *Jacques Sobieski*, la guerre civile de Lithuanie, le ſoulèvement général de tous les eſprits contre le roi *Auguſte*, firent croire au cardinal primat que le temps était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguſte* en Saxe, et rouvrir au fils du roi *Jean* le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commencait à devenir leurs délices depuis que le roi *Auguſte* était haï; mais il n'oſait concevoir alors l'idée d'une ſi grande révolution; et cependant le cardinal en jetait inſenſiblement les fondemens.

Il joint ſes armes aux intrigues d'un archevêque.

D'abord il ſembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'eſprit de concorde et par la charité, piéges uſés et

connus, mais où les hommes ſont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne et à ſon roi. *Charles XII* répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtait dans le grand duché de Lithuanie avec ſon armée victorieuſe, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète ; qu'il feſait la guerre à *Auguſte* et aux Saxons, non aux Polonais ; et que, loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppreſſion. Ces lettres et ces réponſes étaient pour le public. Des émiſſaires qui allaient et venaient continuellement de la part du cardinal au comte *Piper*, et des aſſemblées ſecrètes chez ce prélat, étaient les reſſorts qui feſaient mouvoir la diète : elle propoſa d'envoyer une ambaſſade à *Charles XII*, et demanda unanimement au roi qu'il n'appelât plus les Moſcovites ſur les frontières, et qu'il renvoyât ſes troupes ſaxonnes.

La mauvaiſe fortune d'*Auguſte* avait déjà fait ce que la diète exigeait de lui. La ligue conclue ſecrètement à Birzen, avec le Moſcovite, était devenue auſſi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le czar même, dangereux voiſin de la Pologne,

ne ſe preſſait pas de ſecourir alors de toutes ſes forces un royaume diviſé, dont il eſpérait recueillir quelques dépouilles. Il ſe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt-mille moſcovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonais, juſqu'à ce que, pourſuivis par les généraux ſuédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée ſaxonne battue à Riga, le roi *Auguſte* les envoya hiverner et ſe recruter en Saxe, afin que ce ſacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaiſe irritée.

Alors la guerre ſe changea en intrigues. La diète était partagée en preſque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi *Auguſte* y dominaient, le lendemain ils y étaient proſcrits. Tout le monde criait pour la liberté et la juſtice ; mais on ne ſavait point ce que c'était que d'être libre et juſte. Le temps ſe perdait à cabaler en ſecret, et à haranguer en public. La diète ne ſavait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont preſque jamais pris de bons conſeils dans les troubles civils, parce que les factieux y ſont hardis, et que les gens de bien y ſont timides pour l'ordinaire. La diète ſe ſépara en tumulte, le 17 février de

l'année 1702, après trois mois de cabales et d'irréſolutions. Les ſénateurs, qui ſont les palatins et les évêques, reſtèrent dans Varſovie. Le ſénat de Pologne a le droit de faire proviſionnellement des lois, que rarement les diètes infirment ; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, et décida plus vîte.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambaſſade propoſée dans la diète, que la *poſpolite* monterait à cheval, et ſe tiendrait prête à tout événement : ils firent pluſieurs règlemens pour apaiſer les troubles de Lithuanie, et plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Auguſte aima mieux alors recevoir des lois dures de ſon vainqueur que de ſes ſujets. Il ſe détermina à demander la paix au roi de Suède, et voulut entamer avec lui un traité ſecret. Il fallait cacher cette démarche au ſénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate ; il s'en repoſa ſur la comteſſe de *Konigsmark*, ſuédoiſe d'une grande naiſſance, à laquelle il était alors attaché. C'eſt elle dont le frère eſt connu par ſa mort malheureuſe, et dont le fils a commandé les armées en France avec tant de ſuccès et de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par ſon eſprit et par ſa beauté, était

Il refuſe de voir la mère du maréchal de *Saxe*.

plus capable qu'aucun miniſtre de faire réuſſir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les Etats de *Charles XII*, et qu'elle avait été long-temps à ſa cour, elle avait un prétexte plauſible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, et s'adreſſa d'abord au comte *Piper*, qui lui promit trop légèrement une audience de ſon maître. La comteſſe, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables perſonnes de l'Europe, avait le talent ſingulier de parler les langues de pluſieurs pays qu'elle n'avait jamais vus avec autant de délicateſſe que ſi elle y était née ; elle s'amuſait même quelquefois à faire des vers français, qu'on eût prit pour être d'une perſonne née à Verſailles. Elle en compoſa pour *Charles XII*, que l'hiſtoire ne doit point omettre. Elle introduiſait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles*. La pièce finiſſait ainſi :

Enfin chacun des dieux, diſcourant à ſa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire :
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'eſprit et d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refuſa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les fréquentes

fréquentes promenades qu'il fesait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit, elle descendit de carrosse dès qu'elle l'aperçut : le roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, et s'en retourna dans l'instant ; de sorte que la comtesse de *Konigsmark* ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne se jetât dans les bras du sénat. Il lui fit des propositions par le palatin de Marienbourg : l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république, à laquelle il payerait de ses propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille saxons. Le cardinal primat fit une réponse aussi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Marienbourg, au nom de l'assemblée, „ qu'on avait résolu d'envoyer „ à *Charles XII* une ambassade, et qu'il ne lui „ conseillait pas de faire venir les Saxons. „

Le roi, dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver *Charles*, pour savoir de lui, où et comment sa majesté suédoise voudrait recevoir l'ambassade du roi son maître, et de la république. On avait oublié malheureusement

de demander un paſſe-port aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en priſon au lieu de lui donner audience, en diſant qu'il comptait recevoir une ambaſſade de la république, et rien du roi *Auguſte*. Cette violation du droit des gens n'était permiſe que par la loi du plus fort.

Alors *Charles*, ayant laiſſé derrière lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, et plus mal fortifiée.

Il reçoit une ambaſſade polonaiſe.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambaſſade de la république : elle était compoſée de cinq ſénateurs. Ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connaiſſait guère ; ils demandèrent qu'on traitât la république de *ſéréniſſime*, qu'on envoyât au devant d'eux les carroſſes du roi et des ſénateurs. On leur répondit que la république ſerait appelée *illuſtre*, et non *ſéréniſſime ;* que le roi ne ſe ſervait jamais de carroſſe ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers, et point de ſénateurs ; qu'on leur enverrait un lieutenant général, et qu'ils arriveraient ſur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans ſa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire ; leurs diſcours furent pleins de ménagemens et d'obſcurités. On remarquait qu'ils craignaient

Charles XII, qu'ils n'aimaient pas *Auguſte*, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne ſe conclut, et *Charles XII* leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varſovie.

Sa marche fut précédée par un manifeſte, dont le cardinal et ſon parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles*, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la ſienne, et prétendait leur faire voir que leurs intérêts et les ſiens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le manifeſte, ſoutenu par un grand parti, par le trouble du ſénat et par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impreſſions. Il fallut reconnaître *Charles* pour protecteur, puiſqu'il voulait l'être, et qu'on était encore trop heureux qu'il ſe contentât de ce titre.

Les ſénateurs contraires à *Auguſte* publièrent hautement l'écrit ſous ſes yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés demeurèrent dans le ſilence. Enfin, quand on apprit que *Charles* avançait à grandes journées, tous ſe préparèrent en confuſion à partir : le cardinal quitta Varſovie des premiers : la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller ſoulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambaſſadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, et

quelques évêques et palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, et on n'avait encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs, qui représentaient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient polonais : ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand général de la Pologne, et renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Il se rend maître de Varsovie.

Après ce résultat, le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, et peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses universaux pour assembler la *posspolite* et les armées, qui n'étaient guère que des vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions et de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse, intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les lois de l'Etat, ordonne, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval,

et de le ſuivre ; il commençait à devenir problématique, ſi on devait lui obéir. Sa grande reſſource était dans les troupes de ſon électorat, où la forme du gouvernement entièrement abſolue ne lui laiſſait pas craindre une déſobéiſſance. Il avait déjà mandé ſecrètement douze mille ſaxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en feſait encore revenir huit mille qu'il avait promis à l'empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, et qu'il fut obligé de rappeler, par la néceſſité où il était réduit. Introduire tant de ſaxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les eſprits, et violer la loi faite par ſon parti même, qui ne lui en permettait que ſix mille ; mais il ſavait bien que s'il était vainqueur, on n'oſerait pas ſe plaindre, et que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les ſix mille hommes. Pendant que ces ſoldats arrivaient par troupes, et qu'il allait de palatinat en palatinat raſſembler la nobleſſe qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varſovie, le 5 mai 1702. A la première ſommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garniſon polonaiſe, congédia la garde bourgeoiſe, établit par-tout des corps de garde, et ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes : mais, content de les déſarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs.

Le roi *Auguſte* aſſemblait alors ſes forces à Cracovie : il fut bien ſurpris d'y voir arriver le cardinal primat. Cet homme prétendait peut-être garder juſqu'au bout la décence de ſon caractère, et chaſſer ſon roi avec des dehors reſpectueux; il lui fit entendre que le roi de Suède paraiſſait diſpoſé à un accommodement raiſonnable, et demanda humblement la permiſſion d'aller trouver le roi. *Auguſte* accorda ce qu'il ne pouvait refuſer, c'eſt-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encore oſé ſe préſenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varſovie, mais ſans les cérémonies dont on avait uſé avec les ambaſſadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de groſſes bottes, des gants de buffle qui lui venaient juſqu'au coude, dans une chambre ſans tapiſſerie, où étaient le duc de Holſtein, ſon beau-frère; le comte *Piper*, ſon premier miniſtre, et pluſieurs officiers généraux. Le roi avança quelques pas au devant du cardinal; ils eurent enſemble, debout, une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en diſant tout haut : *Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit ſavoir auſſitôt à tous les palatinats, les

assurant de l'extrême déplaisir qu'il disait en avoir, et en même temps de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle, le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ses services. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens; ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, et des troupes qui portaient le nom de l'*armée de la couronne*, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le roi *Auguste*. Juillet 1702.

Les deux rois parurent en présence, le 13 juillet, dans une vaste plaine auprès de Cliffau, entre Varsovie et Cracovie. *Auguste* avait près de vingt-quatre mille hommes; *Charles XII* n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein qui commandait la cavalerie suédoise, jeune prince, plein de courage et de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était

mort, on lui dit que oui ; il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ſes yeux : il ſe cacha un moment le viſage avec les mains ; puis tout à coup pouſſant ſon cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ſes gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour ſa couronne. Il ramena lui-même trois fois ſes troupes à la charge ; mais il ne combattait qu'avec ſes Saxons ; les Polonais qui formaient ſon aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaiſe volonté. L'aſcendant de *Charles XII* prévalut. Il remporta une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caiſſe militaire d'*Auguſte*, lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas ſur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, pourſuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent aſſez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre ; la garniſon n'oſa tirer un ſeul coup, on la chaſſa à coups de fouet et de canne juſque dans le château, où le roi entra avec elle. Un ſeul officier d'artillerie oſant ſe préparer à mettre le feu au canon, *Charles* court à lui et lui arrache le mèche : le commandant ſe jette aux genoux du roi. Trois

régimens

régimens ſuédois furent logés à diſcrétion chez les citoyens, et la ville taxée à une contribution de cent mille riſdales. Le comte de *Steinbock*, fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des tréſors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui ſont à Cracovie, dans l'Egliſe de Saint-Nicolas, les fit ouvrir ; on n'y trouva que des ornemens d'or et d'argent, qui appartenaient aux égliſes ; on en prit une partie, et *Charles XII* envoya même un calice d'or à une égliſe de Suède, ce qui aurait ſoulevé contre lui les Polonais catholiques, ſi quelque choſe avait pu prévaloir contre la terreur de ſes armes.

On croit *Charles XII* mort.

Il ſortait de Cracovie bien réſolu de pourſuivre le roi *Auguſte* ſans relâche. A quelques milles de la ville, ſon cheval s'abattit, et lui fracaſſa la cuiſſe. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit ſix ſemaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Auguſte* le loiſir de reſpirer. Il fit auſſitôt répandre dans la Pologne et dans l'Empire que *Charles XII* était mort de ſa chute. Cette fauſſe nouvelle, crue quelque temps, jeta tous les eſprits dans l'étonnement et dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle, il aſſemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna preſque tous les eſprits

par des largeſſes, par des promeſſes, et par cette affabilité néceſſaire aux rois abſolus pour ſe faire aimer, et aux rois électifs pour ſe maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fauſſe nouvelle de la mort du roi de Suède ; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps : il ſe laiſſa emporter à l'impulſion qu'il avait reçue : tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur ſouverain ; tant les compagnies ſont ſujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi *Auguſte*, vint à la diète de Lublin : il y baiſa la main au roi, et ne refuſa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, et qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguſte*. Le roi diſpenſa le cardinal de la première partie du ſerment, et le prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon ſouverain ; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, et pareil terme aux princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Il veut détrôner le roi *Auguſte*.

Mais, durant ces délibérations, *Charles XII*, guéri de ſa bleſſure, renverſait tout devant lui.

Toujours ferme dans le deſſein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle aſſemblée à Varſovie, pour l'oppoſer à celle de Lublin. Ses généraux lui repréſentaient que cette affaire pourrait encore avoir des longueurs, et s'évanouir dans les délais; que, pendant ce temps, les Moſcovites s'aguerriſſaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laiſſées en Livonie et en Ingrie; que les combats qui ſe donnaient ſouvent dans ces provinces entre les Suédois et les Ruſſes n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers; et qu'enfin ſa préſence y ſerait peut-être bientôt néceſſaire. *Charles*, auſſi inébranlable dans ſes projets que vif dans ſes actions, leur répondit : » Quand je devrais » reſter ici cinquante ans, je n'en ſortirai » point que je n'aie détrôné le roi de » Pologne. »

Il laiſſa l'aſſemblée de Varſovie combattre par des diſcours et par des écrits celle de Lublin, et chercher de quoi juſtifier ſes procédés dans les lois du royaume; lois toujours équivoques, que chaque parti interprète à ſon gré, et que le ſuccès ſeul rend inconteſtables. Pour lui, ayant augmenté ſes troupes victorieuſes de ſix mille hommes de cavalerie, et de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les reſtes de l'armée

saxonne qu'il avait battue à Cliſſau, et qui avait eu le temps de ſe rallier et de ſe groſſir pendant que ſa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ſes approches, et ſe retirait vers la Pruſſe, au nord-oueſt de Varſovie. La rivière de Bug était entre lui et les ennemis. *Charles* paſſa à la nage, à la tête de ſa cavalerie: l'infanterie alla chercher un gué au-deſſus. On arrive aux Saxons, dans un lieu nommé Pultesk. Le général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède, dans ſa marche précipitée, n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui ſuffiſait. La terreur de ſes armes était ſi grande, que la moitié de l'armée ſaxonne s'enfuit à ſon approche ſans rendre le combat. Le général *Stenau* fit ferme un moment avec deux régimens: le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de ſon armée, qui ſe diſperſa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille priſonniers, et ne tuèrent pas ſix cents hommes, ayant plus de peine à les pourſuivre qu'à les défaire.

Il défait encore les Saxons.

Le premier mai 1703.

Auguſte, à qui il ne reſtait plus que les débris des Saxons battus de tous côtés, ſe retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Pruſſe royale, ſur la Viſtule, laquelle eſt ſous la protection des Polonais. *Charles* ſe diſpoſa auſſitôt à l'aſſiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en ſureté, ſe retira, et courut

dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait raſſembler encore quelques ſoldats, et où les courſes des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles*, dans tant de marches ſi vives, traverſant des rivières à la nage, et courant avec ſon infanterie montée en croupe derrière ſes cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn; il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant, il ſe poſta à quelques milles de la ville : il s'avançait ſouvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit ſimple qu'il portait toujours lui était, dans ces dangereuſes promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais penſé : il l'empêchait d'être remarqué et d'être choiſi par les ennemis, qui euſſent tiré à ſa perſonne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ſes généraux, nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (*n*) bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu; il lui ordonna de ſe mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était ſi naturelle, que même il ne feſait pas réflexion qu'il expoſait ſa vie à un danger manifeſte pour ſauver celle

(*n*) On avait, dans les premières éditions, donné un habit d'écarlate à cet officier; mais le chapelain *Norberg* a ſi bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

de ſon ſujet. *Lieven*, connaiſſant trop tard ſa faute d'avoir mis un habit remarquable qui expoſait auſſi ceux qui étaient auprès de lui, et craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, héſitait s'il devait obéir : dans le moment que durait cette conteſtation, le roi le prend par le bras, ſe met devant lui et le couvre ; au même inſtant une volée de canon, qui venait en flanc, renverſe le général mort ſur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme, tué préciſément au lieu de lui, et parce qu'il l'avait voulu ſauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute ſa vie d'une prédeſtination abſolue, et lui fit croire que ſa deſtinée, qui le conſervait ſi ſingulièrement, le réſervait à l'exécution des plus grandes choſes.

Tout lui réuſſiſſait, et ſes négociations et ſes armes étaient également heureuſes. Il était comme préſent dans toute la Pologne ; car ſon grand maréchal *Renſchild* était au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille ſuédois ſous divers généraux, répandus au nord et à l'orient ſur les frontières de la Moſcovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Ruſſes ; et *Charles* était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ſes troupes.

Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal que ſon impuiſſance l'empêchait

de rompre, demeurait dans le silence. Ce monarque, plein de prudence, n'osait faire éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses Etats. Plus loin, en tirant vers le sud-oueſt, entre les fleuves de l'Elbe et du Veſer, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe et de l'Empire. Ainsi, depuis l'Océan germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Borysthène, ce qui fait la largeur de l'Europe, et jusqu'aux portes de Moscou, tout était dans la consternation et dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède, tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, et jouissait de la gloire de son roi, sans en porter le poids, puisque ses troupes victorieuses étaient payées et entretenues aux dépens des vaincus.

Il rançonne les villes.

Dans ce silence général du Nord devant les armes de *Charles XII*, la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates et quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon et des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est

Dantzick, ville riche et libre, qui jouit en Pologne, avec Thorn et Elbing, des mêmes priviléges que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède et quelques princes allemands ; et elle ne l'a conſervée que par la jalouſie qu'ont ces puiſſances les unes des autres. Le comte de *Steinbock*, un des généraux ſuédois, aſſembla le magiſtrat de la part du roi, demanda le paſſage pour les troupes et quelques munitions. Le magiſtrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'oſa ni le refuſer, ni lui accorder nettement ſes demandes. Le général *Steinbock* ſe fit donner de force plus qu'il n'avait demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya ſon refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon et les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le ſiége, le 22 ſeptembre.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garniſon. Au bout de ce temps, il fut forcé de ſe rendre à diſcrétion. La garniſon fut faite priſonnière de guerre, et envoyée en Suède. *Robel* fut préſenté déſarmé au roi. Ce prince, qui ne perdait jamais une occaſion d'honorer le mérite dans ſes ennemis, lui donna une épée de ſa main, lui fit un préſent conſidérable en argent,

et le renvoya sur sa parole. Mais la ville, petite et pauvre, fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing, bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les chevaliers teutons, et annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzickois ; elle balança trop à donner passage aux troupes suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzick. *Charles* y entra, le 13 décembre, à la tête de quatre mille hommes, la baïonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jetèrent à genoux dans les rues, et lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois ; ensuite ayant mandé le magistrat, il exigea, le jour même, une contribution de deux cents soixante mille écus ; il y avait dans la ville deux cents pièces de canon et quatre cents milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages. Tous ces succès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi *Auguste*.

A peine le cardinal avait juré à son roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde et d'obéissance, mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin il leva le masque, et déclara, au nom de l'assemblée,

On déclare *Auguſte* déchu de la couronne.

Auguſte électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne. On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, et par conſéquent celle de cette diète, était de donner au prince *Jacques Sobiesky* le trône du roi *Jean*, ſon père.

14 février 1704.

Jacques Sobieski était alors à Breſlau en Siléſie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée ſon père. Il était un jour à la chaſſe, à quelques lieues de Breſlau, avec le prince *Conſtantin*, l'un de ſes frères; trente cavaliers ſaxons, envoyés ſecrètement par le roi *Auguſte*, ſortent tout à coup d'un bois voiſin, entourent les deux princes, et les enlèvent ſans réſiſtance. On avait préparé des chevaux de relais, ſur leſquels ils furent ſur le champ conduits à Leipſic, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les meſures de *Charles*, du cardinal et de l'aſſemblée de Varſovie.

La fortune, qui ſe joue des têtes couronnées, mit preſque dans le même temps le roi *Auguſte* ſur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, ſe repoſant ſur une garde avancée, et poſtée à quelque diſtance, lorſque le général *Renſchild* parut ſubitement, après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval, lui onzième. Le général *Renſchild* le pourſuivit pendant quatre jours, prêt à le ſaiſir à tout moment. Le roi fuit

jusqu'à Sendomir : le général suédois l'y suivit encore ; et ce ne fut que par un bonheur singulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps le parti du roi *Auguste* traitait celui du cardinal, et en était traité réciproquement de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. *Auguste*, forcé enfin d'accepter le secours moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ses ressources étaient épuisées, tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'osait le servir. D'un autre côté, le roi de Suède, victorieux et tranquille, régnait en effet en Pologne.

Le comte *Piper*, qui avait dans l'esprit autant de politique que son maître avait de grandeur dans le sien, proposa alors à *Charles XII* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui représentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuse, et un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà soumis. Il le tentait par le titre de *défenseur de la religion évangélique*, nom qui flattait l'ambition de *Charles*. Il était aisé, disait-il, de faire en Pologne ce que *Gustave Vasa* avait fait en Suède, d'y établir le luthéranisme, et de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse et du clergé. *Charles* fut tenté un moment ; mais la gloire était son

idole. Il lui ſacrifia ſon intérêt, et le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte *Piper* qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes : il ajouta en ſouriant : » Vous étiez fait pour être le » miniſtre d'un prince italien. »

Le prince *Alexandre Sobiesky* refuſe le trône.

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruſſe royale qui appartient à la Pologne ; il portait de là ſa vue ſur ce qui ſe paſſait à Varſovie, et tenait en reſpect les puiſſances voiſines. Le prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky*, enlevés en Siléſie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aiſée, et qu'il ſe vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il propoſa au prince *Alexandre* de monter ſur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter ſon frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince *Alexandre* lui déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de ſon aîné. Le roi de Suède, le comte *Piper*, tous ſes amis, et ſur-tout le jeune palatin de Poſnanie, *Staniſlas Leczinsky*, le preſsèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voiſins apprirent avec étonnement ce refus inoui, et ne ſavaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède qui, à l'âge de vingt-deux ans, donnait la couronne de Pologne, ou le prince *Alexandre* qui la refuſait.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Staniſlas Leczinsky élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullembourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenſtad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranſtad. Auguſte abdique la couronne, et la cède à Staniſlas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, eſt roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambaſſadeurs de tous les princes : il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.

Staniſlas fait roi.

Le jeune *Staniſlas Leczinsky* était alors député à l'aſſemblée de Varſovie, pour aller rendre compte au roi de Suède de pluſieurs différens ſurvenus dans le temps de l'enlèvement du prince *Jacques*. *Staniſlas* avait une phyſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe et de douceur, avec un air de probité et de franchiſe, qui de tous les avantages extérieurs eſt le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il

parla du roi *Auguſte*, de l'aſſemblée, du cardinal primat, et des intérêts différens qui diviſaient la Pologne, frappa *Charles*. Le roi *Staniſlas* m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suède : *Comment pourrons-nous faire une élection, ſi les deux princes Jacques et Conſtantin Sobiesky ſont captifs ?* et que *Charles* lui répondit : *Comment délivrera-t-on la république, ſi on ne fait pas une élection?* Cette converſation fut l'unique brigue qui mit *Staniſlas* ſur le trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux ſonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu d'homme ſi propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin *Leczinsky*. Il ſut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue ; qu'il couchait toujours ſur une eſpèce de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne ; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ſes vaſſaux, et le ſeul ſeigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaiſſait de liaiſons que celles de l'intérêt et de la faction. Ce caractère, qui avait en quelques choſes du rapport avec le ſien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence : *Voilà un homme qui ſera toujours mon ami* ; et on s'aperçut bientôt que ces mots ſignifiaient : Voilà un homme qui ſera roi.

Quand le primat de Pologne fut que *Charles XII* avait nommé le palatin *Leczinsky*, à peu-près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette réfolution ; il voulait faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. „ Mais qu'avez-vous à alléguer „ contre *Staniſlas Leczinsky*, dit le conqué- „ rant ?„ Sire, dit le primat, il eſt trop jeune. Le roi répliqua sèchement : *Il eſt à peu-près de mon âge;* tourna le dos au prélat, et auſſitôt envoya le comte de *Hoorn* ſignifier à l'aſſemblée de Varſovie qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, et qu'il fallait élire *Staniſlas Leczinsky*. Le comte de *Hoorn* arriva le 7 juillet ; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, fruſtré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'aſſemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varſovie ; alors il fallut ſe taire. Tout ce que put faire le primat, fut de ne point ſe trouver à l'élection ; il ſe réduiſit à une neutralité inutile, ne pouvant s'oppoſer au vainqueur, et ne voulant pas le ſeconder.

Le ſamedi, 12 juillet, jour fixé pour l'elec- 1704.
tion, étant venu, on s'aſſembla à trois heures après midi au Colo, champ deſtiné pour cette

cérémonie : l'évêque de Poſnanie vint préſider à l'aſſemblée à la place du cardinal primat. Il arriva ſuivi des gentilshommes du parti. Le comte de *Hoorn* et deux autres officiers généraux aſſiſtaient publiquement à cette ſolennité, comme ambaſſadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La ſéance dura juſqu'à neuf heures du ſoir : l'évêque de Poſnanie la finit, en déclarant au nom de la diète *Staniſlas*, élu roi de Pologne : tous les bonnets ſautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa le cri des oppoſans.

Il ne ſervit de rien au cardinal primat, et à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être abſentés de l'élection, il fallut que dès le lendemain ils vinſſent tous rendre hommage au nouveau roi : la plus grande mortification qu'ils eurent fut d'être obligés de le ſuivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au ſouverain qu'il venait de faire tous les honneurs dûs à un roi de Pologne ; et pour donner plus de poids à ſa nouvelle dignité, on lui aſſigna de l'argent et des troupes.

Charles XII partit auſſitôt de Varſovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à ſon armée devant Léopolde, capital du grand palatinat de Ruſſie, place importante par elle-même, et plus encore par les richeſſes dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cauſe

des

des fortifications que le roi *Auguſte* y avait faites. Le conquérant l'inveſtit le 5 ſeptembre, et le lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes, et maîtreſſes de la ville, ne ſe débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréſors qui étaient dans Léopold. Elles ſe rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui reſtait de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi *Auguſte* ou à ſes adhérans, les apportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu osèrent déſobéir; on apporta au roi quatre cents caiſſes remplies d'or et d'argent monnayé, de vaiſſelle et de choſes précieuſes.

Ce commencement du règne de *Staniſlas* fut marqué preſque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires, qui demandaient abſolument ſa préſence, l'avaient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avait avec lui ſa mère, ſa femme et ſes deux filles. Le cardinal primat, l'évêque de Poſnanie, et quelques grands de Pologne, compoſaient ſa nouvelle cour. Elle était gardée par ſix mille polonais de l'armée de la couronne, depuis peu paſſés à ſon ſervice, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général

Hoorn, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents ſuédois. On était à Varſovie dans une tranquillité profonde, et *Staniſlas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuſe approche de la ville : c'était le roi *Auguſte* qui, par un nouvel effort, et par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varſovie, et enlever ſon rival.

La fille de *Staniſlas*, depuis reine de France, abandonnée dans une auge, au fond d'une écurie.

Varſovie n'était pas fortifiée, et les troupes polonaiſes qui la défendaient, peu sûres. *Auguſte* avait des intelligences dans la ville ; ſi *Staniſlas* demeurait, il était perdu. Il renvoya ſa famille en Poſnanie, ſous la garde des troupes polonaiſes auxquelles il ſe fiait le plus. Il crut, dans ce déſordre, avoir perdu ſa ſeconde fille, âgée d'un an. Elle fut égarée par ſa nourrice : il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée, dans un village voiſin : c'eſt ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la deſtinée, après de plus grandes viciſſitudes, fit depuis reine de France. Pluſieurs gentilshommes prirent des chemins différens ; le nouveau roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII*, apprenant de bonne heure à ſouffrir des diſgrâces, et forcé de quitter ſa capitale ſix ſemaines après y avoir été élu ſouverain.

Auguſte entra dans la capitale en ſouverain irrité et victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le roi de Suède, le furent encore davantage par *Auguſte*. Le palais du cardinal, et toutes les maiſons des ſeigneurs confédérés, tous leurs biens, à la ville et à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution paſſagère, c'eſt qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi *Auguſte*, demanda au nom de ſon maître qu'on lui livrât l'évêque de Poſnanie, comme juſticiable de la cour de Rome, en qualité d'évêque et de fauteur d'un prince mis ſur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours ſongé à augmenter ſon pouvoir temporel à la faveur du ſpirituel, avait depuis très-long-temps établi en Pologne une eſpèce de juridiction, à la tête de laquelle eſt le nonce du pape. Ses miniſtres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours conteſté par les plus ſages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les cauſes des eccléſiaſtiques, et avaient, ſur-tout dans les temps de troubles, uſurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans leſquelles ils ſe ſont maintenus juſque vers l'année 1728, où l'on a retranché ces abus, qui ne ſont jamais réformés que lorſqu'ils ſont devenus tout à fait intolérables.

Le roi *Auguſte*, bien aiſe de punir l'évêque de Poſnanie avec bienſéance, et de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il ſe ſerait élevé en tout autre temps, remit le prélat polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller ſa maiſon, fut porté par des ſoldats chez le miniſtre italien, et envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de *Hoorn* eſſuya, dans le château où il était renfermé, le feu continuel des ennemis : enfin, la place n'étant pas tenable, il ſe rendit priſonnier de guerre avec ſes quinze cents ſuédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi *Auguſte*, dans le torrent de ſa mauvaiſe fortune, contre les armes victorieuſes de ſon ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes aſſemblées à la hate étaient des polonais prêts à l'abandonner à la première diſgrâce, des recrues de ſaxons, qui n'avaient point encore vu des guerres, des coſaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre : tous tremblaient au ſeul nom du roi de Suède.

Ce conquérant, accompagné du roi *Staniſlas*, alla chercher ſon ennemi, à la tête de l'élite de ſes troupes. L'armée ſaxonne fuyait partout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût ſignalé par quelque avantage. Les ſuccès devenaient trop familiers

à *Charles*. Il disait que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, et se plaignait de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte *Schullembourg*, général très-habile, et qui avait besoin de toute son expérience, à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre : il fesait la guerre avec adresse, et les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sureté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

Schullembourg échappe aux Suédois.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins, et mille cavaliers ; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire, ce jour-là, l'expérience contre

cette cavalerie victorieuſe, commandée par deux rois, et par l'élite des généraux ſuédois. Il ſe poſta ſi avantageuſement qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit le genou en terre ; il était armé de piques et de fuſils : les ſoldats extrêmement ſerrés préſentaient aux chevaux des ennemis une eſpèce de rempart hériſſé de piques et de baïonnettes : le ſecond rang, un peu courbé ſur les épaules du premier, tirait par-deſſus ; et le troiſième debout feſait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuoſité ordinaire ſur les Saxons, qui les attendirent ſans s'ébranler : les coups de fuſil, de pique et de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui ſe cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en déſordre, et les Saxons ſe défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long; et quoique chargé de cinq bleſſures, il ſe retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de reſpirer dans cet endroit que les deux rois paraiſſent tout à coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général ſaxon ſauva ſon infanterie fatiguée. Les Suédois, ſans ſe rebuter, le

pourſuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traverſé le bois que cinq heures avant la cavalerie ſuédoiſe. Au ſortir de ce bois, coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutſen. *Schullembourg* avait envoyé en diligence raſſembler des bateaux ; il fait paſſer la rivière à ſa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le temps que *Schullembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait pourſuivi ſi vivement ſon ennemi. La réputation de *Schullembourg* dépendait d'échapper au roi de Suède : le roi, de ſon côté, croyait ſa gloire intéreſſée à prendre *Schullembourg* et le reſte de ſon armée : il ne perd point de temps ; il fait paſſer ſa cavalerie à un gué. Les Saxons ſe trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le grand fleuve de l'Oder, qui prend ſa ſource dans la Siléſie, et qui eſt déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de *Schullembourg* paraiſſait inévitable ; cependant, après avoir ſacrifié peu de ſoldats, il paſſa l'Oder pendant la nuit. Il ſauva ainſi ſon armée ; et *Charles* ne put s'empêcher de dire : ,, Aujourd'hui *Schullembourg* ,, nous a vaincus. ,,

C'eſt ce même *Schullembourg* qui fut depuis général des Vénitiens, et à qui la république

a érigé une ſtatue dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie, Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs ; les rois ne donnent que des récompenſes.

Mais ce qui feſait la gloire de *Schullembourg* n'était guère utile au roi *Auguſte*. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ſes ennemis ; il ſe retira en Saxe, et fit réparer avec précipitation les fortifications de Dreſde, craignant déjà, non ſans raiſon, pour la capitale de ſes Etats héréditaires.

Charles XII voyait la Pologne ſoumiſe ; ſes généraux, à ſon exemple, venaient de battre en Courlande pluſieurs petits corps moſcovites qui, depuis la grande bataille de Nerva, ne ſe montraient plus que par pelotons, et qui, dans ces quartiers, ne feſaient la guerre que comme des tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient et qui reparaiſſent pour fuir encore.

Par-tout où ſe trouvaient les Suédois, ils ſe croyaient sûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de ſi heureuſes conjonctures, *Staniſlas* prépara ſon couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varſovie, et qui l'en avait chaſſé, l'y rappela encore, aux acclamations d'une foule de nobleſſe que le ſort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée ; tous les obſtacles

y furent applanis ; il n'y eut que la cour de Rome ſeule qui le traverſa.

Il était naturel qu'elle ſe déclarât pour le roi *Auguſte*, qui de proteſtant s'était fait catholique pour monter ſur le trône, contre *Staniſlas* placé ſur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. *Clément XI*, alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, et ſur-tout au cardinal primat, par leſquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils oſaient aſſiſter au ſacre de *Staniſlas*, et attenter en rien contre les droits du roi *Auguſte*.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varſovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéiſſent par faibleſſe, et que la plupart ne s'en prévaluſſent pour ſe rendre plus difficiles, à meſure qu'ils ſeraient plus néceſſaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fuſſent reçues dans Varſovie. Un franciſcain reçut ſecrètement les brefs pour les délivrer en mains propres aux prélats. Il en donna d'abord un au ſuffragant de Chelm : ce prélat, très-attaché à *Staniſlas*, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, et lui demanda comment il avait oſé ſe charger d'une telle pièce ? Le franciſcain répondit que c'était par l'ordre de ſon général. *Staniſlas* lui ordonna d'écouter déſormais les ordres

de ſon roi préférablement à ceux du général des franciſcains, et le fit ſortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous eccléſiaſtiques ſéculiers et réguliers dans Varſovie, ſous des peines très-grièves, de ſe mêler des affaires d'Etat. Pour plus de ſureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, et défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait ſur lui ces petites ſévérités, afin que *Staniſlas* ne fût point brouillé avec le clergé à ſon avénement Il diſait qu'il ſe délaſſait de ſes fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour romaine, et qu'on ſe battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres ſouverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était ſollicité, par *Charles* et par *Staniſlas*, de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour ſacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire ; mais comme ſa politique était de ne jamais rien faire ſans prétexte, il voulut préparer une excuſe légitime à ſon refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de ſa propre maiſon. Le magiſtrat de Dantzick indigné fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, et était fort content : il

avait une raiſon pour ne point ſacrer le nouveau roi ; et il ſe ménageait en même temps avec *Charles XII*, *Auguſte*, *Staniſlas* et le pape. Il mourut peu de jours après, laiſſant ſon pays dans une confuſion affreuſe, et n'ayant réuſſi, par toutes ſes intrigues, qu'à ſe brouiller à la fois avec les trois rois *Charles*, *Auguſte* et *Staniſlas*, avec ſa république et avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de ſa conduite ; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi *Auguſte*, en mourant, pour lui demander pardon.

Le ſacre ſe fit tranquillement et avec pompe dans la ville de Varſovie, malgré l'uſage où l'on eſt en Pologne de couronner les rois à Cracovie. *Staniſlas Leczinsky* et ſa femme *Charlotta Opalinska*, furent ſacrés roi et reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, aſſiſté de beaucoup d'autres prélats. *Charles XII* vit cette cérémonie *incognito* : unique fruit qu'il retirait de ſes conquêtes. 4 octobre 1705.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne ſoumiſe, que le Danemarck n'oſait le troubler, que le roi de Pruſſe recherchait ſon amitié, et que le roi *Auguſte* ſe retirait dans ſes Etats héréditaires, le czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement ſecouru

Auguſte en Pologne, mais il avait fait de puiſſantes diverſions en Ingrie.

Le czar s'aguerrit; il reprend Nerva.

Pour lui, non-ſeulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ſes Moſcovites : la diſcipline s'établiſſait dans ſes troupes ; il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien ſervie, beaucoup de bons officiers ; il ſavait le grand art de faire ſubſiſter des armées. Quelques-uns de ſes généraux avaient appris et à bien combattre, et, ſelon le beſoin, à ne combattre pas ; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

21 auguſte 1704.

Fort de tous ces avantages dus à ſon ſeul génie, et de l'abſence du roi de Suède, il prit Nerva d'aſſaut après un ſiège régulier, et après avoir empêché qu'elle ne fût ſecourue par mer et par terre. Les ſoldats, maîtres de la ville, coururent au pillage ; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le déſordre et le maſſacre ; il arracha lui-même des femmes des mains des ſoldats qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de ſa main quelques moſcovites qui n'écoutaient point ſes ordres. On montre encore à Nerva, dans l'hôtel-de-ville, la table ſur laquelle il poſa ſon épée en entrant ; et on s'y reſſouvient des paroles qu'il adreſſa aux citoyens

qui s'y raſſemblèrent : » Ce n'eſt point du ſang » des habitans que cette épée eſt teinte, mais » de celui des moſcovites, que j'ai répandu » pour ſauver vos vies. »

Grand mot du czar.

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aſpirait à plus qu'à détruire des villes; il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de ſes nouvelles conquêtes ; c'était la ville de Péterſbourg, dont il fit depuis ſa réſidence et le centre du commerce. Elle eſt ſituée entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île marécageuſe, autour de laquelle la Néva ſe diviſe en pluſieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande : lui-même traça le plan de la ville, de la fortereſſe, du port, des quais qui l'embelliſſent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et déſerte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts ſans route, et des marais profonds, et qui n'avait été juſqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie, en 1703, de plus de trois cents mille hommes que le czar avait raſſemblés de ſes Etats. Les payſans du royaume d'Aſtracan, et ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent tranſportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, ſécher des marais, élever des digues, avant

de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le czar s'obſtina à peupler un pays qui ſemblait n'être pas deſtiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ſes ouvrages, ni la ſtérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cents mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de réſolution. La ville fut fondée parmi les obſtacles que la nature, le génie des peuples et une guerre malheureuſe y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, et ſon port était rempli de vaiſſeaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, diſtribuant des terres aux uns, donnant des maiſons aux autres, et encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat ſauvage. Sur-tout il avait rendu Pétersbourg inacceſſible aux efforts des ennemis. Les généraux ſuédois, qui battaient ſouvent ſes troupes par-tout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naiſſante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar, en ſe créant ainſi de nouveaux Etats, tendait toujours la main au roi *Auguſte* qui perdait les ſiens ; il lui perſuada par le général *Patkul*, paſſé depuis peu au ſervice de Moſcovie, et alors ambaſſadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui ſur l'état malheureux de ſes affaires.

Le roi *Auguſte* y vint avec quelques troupes, accompagné du général *Schullembourg*, que ſon paſſage de l'Oder avait rendu illuſtre dans le Nord, et en qui il mettait ſa dernière eſpérance. Le czar y arriva, feſant marcher après lui une armée de ſoixante et dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi *Auguſte* détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes moſcovites. Il fut réſolu que l'armée du czar ſe diviſerait en pluſieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi *Auguſte* renouvela l'ordre de l'aigle blanc, faible reſſource alors pour lui attacher quelques ſeigneurs polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'eſt roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le czar partit ſoudainement, et laiſſa ſes troupes à ſon allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il était menacé à Aſtracan. A peine était-il parti que le roi *Auguſte* ordonna que *Patkul* fût arrêté à Dreſde. Toute l'Europe fut ſurpriſe qu'il osât, contre le droit des gens, et en apparence contre ſes intérêts, mettre en priſon l'ambaſſadeur du ſeul prince qui le protégeait.

Voici le nœud ſecret de cet événement,

ſelon ce que le maréchal de Saxe, fils du roi *Auguſte*, m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul* proſcrit en Suède, pour avoir ſoutenu les priviléges de la Livonie ſa patrie, avait été général du roi *Auguſte ;* mais ſon eſprit vif et altier s'accommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux et plus vif que lui, il avait paſſé au ſervice du czar, dont il était alors général et ambaſſadeur auprès d'*Auguſte*. C'était un eſprit pénétrant ; il avait démêlé que les vues de *Flemming* et du chancelier de Saxe étaient de propoſer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût Il forma auſſitôt le deſſein de les prévenir, de ménager un accommodement entre le czar et la Suède. Le chancelier éventa ſon projet, et obtint qu'on ſe ſaisît de ſa perſonne. Le roi *Auguſte* dit au czar que *Patkul* était un perfide qui les trahiſſait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien ſervi ſon nouveau maître ; mais un ſervice rendu mal à propos eſt ſouvent puni comme une trahiſon.

Cependant d'un côté les ſoixante mille ruſſes, diviſés en pluſieurs petits corps, brûlaient et ravageaient les terres des partiſans de *Staniſlas* : de l'autre, *Schullembourg* s'avançait avec ſes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diſſipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII* et *Staniſlas* attaquèrent les corps ſéparés des Moſcovites l'un après l'autre, mais

ſi vivement qu'un général moſcovite était battu avant qu'il sût la défaite de ſon compagnon.

Nul obſtacle n'arrêtait le vainqueur ; s'il ſe trouvait une rivière entre les ennemis et lui, *Charles XII* et ſes Suédois la paſſaient à la nage. Un parti ſuédois prit le bagage d'*Auguſte*, où il y avait deux cents mille écus d'argent monnayé. *Staniſlas* ſaiſit huit cents mille ducats appartenans au prince *Menzikoff*, général moſcovite. *Charles*, à la tête de ſa cavalerie, fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le ſien ſerait rendu. Les Moſcovites, épouvantés et réduits à un petit nombre, fuyaient en déſordre, au-delà du Boryſthène.

Tandis que *Charles* chaſſait devant lui les Moſcovites juſqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repaſſa enfin l'Oder, et vint à la tête de vingt mille hommes préſenter la bataille au grand maréchal *Renſchild*, qui paſſait pour le meilleur général de *Charles XII*, et que l'on appelait le *Parménion de l'Alexandre du Nord*. Ces deux illuſtres généraux qui ſemblaient participer à la deſtinée de leurs maîtres, ſe rencontrèrent aſſez près de Punits, dans un lieu nommé Frauenſtad, territoire déjà fatal aux troupes d'*Auguſte*. *Renſchild* n'avait que treize bataillons et vingt-deux eſcadrons, qui feſaient en tout près de dix mille hommes.

Les Saxons ſont encore défaits.

1706.

Schullembourg en avait une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avait dans ſon armée un corps de ſix à ſept mille moſcovites, que l'on avait long-temps diſciplinés, et ſur leſquels on comptait comme ſur des ſoldats aguerris. Cette bataille de Frauenſtad ſe donna le 12 février 1706; mais ce même général *Schullembourg*, qui, avec quatre mille hommes, avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, ſuccomba ſous celle du général *Renſchild*. Le combat ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne réſiſtèrent pas un moment; les Moſcovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois: l'épouvante fut ſi ſubite, et le déſordre ſi grand, que les vainqueurs trouvèrent, ſur le champ de bataille, ſept mille fuſils tout chargés qu'on avait jetés à terre ſans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complète et plus honteuſe; et cependant jamais général n'avait fait une ſi belle diſpoſition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les officiers ſaxons et ſuédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eſt peu maîtreſſe des événemens.

Parmi les priſonniers il ſe trouva un régiment entier de français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe, l'an 1704, à cette fameuſe bataille de Hochſtet ſi funeſte à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient paſſé depuis au ſervice du roi *Auguſte*, qui en avait fait un

régiment de dragons et en avait donné le commandement à un français de la maiſon de *Joyeuſe*. Le colonel fut tué à la première ou plutôt à la ſeule charge des Suédois ; le régiment tout entier fut fait priſonnier de guerre. Dès le jour même ces français demandèrent à ſervir *Charles XII*, et ils furent reçus à ſon ſervice, par une deſtinée ſingulière, qui les réſervait à changer encore de vainqueur et de maître.

A l'égard des Moſcovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais on les maſſacra inhumainement plus de ſix heures après le combat, pour punir ſur eux les violences de leurs compatriotes, et pour ſe débarraſſer de ces priſonniers dont on n'eût ſu que faire.

Auguſte ſe vit alors ſans reſſources : il ne lui reſtait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de moſcovites, deux de ſaxons, et quelques troupes de l'armée de la couronne, par leſquelles même il craignait d'être livré au vainqueur ; mais ſon malheur fut au comble, quand il ſut que *Charles XII* était enfin entré en Saxe, le premier ſept. 1706.

Charles entre dans l'Empire. 1606.

Il avait traverſé la Siléſie ſans daigner ſeulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était conſternée ; la diète de Ratisbonne, qui repréſente l'Empire, mais dont les réſolutions ſont ſouvent auſſi infructueuſes que ſolennelles, déclara le roi de Suède

ennemi de l'Empire, s'il paſſait au-delà de l'Oder avec ſon armée; cela même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

A ſon approche les villages furent déſerts; les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en uſa alors comme à Copenhague; il fit afficher par-tout qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendraient chez eux, et qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, ſeraient traités comme ſes propres ſujets, et les autres pourſuivis ſans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on ſavait n'avoir jamais manqué à ſa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choiſit ſon camp à Altranſtad, près de la campagne de Lutſen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de *Guſtave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit ſur le lieu: „ J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui; „ DIEU m'accordera peut-être un jour une „ mort auſſi glorieuſe. „

Il eſt le maître en Saxe.

De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'aſſembler, et de lui envoyer ſans délai les regiſtres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en ſon pouvoir, et qu'il fut informé au juſte de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à ſix cents vingt-cinq mille riſdales par mois. Outre cette contribution, les ſaxons furent obligés de fournir à chaque ſoldat

ſuédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, et quatre ſols par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainſi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des inſultes de ſes ſoldats : il ordonna, dans toutes les villes où il mit garniſon, que chaque hôte chez qui les ſoldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le ſoldat n'aurait point ſa paie. De plus, des inſpecteurs allaient tous les quinze jours de maiſon en maiſon, s'informer ſi les ſuédois n'avaient point commis de dégat. Ils avaient ſoin de dédommager les hôtes, et de punir les coupables.

On ſait ſous quelle diſcipline ſévère vivaient les troupes de *Charles XII*; qu'elles ne pillaient pas les villes priſes d'aſſaut, avant d'en avoir reçu la permiſſion; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, et le quittaient au premier ſignal. Les Suédois ſe vantent encore aujourd'hui de la diſcipline qu'ils obſervèrent en Saxe; et cependant les Saxons ſe plaignent des dégats affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il ſerait impoſſible de concilier, ſi l'on ne ſavait combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abuſaſſent quelquefois de leurs droits, et que les vaincus ne priſſent les plus légères léſions pour des

brigandages barbares. Un jour le roi ſe promenant à cheval près de Leipſick, un payſan ſaxon vint ſe jeter à ſes pieds pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était deſtiné pour le dîner de ſa famille. Le roi fit venir le ſoldat : Eſt-il vrai, dit-il d'un viſage ſévère, que vous avez volé cet homme ? *Sire*, dit le ſoldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majeſté en a fait à ſon maître ; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce manan qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de ſa main au payſan, et pardonna au ſoldat, en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant : *Souviens-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un royaume au roi Auguſte, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipſic ſe tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une ſureté entière : on ne vit pas un ſoldat ſuédois dans la foire ; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conſervation du pays. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir auſſi abſolu et une tranquillité auſſi profonde que dans Stockholm.

Le roi *Auguſte*, errant dans la Pologne, privé à la fois de ſon royaume et de ſon électorat, écrivit enfin une lettre de ſa main à *Charles XII* pour lui demander la paix. Il chargea en ſecret le baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre,

conjointement avec M. *Fingsten* référendaire du conſeil privé; il leur donna à tous deux ſes pleins pouvoirs, et ſon blanc-ſigné. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raiſonnables et chrétiennes.* Il était réduit à la néceſſité de cacher ſes démarches pour la paix, et de ne recourir à la médiation d'aucun prince; car étant alors en Pologne à la merci des Moſcovites, il craignait avec raiſon que le dangereux allié qu'il abandonnait ne ſe vengeât ſur lui de ſa ſoumiſſion au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII*; ils eurent une audience ſecrète. Le roi lut la lettre. » Meſſieurs, dit-il aux plénipotentiaires, » vous aurez dans un moment ma réponſe. » Il ſe retira auſſitôt dans ſon cabinet, et fit écrire ce qui ſuit :

Je conſens de donner la paix aux conditions ſuivantes ; auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le roi Auguſte renonce pour jamais à la couronne de Pologne ; qu'il reconnaiſſe Staniſlas pour légitime roi ; et qu'il promette de ne jamais ſonger à remonter ſur le trône, même après la mort de Staniſlas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres traités, et particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moſcovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobiesky, et tous les priſonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déſerteurs qui ont paſſé à ſon ſervice, et nommément Jean Patkul, et qu'il ceſſe toute procédure contre ceux qui de ſon ſervice ont paſſé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte *Piper*, le chargeant de négocier le reſte avec les plénipotentiaires du roi *Auguſte*. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propoſitions. Ils mirent en uſage le peu d'art qu'on peut employer quand on eſt ſans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent pluſieurs conférences avec le comte *Piper*. Ce miniſtre ne répondit autre choſe à toutes leurs inſinuations ſinon : » Telle eſt la volonté du roi mon » maître ; il ne change jamais ſes réſolutions. »

Tandis que cette paix ſe négociait ſourdement en Saxe, la fortune ſembla mettre le roi *Auguſte* en état d'en obtenir une plus honorable, et de traiter avec ſon vainqueur ſur un pied plus égal.

Le prince *Menzikoff*, généraliſſime des armées moſcovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-ſeulement il ne ſouhaitait plus ſes ſecours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes polonaiſes et ſaxonnes, qui

qui fesaient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît sa négociation. Il se voyait en même temps détrôné par son ennemi, et en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des généraux suédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Posnanie. Le prince *Menzikoff* pressa le roi *Auguste* de donner bataille. Le roi très-embarrassé différa sous divers prétextes; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille suédois dans l'armée de *Meyerfeld;* et c'en était assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, et la perdre, c'était creuser l'abyme où il était; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, et l'avertir de se retirer; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider; et sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le roi *Auguste* remporta presque malgré lui, fut complète; il entra triomphant,

au milieu de ſa mauvaiſe fortune, dans Varſovie, autrefois ſa capitale, ville alors démantelée et ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, et à reconnaître le plus fort pour ſon roi. Il fut tenté de ſaiſir ce moment de proſpérité, et d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée moſcovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII* était à la tête d'une armée ſuédoiſe juſqu'alors invincible; que les Ruſſes l'abandonneraient au premier bruit de ſon traité commencé; que la Saxe, ſon pays héréditaire, déjà épuiſée d'argent et d'hommes, ſerait ravagée également par les Suédois et par les Moſcovites; que l'Empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le ſecourir; qu'il demeurerait ſans Etats, ſans argent, ſans amis, il conçut qu'il fallait fléchir ſous la loi qu'impoſait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure quand *Charles* eut appris que le roi *Auguſte* avait attaqué ſes troupes pendant la négociation. Sa colère et le plaiſir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible ſur tous les articles du traité. Ainſi la victoire du roi *Auguſte* ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il force le roi *Auguſte* de ſigner ſon contrat d'abdication.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varſovie, lorſque *Fingſten*, l'un de ſes plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité,

de paix qui lui ôtait la couronne. *Auguſte* héſita, mais il ſigna et partit pour la Saxe, dans la vaine eſpérance que ſa préſence pourrait fléchir le roi de Suède, et que ſon ennemi ſe ſouviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maiſons et du ſang qui les uniſſait.

Ces deux princes ſe virent pour la première fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte *Piper*, ſans aucune cérémonie. *Charles XII* était en groſſes bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui ſerrait le cou : ſon habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait ſervi à la bataille de Nerva, et ſur le pommeau de laquelle il s'appuyait ſouvent. La converſation ne roula que ſur ſes groſſes bottes. *Charles XII* dit au roi *Auguſte* qu'il ne les avait quittées depuis ſix ans que pour ſe coucher. Ces bagatelles furent le ſeul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. *Auguſte* ſur-tout parlait avec un air de complaiſance et de ſatisfaction, que les princes et les hommes accoutumés aux grandes affaires, ſavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînèrent deux fois enſemble. *Charles XII* affecta toujours de donner la droite au roi *Auguſte* ; mais loin de rien relâcher de ſes demandes, il en fit encore de plus dures.

C'était déjà beaucoup qu'un ſouverain fût forcé à livrer un général d'armée, un miniſtre public : c'était un grand abaiſſement d'être obligé d'envoyer à ſon ſucceſſeur *Staniſlas* les pierreries et les archives de la couronne ; mais ce fut le comble à cet abaiſſement, d'être réduit enfin à féliciter de ſon avénement au trône, celui qui allait s'y aſſeoir à ſa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguſte* à *Staniſlas :* le roi détrôné ſe le fit dire plus d'une fois ; mais *Charles* voulait cette lettre, et il fallait l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidèlement ſur l'original que le roi *Staniſlas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'était pas néceſſaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre majeſté ; cependant pour faire plaiſir à ſa majeſté ſuédoiſe, et afin qu'on ne nous impute pas que nous feſons difficulté de ſatisfaire à ſon déſir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, et vous ſouhaitons que vous trouviez dans votre patrie des ſujets plus fidèles que ceux que nous y avons laiſſés. Tout le monde nous fera la juſtice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, et que la plupart de nos ſujets ne ſe ſont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous ſouhaitons que vous ne

ſoyez pas expoſé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de DIEU.

A Dreſde, le 8 avril 1707.

Votre frère et voiſin, AUGUSTE, *roi.*

Il fallut qu'*Auguſte* ordonna lui-même à tous ſes officiers de magiſtrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, et qu'il fît effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobieski*: ces princes, au ſortir de leur priſon, refusèrent de le voir; mais le ſacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le czar le redemandait hautement comme ſon ambaſſadeur; de l'autre, le roi de Suède exigeait, en menaçant, qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœnigſtein en Saxe. Le roi *Auguſte* crut pouvoir ſatisfaire *Charles XII* et ſon honneur en même-temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes ſuédoiſes; mais auparavant il envoya, au gouverneur de Kœnigſtein, un ordre ſecret de laiſſer échapper ſon priſonnier. La mauvaiſe fortune de *Patkul* l'emporta ſur le ſoin qu'on prenait de le ſauver. Le gouverneur ſachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le priſonnier, comptant encore ſur le droit des gens, et informé des intentions du roi *Auguſte*, refuſa de payer ce

qu'il penſait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour ſaiſir le priſonnier arrivèrent, et le livrèrent immédiatement à quatre capitaines ſuédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De là il fut conduit à Caſimir.

Il a la cruauté de faire rouer *Patkul*.

Charles XII oubliant que *Patkul* était ambaſſadeur du czar, et ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au conſeil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif et à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, ſans lui apprendre le genre du ſupplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, ſe trouvant ſeul avec un prêtre, et ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire ni par la colère, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le ſein du chapelain. Il était fiancé avec une dame ſaxonne nommée Mme d'*Einſiedel*, qui avait de la naiſſance, du mérite, et de la beauté, et qu'il avait compté d'épouſer à peu-près dans le temps même qu'on le livra au ſupplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, et de l'aſſurer qu'il mourait plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſupplice, et qu'il vit les roues et les pieux

dreſſés, il tomba dans des convulſions de frayeur, et ſe rejeta dans les bras du miniſtre, qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau et en pleurant. Alors un officier ſuédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

„ On fait ſavoir que l'ordre très-exprès de „ ſa majeſté, notre ſeigneur très-clément, „ eſt que cet homme qui eſt traître à la patrie, „ ſoit roué et écartelé pour réparation de ſes „ crimes et pour l'exemple des autres. Que „ chacun ſe donne de garde de la trahiſon, et „ ſerve ſon roi fidèlement. „ A ces mots de *prince très-clément :* Quel clémence ! dit *Patkul ;* et à ceux de *traître à la patrie :* Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, et ſouffrit le ſupplice le plus long et le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné *Jean Reginold Patkul*, ambaſſadeur et général de l'empereur de Ruſſie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon roi, diſaient qu'il avait mérité la mort ; ceux qui le regardaient comme un livonien, né dans une province laquelle avait des priviléges à défendre, et qui ſe ſouvenaient qu'il n'était ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de ſon pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambaſſadeur du czar devait rendre ſa perſonne ſacrée.

Le ſeul roi de Suède élevé dans les principes du deſpotiſme, crut n'avoir fait qu'un acte de juſtice, tandis que toute l'Europe condamnait ſa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers reſtèrent expoſés ſur des poteaux juſqu'en 1713, qu'*Auguſte* étant remonté ſur ſon trône fit raſſembler ces témoignages de la néceſſité où il avait été réduit à Altranſtad : on les lui apporta à Varſovie dans une caſſette, en préſence de *Buzenval*, envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la caſſette à ce miniſtre : Voilà, lui dit-il ſimplement, les membres de *Patkul*, ſans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre ſa mémoire, et ſans que perſonne de ceux qui étaient préſens osât parler ſur un ſujet ſi délicat et ſi triſte.

Environ ce temps-là, un livonien, nommé *Paikel*, officier dans les troupes ſaxonnes, fait priſonnier, les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du ſénat ; mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de ſupplices dans le même cas feſait trop voir que *Charles*, en feſant périr *Patkul* d'une mort ſi cruelle, avait plus ſongé à ſe venger qu'à punir. Quoi qu'il en ſoit, *Paikel*, après ſa condamnation, fit propoſer au ſénat de donner au roi le ſecret de faire de l'or, ſi on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de ſon ſecret dans la priſon,

en

en préſence du colonel *Hamilton* et des magiſtrats de la ville ; et ſoit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, ſoit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable, on porta à la monnaie de Stockholm l'or qui ſe trouva dans le creuſet à la fin de l'expérience, et on en fit au ſénat un rapport ſi juridique, et qui parut ſi important, que la reine aïeule de *Charles* ordonna de ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce que le roi, informé de cette ſingularité, envoyât ſes ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refuſé à ſes amis la grâce du criminel, et qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque choſe d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le ſecret poſſible. Le roi *Auguſte* qui en fut informé, dit : *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philoſophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi *Auguſte*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranſtad, et que *Patkul*, ſon ambaſſadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède, au mépris des lois des nations, il fit éclater ſes plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux états généraux des Provinces-Unies : il appelait lâcheté et

perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle *Auguſte* avait ſuccombé : il conjura toutes ces puiſſances d'interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon ambaſſadeur, et pour prévenir l'affront qu'on allait faire en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées ; il les preſſa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir juſqu'à donner de la paix d'Altranſtad une garantie que *Charles XII* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puiſſance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre et la Hollande avaient alors à ſoutenir contre la France une guerre ruineuſe : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une puiſſance qui interposât ſes bons offices en ſa faveur, et qui ne fît voir combien peu un ſujet doit compter ſur des rois, et combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On propoſa dans le conſeil du czar d'uſer de repréſailles envers les officiers ſuédois, priſonniers à Moſcou. Le czar ne voulut point conſentir à une barbarie qui eût eu des ſuites ſi funeſtes : il y avait plus de moſcovites priſonniers en Suède que de ſuédois en Moſcovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de ſon ennemi était en Saxe ſans agir. *Levenhaupt*, général du roi de Suède, qui

était reſté en Pologne, à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les paſſages dans un pays ſans fortereſſes et plein de factions. *Staniſlas* était au camp de *Charles XII.* L'empereur moſcovite ſaiſit cette conjoncture, et rentre en Pologne avec plus de ſoixante mille hommes : il les ſépare en pluſieurs corps, et marche avec un camp volant juſqu'à Léopold, où il n'y avait point de garniſon ſuédoiſe. Toutes les villes de Pologne ſont à celui qui ſe préſente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une aſſemblée à Léopold, telle à peu-près que celle qui avait détrôné *Auguſte* à Varſovie.

Déſolation de la Pologne.

La Pologne avait alors deux primats, auſſi-bien que deux rois, l'un de la nomination d'*Auguſte*, l'autre de *Staniſlas*. Le primat nommé par *Auguſte* convoqua l'aſſemblée de Léopold, où ſe rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranſtad, et ceux que l'argent du czar avait gagnés. On propoſa d'élire un nouveau ſouverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, ſans qu'on eût pu dire quel était le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar, lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint ſecrètement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemands. Ceux-

ci venaient de jour en jour augmenter conſidérablement ſes forces, en apportant avec eux la diſcipline et l'expérience. Il les engageait à ſon ſervice par des libéralités; et pour mieux encourager ſes propres troupes, il donna ſon portrait enrichi de diamans aux officiers généraux et aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les officiers ſubalternes eurent des médailles d'or; les ſimples ſoldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans ſa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts fleuriſſaient à meſure qu'il apprenait à ſes troupes à connaître l'émulation et la gloire.

La confuſion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune réſolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles et de l'incertitude où tout le monde était : l'aſſemblée ſe contenta de ne reconnaître ni *Auguſte*, qui avait abdiqué, ni *Staniſlas*, élu malgré eux; mais ils ne furent ni aſſez unis ni aſſez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en ſecret pour le roi *Auguſte*, les nouveaux ſujets de *Staniſlas*, ſe feſaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, et achevaient la ruine de leur pays. Les troupes ſuédoiſes,

commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes moſcovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Staniſlas*. Les Ruſſes ruinaient également amis et ennemis; on ne voyait que des villes en cendres, et des troupes errantes de polonais dépouillés de tout, qui déteſtaient également, et leurs deux rois, et *Charles XII*, et le czar.

Le roi *Staniſlas* partit d'Altranſtad avec le général *Renſchild*, ſeize régimens ſuédois et beaucoup d'argent pour apaiſer tous ces troubles en Pologne, et ſe faire reconnaître paiſiblement. Il fut reconnu par-tout où il paſſa: la diſcipline de ſes troupes, qui feſait mieux ſentir la barbarie des Moſcovites, lui gagna les eſprits : ſon extrême affabilité lui réunit preſque toutes les factions, à meſure qu'elle fut connue ; ſon argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ſes troupes avaient déſolé, ſe retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ſes corps d'armée, et où il devait établir des magaſins. Cette retraite laiſſa le roi *Staniſlas* paiſible ſouverain de preſque toute la Pologne. 15 juillet 1701.

Le ſeul qui le troublât alors dans ſes Etats, était le comte *Siniawsky*, grand général de la couronne, de la nomination du roi *Auguſte*.

Cet homme, qui avait d'assez grands talens, et beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti, il ne reconnaissait ni *Auguste* ni *Stanislas;* et après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient, se donnèrent bientôt à *Stanislas*, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le duc de *Marlborough* va voir *Charles XII.*

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Altranstad, les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'Empire; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur; le bruit même s'était répandu par-tout qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs, vint le fameux *Jean*, duc de *Marlborough*, de la part d'*Anne*, reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James un adroit courtisan; dans le parlement, un chef de parti; dans les pays étrangers, le plus habile négociateur de son siècle. Il avait fait autant de

mal à la France par ſon eſprit que par ſes armes. On a entendu dire au ſecrétaire des Etats Généraux, M. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats Généraux ayant réſolu de s'oppoſer à ce que le duc de *Marlborough* devait leur propoſer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, et les perſuadait tous. C'eſt ce que le lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Il ſoutenait, avec le prince *Eugène*, compagnon de ſes victoires, et avec *Heinſius*, grand penſionnaire de Hollande, tout le poids des entrepriſes des alliés contre la France. Il ſavait que *Charles* était aigri contre l'Empire et contre l'empereur, qu'il était ſollicité ſecrètement par les Français ; et que ſi ce conquérant embraſſait le parti de *Louis XIV*, les alliés ſeraient opprimés.

Il eſt vrai que *Charles* avait donné ſa parole 1700.
de ne ſe mêler en rien de la guerre de *Louis XIV* contre les alliés ; mais le duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un prince aſſez eſclave de ſa parole pour ne la pas ſacrifier à ſa grandeur et à ſon intérêt. Il partit donc de la Haie dans le deſſein d'aller ſonder les intentions du roi de Suède. M. *Fabrice*, qui était alors auprès de *Charles XII*, m'a aſſuré que le duc de *Marlborough*, en arrivant, s'adreſſa ſecrètement, non pas au comte *Piper*, premier miniſtre, mais au baron de *Gortz*, qui

commençait à partager avec *Piper* la confiance du roi. Il arriva même dans le carroſſe de ce baron au quartier de *Charles XII*, et il y eut des froideurs marquées entre lui et le chancelier *Piper*. Préſenté enſuite par *Piper*, avec *Robinſon*, miniſtre d'Angleterre, il parla au roi en français ; il lui dit qu'il s'eſtimerait heureux de pouvoir apprendre ſous ſes ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, et parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je ſais même qu'il trouva que ce grand homme était vêtu d'une manière trop recherchée, et avait l'air trop peu guerrier. La converſation fut fatigante et générale, *Charles XII* s'exprimant en ſuédois, et *Robinſon* ſervant d'interprète. *Marlborough*, qui ne ſe hâtait jamais de faire ſes propoſitions, et qui avait, par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, et de pénétrer les rapports qui ſont entre leurs plus ſecrètes penſées, leurs actions, leurs geſtes, leurs diſcours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans *Charles XII*, une averſion naturelle pour la France ; il remarqua qu'il ſe plaiſait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, et vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus ſur une table une carte de Moſcovie.

Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable deſſein du roi de Suède, et ſa ſeule ambition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que ſi ce prince reſtait en Saxe, c'était pour impoſer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il ſavait bien que l'empereur ne réſiſterait pas, et qu'ainſi les affaires ſe termineraient aiſément. Il laiſſa *Charles XII* à ſon penchant naturel; et, ſatisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune propoſition. Ces particularités m'ont été confirmées par madame la ducheſſe de *Marlborough*, ſa veuve, encore vivante. (*o*)

Le comte *Piper* juſtifié.

Comme peu de négociations, s'achèvent ſans argent, et qu'on voit quelquefois des miniſtres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de *Marlborough* n'avait réuſſi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une groſſe ſomme au comte *Piper;* et la mémoire de ce ſuédois en eſt reſtée flétrie juſqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté, autant qu'il m'a été poſſible, à la ſource de ce bruit, j'ai ſu que *Piper* avait reçu un préſent médiocre de l'empereur par les mains du comte de *Wratiſlau*, avec le conſentement du roi ſon maître, et

(*o*) L'auteur écrivait en 1727. On voit, par d'autres dates, que l'ouvrage a été retouché depuis à pluſieurs repriſes.

rien du duc de *Marlborough*. Il eſt certain que *Charles* était inflexible dans le deſſein d'aller détrôner l'empereur des Ruſſes, qu'il ne recevait alors conſeil de perſonne, et qu'il n'avait pas beſoin des avis du comte *Piper* pour prendre, de *Pierre Alexiowitz*, une vengeance qu'il cherchait depuis ſi long-temps.

Enfin, ce qui achève de juſtifier ce miniſtre, c'eſt l'honneur rendu long-temps après à ſa mémoire par *Charles XII* qui, ayant appris que *Piper* était mort en Ruſſie, fit tranſporter ſon corps à Stockholm, et lui ordonna à ſes dépens des obsèques magnifiques.

Le roi qui n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ſes ſuccès, croyait qu'une année lui ſuffirait pour détrôner le czar, et qu'il pourrait enſuite revenir ſur ſes pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Stralheim*, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor*, chambellan de l'empereur : celui-ci ayant refuſé de boire à la ſanté de *Charles XII*, et ayant dit durement que ce prince en uſait trop mal avec ſon maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti et un ſoufflet, et avait oſé, après cette inſulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé

l'empereur à bannir ſon ſujet qu'il devait venger. *Charles XII* ne fut pas ſatisfait ; il voulut qu'on lui livrât le comte de *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir ; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps priſonnier à Stétin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux moſcovites qui, ayant échappé à ſes armes, avaient fui juſque ſur les terres de l'empire. Il fallut encore que la cour de Vienne conſentît à cette étrange demande ; et ſi l'envoyé moſcovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troiſième et la dernière de ſes demandes fut la plus forte. Il ſe déclara le protecteur des ſujets proteſtans de l'empereur en Siléſie, province appartenante à la maiſon d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'empereur leur accordât deslibertés et des priviléges, établis, à la vérité, par les traités de Veſtphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Ryſvick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voiſin ſi dangereux, plia encore, et accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Siléſie eurent plus de cent égliſes que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité ; mais beaucoup de ces conceſſions,

que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

Réponse de l'empereur *Joseph I*, à l'internonce du pape.

L'empereur, qui fit ces concessions forcées et qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII*, s'appelait *Joseph;* il était fils aîné de *Léopold*, et frère de *Charles VI* qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique, comme lui, avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien; car, s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Le comte de *Wratislau*, son ambassadeur auprès de *Charles XII*, apporta à Leipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur; cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette cour qui, ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, et ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations; cependant il songeait à se venger d'elle. Il dit au comte de *Wratislau* que les Suédois avaient autrefois

ſubjugué Rome, et qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Chriſtine* avait laiſſés à Rome. On ne ſait juſqu'où ce jeune conquérant eût porté ſes reſſentimens et ſes armes, ſi la fortune eût ſecondé ſes deſſeins. Rien ne lui paraiſſait alors impoſſible : il avait même envoyé ſecrètement pluſieurs officiers en Aſie, et juſque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, et l'informer des forces de ces Etats. Il eſt certain que, ſi quelqu'un eût pu renverſer l'empire des Perſans et des Turcs, et paſſer enſuite en Italie, c'était *Charles XII.* Il était auſſi jeune qu'*Alexandre*, auſſi guerrier, auſſi entreprenant, plus infatigable, plus robuſte et plus tempérant ; et les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets, qui ſont traités de divins quand ils réuſſiſſent, ne ſont regardés que comme des chimères quand on eſt malheureux.

Charles part de la Saxe.

Enfin, toutes les difficultés étant applanies, toutes ſes volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé ſa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, ſe voyant la terreur de tous les princes, il ſe prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était reſté oiſif une année, n'avaient en rien adouci ſa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, ſe levait

à quatre heures du matin, s'habillait ſeul, ne buvait point de vin, ne reſtait à table qu'un quart d'heure, exerçait ſes troupes tous les jours, et ne connaiſſait d'autre plaiſir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne ſavaient point encore où le roi voulait les mener. On ſe doutait ſeulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moſcou. Il ordonna, quelques jours avant ſon départ, à ſon grand maréchal des logis de lui donner par écrit la route depuis Leipſick.... il s'arrêta un moment à ce mot; et de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ſes projets, il ajouta en riant, juſqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liſte de toutes ces routes, à la tête deſquelles il avait affecté de mettre en groſſes lettres : *Route de Leipſick à Stockholm.* La plupart des Suédois n'aſpiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de ſonger à leur faire revoir leur patrie. » Mon-» ſieur le maréchal, dit-il, je vois bien où » vous voudriez me mener; mais nous ne » retournerons pas à Stockholm ſi tôt. »

L'armée était déjà en marche, et paſſait auprès de Dreſde : *Charles* était à la tête, courant toujours ſelon ſa coutume deux ou trois cents pas devant ſes gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour ſavoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva

point : l'alarme eſt en un moment dans toute l'armée : on fait halte ; les généraux s'aſſemblent ; on était déjà dans la conſternation ; on apprit enfin d'un ſaxon qui paſſait, ce qu'était devenu le roi.

Son aventure avec le roi *Auguſte*.

L'envie lui avait pris, en paſſant ſi près de Dreſde, d'aller rendre une viſite au roi *Auguſte :* il était entré à cheval dans la ville, ſuivi de trois ou quatre officiers généraux ; on leur demanda leur nom à la barrière : *Charles* dit qu'il s'appelait *Carl*, et qu'il était draban ; chacun prit un nom ſuppoſé. Le comte *Flemming* les voyant paſſer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir ſon maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occaſion pareille s'était déjà préſenté à l'idée du miniſtre : il en parlait à *Auguſte ; Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Auguſte* eût eu même le temps de revenir de ſa ſurpriſe. Il était malade alors et en robe de chambre : il s'habilla en hâte. *Charles* déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de ſon ami ; enſuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un livonien proſcrit en Suède, qui ſervait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occaſion plus favorable d'obtenir ſa grâce ; il conjura le roi *Auguſte* de la demander à *Charles*, bien sûr que ce roi ne refuſerait pas cette légère condeſcendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il était

dans ce moment. *Auguſte* ſe chargea aiſément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, et s'entretenait avec *Hord*, général Suédois. Je crois, lui dit-il en ſouriant, que votre maître ne me refuſera pas. Vous ne le connaiſſez pas, repartit le général *Hord ;* il vous refuſera plutôt ici que par-tout ailleurs. *Auguſte* ne laiſſa pas de demander au roi, en termes preſſans, la grâce du livonien. *Charles* la refuſa d'une manière à ne ſe la pas faire demander une ſeconde fois. Après avoir paſſé quelques heures dans cette étrange viſite, il embraſſa le roi *Auguſte* et partit. Il trouva, en rejoignant ſon armée, tous ſes généraux encore en alarmes ; ils lui dirent qu'ils comptaient aſſiéger Dreſde, en cas qu'on eût retenu ſa majeſté priſonnière. Bon, dit le roi, on n'oſerait. Le lendemain, ſur la nouvelle qu'on reçut que le roi *Auguſte* tenait conſeil extraordinaire à Dreſde, vous verrez, dit le baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent ſur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de là, *Renſchild* étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dreſde. Je me ſuis fié, dit *Charles*, ſur ma bonne fortune : j'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net ; *Flemming* n'avait nulle envie que je fortifiſe de Dreſde ſi tôt.

Fin du troiſième Livre.

LIVRE

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe; pourſuit le czar; s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes. Sa bleſſure. Bataille de Pultava. Suite de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Beſſarabie.

Charles partit enfin de Saxe, en ſeptembre 1707, ſuivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, et alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe. Chaque ſoldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-ſeulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie pluſieurs ſurnuméraires. Outre cette armée, le comte *Levenhaupt*, l'un de ſes meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces, on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Etat floriſſant de *Charles*.

Cet empereur était alors en Lithuanie, occupé à ranimer un parti, auquel le roi *Auguſte* ſemblait avoir renoncé : ſes troupes, diviſées en pluſieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ſes généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, et il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de ſa marche victorieuſe, reçut un ambaſſadeur de la part des Turcs. L'ambaſſadeur eut ſon audience au quartier du comte *Piper*; c'était toujours chez ce miniſtre que ſe feſaient les cérémonies d'éclat. Il ſoutenait la dignité de ſon maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence; et le roi, toujours plus mal logé, plus mal ſervi, et plus ſimplement vêtu que le moindre officier de ſon armée, diſait que ſon palais était le quartier de *Piper*. L'ambaſſadeur turc préſenta à *Charles* cent ſoldats ſuédois qui, ayant été pris par des Calmouks, et vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand ſeigneur, et que cet empereur envoyait au roi comme le préſent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de *Charles XII*, mais parce que le ſultan, ennemi naturel des empereurs de Moſcovie et d'Allemagne, voulait ſe fortifier

contre eux de l'amitié de la Suède et de l'alliance de la Pologne. L'ambaſſadeur complimenta *Staniſlas* ſur ſon avénement : ainſi ce roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne et la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le temps eût affermi ſur ſa tête cette couronne qu'une diſgrâce pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'ambaſſadeur de la Porte-ottomane qu'il courut chercher les Moſcovites. Les troupes du czar étaient ſorties de Pologne, et y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite d'une armée, laiſſait aux Ruſſes la liberté de reparaître ſouvent au même endroit où ils avaient été battus, et même de pénétrer dans le pays auſſi avant que le vainqueur. Pendant le ſéjour de *Charles* en Saxe, le czar s'était avancé juſqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laiſſa en Pologne *Stanislas* qui, aſſiſté de dix mille ſuédois et de ſes nouveaux ſujets, avait à conſerver ſon nouveau royaume contre les ennemis étrangers et domeſtiques : pour lui, il ſe mit à la tête de ſa cavalerie, et marcha

vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

Il pourſuit le czar. 1708.

Il avait déjà paſſé le Niemen, à deux lieues de la ville; et le czar ne ſavait encore rien de ſa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar ſort par la porte du nord, et *Charles* entre par celle qui eſt au midi. Le roi n'avait avec lui que ſix cents gardes; le reſte n'avait pu le ſuivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même, par un transfuge polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à ſix cents hommes, et que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de temps; il détache quinze cents chevaux de ſa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller ſurprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cents moſcovites arrivèrent à la faveur de l'obſcurité juſqu'à la première garde ſuédoiſe, ſans être reconnus. Trente hommes compoſaient cette garde; ils ſoutinrent ſeuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reſte de ſes ſix cents gardes. Les Ruſſes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-temps ſans le joindre, ni lui ſans pourſuivre l'ennemi. Tous les corps moſcovites répandus dans la Lithuanie ſe reti-

raient en hâte du côté de l'Orient, dans le palatinat de Minski, près des frontières de la Moſcovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea auſſi en divers corps, ne ceſsèrent de les ſuivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, et ceux qui pourſuivaient, feſaient des marches forcées preſque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà long-temps que toutes les ſaiſons étaient devenues égales pour les ſoldats de *Charles* et pour ceux du czar; la ſeule terreur qu'inſpirait le nom du roi *Charles*, mettait alors de la différence entre les Ruſſes et les Suédois.

Depuis Grodno juſqu'au Boryſthène, en tirant vers l'Orient, ce ſont des marais, des déſerts, des forêts immenſes; dans les endroits qui ſont cultivés, on ne trouve point de vivres; les payſans enfouiſſent dans la terre tous les grains, et tout ce qui peut s'y conſerver: il faut ſonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magaſins ſouterrains. Les Moſcovites et les Suédois ſe ſervirent tour à tour de ces proviſions; mais on en trouvait pas toujours, et elles n'étaient pas ſuffiſantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biſcuit pour la ſubſiſtance de ſon armée: rien ne l'arrêtait dans ſa marche. Après qu'il eut traverſé la

forêt de Minski, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ſes troupes et à ſon bagage, il ſe trouva, le 25 juin 1708, devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Boriſlou.

Le czar avait raſſemblé en cet endroit la plus grande partie de ſes forces ; il y était avantageuſement retranché. Son deſſein était d'empêcher les Suédois de paſſer la rivière. *Charles* poſta quelques régimens ſur le bord de la Bérézine, à l'oppoſite de Boriſlou, comme s'il avait voulu tenter le paſſage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps, il remonte avec ſon armée trois lieues au-delà vers la ſource de la rivière : il y fait jeter un pont, paſſe ſur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poſte, et marche à l'armée ennemie ſans s'arrêter. Les Ruſſes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, et ſe retirèrent vers le Boryſthène, gâtant tous les chemins, et détruiſant tout ſur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Ruſſes.

Charles ſurmonta tous les obſtacles, avançant toujours vers le Boryſthène. Il rencontra ſur ſon chemin vingt mille moſcovites retranchés dans un lieu nommé Holloſin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en paſſant une rivière. *Charles* n'attendit pas pour les attaquer que le reſte de ſon infanterie fût arrivé ; il ſe jette dans l'eau à la tête

de ſes gardes à pied ; il traverſe la rivière et le marais, ayant ſouvent de l'eau au-deſſus des épaules. Pendant qu'il allait ainſi aux ennemis, il avait ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moſcovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même temps par le roi qui les attaquait à pied, et par la cavalerie ſuédoiſe.

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque temps après, il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme ſuédois, nommé *Gyllenſtiern*, qu'il aimait beaucoup, bleſſé et hors d'état de marcher ; il le força à prendre ſon cheval, et continua de commander à pied à la tête de ſon infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuſe, celle où il avait eſſuyé les plus grands dangers, et où il avait montré le plus d'habileté. On en conſerva la mémoire par une médaille, où on liſait d'un côté : *Sylvæ*, *paludes*, *aggeres*, *hoſtes victi :* et de l'autre, ce vers de *Lucain : Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Ruſſes, chaſſés par-tout, repaſsèrent le Boryſthène qui ſépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les pourſuivre ; il paſſa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière

ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux czars; deſtinée commune aux places frontières.

Le czar, qui vit alors ſon empire, où il venait de faire naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverſer dans peu tous ſes grands deſſeins, et peut-être ſon trône, ſongea à parler de paix : il fit haſarder quelques propoſitions par un gentilhomme polonais, qui vint à l'armée de Suède. *Charles XII*, accoutumé à n'accorder la paix à ſes ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le czar à Moſcou.* Quand on rapporta au czar cette réponſe hautaine : „ Mon frère *Charles*, dit-il, prétend faire tou„ jours l'*Alexandre;* mais je me flatte qu'il ne „ trouvera pas en moi un *Darius.* „

De Mohilou, place où le roi traverſa le Boryſthène, ſi vous remontez au nord, le long de ce fleuve, toujours ſur les frontières de Pologne et de Moſcovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko, par où paſſe la grande route qui va de Pologne à Moſcou. Le czar fuyait par ce chemin. Le roi le ſuivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde moſcovite fut plus d'une fois aux priſes avec les dragons de l'avant-garde ſuédoiſe. L'avantage demeurait preſque toujours à ces derniers; mais ils s'affaibliſſaient, à force de vaincre dans de petits combats qui ne

ne décidaient rien, et où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 ſeptembre de cette année 1708, le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie et de ſix mille calmouks.

Ces calmouks ſont des tartares qui habitent entre le royaume d'Aſtracan, domaine du czar, et celui de Samarcande, pays des Tartares usbecks, et patrie de *Timur*, connu ſous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmouks s'étend à l'Orient juſqu'aux montagnes qui ſéparent le Mogol de l'Aſie occidentale. Ceux qui habitent vers Aſtracan ſont tributaires du czar : il prétend ſur eux un empire abſolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître ; et fait qu'il ſe conduit avec eux comme le grand ſeigneur avec les Arabes, tantôt ſouffrant leurs brigandages, et tantôt les puniſſant. Il y a toujours de ces calmouks dans les troupes de Moſcovie. Le czar était même parvenu à les diſcipliner comme le reſte de ſes ſoldats.

Le roi fondit ſur cette armée, n'ayant avec lui que ſix régimens de cavalerie, et quatre mille fantaſſins. Il enfonça d'abord les Moſcovites à la tête de ſon régiment d'Oſtrogotie ; les ennemis ſe retirèrent. Le roi avança ſur eux par des chemins creux et inégaux, où les Calmouks étaient cachés : ils parurent alors,

Il les bat encore.

et ſe jetèrent entre le régiment où le roi combattait et le reſte de l'armée ſuédoiſe. A l'inſtant et Ruſſes et Calmouks entourèrent ce régiment et percèrent juſqu'au roi. Ils tuèrent deux aides de camp qui combattaient auprès de ſa perſonne. Le cheval du roi fut tué ſous lui : un écuyer lui en préſentait un autre ; mais l'écuyer et le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Pluſieurs furent pris, bleſſés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui ſe jetait ſur eux ; il ne reſtait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de ſa main, ſans avoir reçu une ſeule bleſſure, par ce bonheur inexprimable qui juſqu'alors l'avait accompagné par-tout, et ſur lequel il compta toujours. Enfin un colonel nommé *Dardof* ſe fait jour à travers des Calmouks avec ſeulement une compagnie de ſon régiment ; il arrive à temps pour dégager le roi : le reſte des ſuédois fit main baſſe ſur ces tartares. L'armée reprit ſes rangs : *Charles* monta à cheval ; et, tout fatigué qu'il était, il pourſuivit les Ruſſes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de la Moſcovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel ſe donna ce combat, juſqu'à Moſcou, environ cent de nos lieues

françaiſes : l'armée n'avait preſque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-ſeulement le roi, qui rarement prenait conſeil, n'écouta point cet avis judicieux ; mais, au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moſcou, et fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Coſaques, ſitué entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moſcovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du midi au ſeptentrion, et preſque autant de l'orient au couchant. Il eſt partagé en deux parties à peu-près égales par le Boryſthène, qui le traverſe en coulant du nord-oueſt au ſud-eſt : la principale ville eſt Bathurin ſur la petite rivière de Sem. La partie la plus ſeptentrionale de l'Ukraine eſt cultivée et riche. La plus méridionale, ſituée près du quarante-huitième degré, eſt un des pays des plus fertiles du monde et des plus déſerts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voiſins de la petite Tartarie, ne ſemaient ni ne plantaient, parce que les tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moiſſons.

Deſcription de l'Ukraine.

L'Ukraine a toujours aſpiré à être libre : mais étant entourée de la Moſcovie, des Etats du

grand ſeigneur et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, et par conſéquent un maître dans l'un de ces trois Etats. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne qui la traita trop en ſujette : elle ſe donna depuis au Moſcovite qui la gouverna en eſclave autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilége d'élire un prince ſous le nom de général ; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, et leur général fut nommé par la cour de Moſcou.

Celui qui rempliſſait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé *Mazeppa*, né
Mazeppa. dans le palatinat de Padolie ; il avait été élevé page de *Jean Caſimir*, et avait pris à ſa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu ſur un cheval farouche, et le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, et y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue et de faim. Quelques payſans le ſecoururent : il reſta long-temps parmi eux, et ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſupériorité de ſes lumières lui donna une grande conſidération parmi les Coſaques : ſa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moſcou avec le

czar, cet empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, et de rendre ſes peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit que la ſituation de l'Ukraine, et le génie de cette nation, étaient des obſtacles inſurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin, et qui ne commandait pas toujours à ſa colère, l'appela traître, et le menaça de le faire empaler.

Mazeppa, de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède, qui parut bientôt après ſur les frontières, lui en facilita les moyens : il prit la réſolution d'être indépendant, et de ſe former un puiſſant royaume de l'Ukraine et des débris de l'empire de Ruſſie. C'était un homme courageux, entreprenant et d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieilleſſe. Il ſe ligua ſecrètement avec le roi de Suède pour hâter la chute du czar, et pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Deſna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des proviſions de bouche et ſes tréſors qui étaient immenſes. L'armée ſuédoiſe marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne ſavaient rien du traité du roi avec les Coſaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ſes troupes et des proviſions dans l'Ukraine, où

il projettait de paſſer l'hiver, afin que s'étant aſſuré de ce pays, il pût conquérir la Moſcovie au printemps ſuivant; et cependant il s'avança vers la rivière de Deſna, qui tombe dans le Boryſthène à Kiovie.

Les obſtacles qu'on avait trouvés juſqu'alors dans la route, étaient légers en comparaiſon de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverſer une forêt de cinquante lieues, pleine de marécages. Le général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes et des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de *Lagercron* : on ſe remit avec peine dans le chemin ; mais preſque toute l'artillerie et tous les chariots reſtèrent embourbés ou abymés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche ſi pénible pendant laquelle les Suédois avaient conſommé le peu de biſcuit qui leur reſtait, cette armée exténuée de laſſitude et de faim arrive ſur les bords de la Deſna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moſcovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière. Le roi fut étonné ; mais il réſolut ſur le champ de paſſer la Deſna, et d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient ſi eſcarpés, qu'on fut obligé de

deſcendre les ſoldats avec des cordes. Ils traverſèrent la rivière ſelon leur manière accoutumée, les uns ſur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moſcovites, qui arrivait dans ce temps-là même, n'était que de huit mille hommes ; il ne réſiſta pas long-temps, et cet obſtacle fut encore ſurmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de ſa route et de la fidélité de *Mazeppa* : ce coſaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif que comme un allié puiſſant. Les Moſcovites avaient découvert et prévenu ſes deſſeins. Ils étaient venus fondre ſur ſes coſaques qu'ils avaient taillés en pièces : ſes principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le ſupplice de la roue ; ſes villes étaient réduites en cendres, ſes tréſors pillés, les proviſions qu'il préparait au roi de Suède ſaiſies : à peine avait-il pu échapper avec ſix mille hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait au roi l'eſpérance de ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce pays inconnu, et l'affection de tous les Coſaques qui, enragés contre les Ruſſes, arrivaient par troupes au camp, et le firent ſubſiſter.

Charles eſpérait au moins que ſon général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaiſe fortune. Il devait amener environ quinze mille

ſuédois, qui valaient mieux que cent mille coſaques, et apporter des proviſions de guerre et de bouche. Il arriva à peu-près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déjà paſſé le Boryſthène au-deſſus de Mohilou, et s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, ſur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie ſur ſa route. Quand il fut vers le bourg de Leſno, près de l'endroit où les rivières de Pronia et Soſſa ſe joignent pour aller tomber loin au-deſſous dans le Boryſthène, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Première diſgrâce de *Charles*. 1708.

Le général ſuédois, qui n'en avait pas ſeize mille complets, ne voulut pas ſe retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une ſi grande confiance qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais ſeulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux ſans balancer, le 7 d'octobre après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents moſcovites. La confuſion ſe mit dans l'armée du czar; on fuyait de tous côtés. L'empereur des Ruſſes vit le moment où il allait être entièrement défait. Il ſentait que le ſalut de ſes Etats dépendait de cette journée, et qu'il était perdu, ſi *Levenhaupt* joignait le roi de Suède avec une armée victorieuſe.

Dès qu'il vit que ſes troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des coſaques et des calmouks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer ſur quiconque fuira, et de me tuer moi-même, ſi j'étais aſſez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, et rallia ſes troupes lui-même, aidé du prince *Menzikoff* et du prince *Gallitzin*. *Levenhaupt*, qui avait des ordres preſſans de rejoindre ſon maître, aima mieux continuer ſa marche que recommencer le combat, croyant en avoir aſſez fait pour ôter aux ennemis la réſolution de le pourſuivre. Belle action du czar.

Dès le lendemain, à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, et étendit ſon armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout : on ſe battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moſcovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, et la victoire fut indéciſe.

A quatre heures le général *Bayer* amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troiſième fois avec plus de furie et d'acharnement : elle dura juſqu'à la nuit : enfin le nombre l'emporta ; les Suédois furent rompus, enfoncés et pouſſés juſqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ſes troupes derrière ſes chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille auſſi

facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, et aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon et mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consumé par les flammes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses généraux nommé *Phulg*, les attaquer encore pour la cinquième fois : ce général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refusa et livra un cinquième combat, aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit survenant, *Levenhaupt* après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, passa la Sossa avec environ cinq mille combattans qui lui restaient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, et *Levenhaupt* celle de disputer trois jours la victoire, et de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier

poſte. Il vint donc au camp de ſon maître avec l'honneur de s'être ſi bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munition ni armée.

Le roi de Suède ſe trouva ainſi ſans proviſions et ſans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de reſſource que ſon courage.

Dans cette extrémité le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore ſur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons ſenti en France, détruiſit une partie de ſon armée. *Charles* voulait braver les ſaiſons comme il feſait ſes ennemis; il oſait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid ſous ſes yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes; les fantaſſins étaient ſans ſouliers et preſque ſans habits. Ils étaient réduits à ſe faire des chauſſures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient: ſouvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter preſque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant ſi floriſſante était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne reçevait plus de nouvelles de la Suède, et on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état, un ſeul officier ſe plaignit. » Hé quoi! lui dit le roi, vous » ennuyez-vous d'être loin de votre femme?

» ſi vous êtes un vrai ſoldat, je vous mènerai » ſi loin que vous pourrez à peine recevoir » des nouvelles de Suède une fois en trois » ans. »

Le marquis de *Brancas*, depuis ambaſſadeur en Suède, m'a conté qu'un ſoldat oſa préſenter au roi avec murmure, en préſence de toute l'armée, un morceau de pain noir et moiſi, fait d'orge et d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avaient alors, et dont ils n'avaient pas même ſuffiſamment. Le roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit enſuite froidement au ſoldat : *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger.* Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'armée ſuédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; elles lui apprirent la mort de la ducheſſe de Holſtein, ſa ſœur, que la petite vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-ſeptième année de ſon âge. C'était une princeſſe auſſi douce et auſſi compatiſſante que ſon frère était impérieux dans ſes volontés, et implacable dans ſes vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendreſſe ; il fut d'autant plus affligé de ſa perte, que, commençant alors à

devenir malheureux, il en devenait un peu plus ſenſible.

Il apprit auſſi qu'on avait levé des troupes et de l'argent, en exécution de ſes ordres ; mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui et Stockholm, il y avait près de cinq cents lieues à traverſer, et des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le czar, auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérés en Pologne, réunis contre *Staniſlas*, ſous le général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir ſon ennemi par de petits combats ; jugeant bien que l'armée ſuédoiſe périrait entièrement à la longue, puiſqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallait que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſpenſion d'armes. Mais dès le 1er février on recommença à ſe battre au milieu des glaces et des neiges.

Après pluſieurs petits combats, et quelques déſavantages, le roi, vit au mois d'avril, qu'il ne lui reſtait plus que dix-huit mille ſuédois. *Mazeppa* ſeul, ce prince des Coſaques, les feſait ſubſiſter ; ſans ce ſecours l'armée eût péri de faim et de misère. Le czar, dans cette conjoncture, fit propoſer à *Mazeppa* de rentrer

ſous ſa domination : mais le coſaque fut fidèle à ſon nouvel allié, ſoit que le ſupplice affreux de la roue, dont avaient péri ſes amis, le fît craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les venger.

Peuple ſingulier.

Charles, avec ſes dix-huit mille ſuédois, n'avait perdu ni le deſſein ni l'eſpérance de pénétrer juſqu'à Moſcou. Il alla, vers la fin de mai, inveſtir Pultava, ſur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boryſthène ; ce terrain eſt celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui ſoit ſur la terre. C'eſt un ramas d'anciens ruſſes, polonais et tartares feſant tous profeſſion d'une eſpèce de chriſtianiſme et d'un brigandage ſemblable à celui des flibuſtiers. Ils éliſent un chef qu'ils dépoſent ou qu'ils égorgent ſouvent. Ils ne ſouffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt et trente lieues à la ronde, et les élèvent dans leurs mœurs. L'été, ils ſont toujours en campagne ; l'hiver, ils couchent dans des granges ſpacieuſes, qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien ; ils vivent libres ; ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII* la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner ſoixante mille florins, dans l'eſpérance qu'ils prendraient ſon parti ; ils prirent ſon argent, et ſe déclarèrent

pour *Charles XII*, par les ſoins de *Mazeppa*; mais ils ſervirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre choſe que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuiſiſſent pas ; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le ſervice. On préſenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fuſſent point ivres ; car c'eſt par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée ; ils y firent paraître leur adreſſe à tirer avec de longues carabines ; car étant montés ſur le revers, ils tuaient à la diſtance de ſix cents pas les ennemis qu'ils choiſiſſaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille valaques que lui vendit le kan de la petite Tartarie. Il aſſiégeait donc Pultava avec toutes ſes troupes de Zaporaviens, de Coſaques, de Valaques, qui joints à ſes dix-huit mille ſuédois feſaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magaſin. Si le roi le prenait, il ſe r'ouvrait le chemin de Moſcou, et pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choſes les ſecours qu'il eſpérait encore de Suède, de Livonie, de Poméranie et de Pologne. Sa ſeule reſſource étant donc dans la priſe de Pultava, il en preſſa le ſiége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'aſſura qu'il en ferait

bientôt le maître : l'eſpérance renaiſſait dans l'armée. Les ſoldats regardaient la priſe de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du ſiége, qu'il avait enſeigné l'art de la guerre à ſes ennemis. Le prince *Menzikoff*, malgré toutes ſes précautions, jeta du ſecours dans la ville. La garniſon par ce moyen ſe trouva forte de près de cinq mille hommes.

On feſait des ſorties, et quelquefois avec ſuccès ; on fit jouer une mine ; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avançait avec ſoixante et dix mille combattans. *Charles XII* alla les reconnaître, le 27 mai, jour de ſa naiſſance, et battit un de leurs détachemens : mais comme il retournait à ſon camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, et lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il était bleſſé : il continua à donner tranquillement ſes ordres, et demeura encore près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'apercevant que le ſoulier de la botte du prince était tout ſanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être ſi cuiſante qu'il fallut l'aider à deſcendre de cheval, et l'emporter dans ſa tente. Les chirurgiens viſitèrent ſa plaie ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conſternation

conſternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien nommé *Neuman*, plus habile et plus hardi que les autres, aſſura qu'en feſant de profondes inciſions, il ſauverait la jambe du roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le roi ; taillez hardiment, ne craignez rien : il tenait lui-même ſa jambe avec les deux mains, regardant les inciſions qu'on lui feſait, comme ſi l'opération eût été faite ſur un autre.

Charles eſt enfin vaincu à Pultava. 8 juillet 1709.

Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un aſſaut pour le lendemain ; mais à peine avait-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançait ſur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. *Charles* bleſſé et incapable d'agir, ſe voyait entre le Boryſthène et la rivière qui paſſe à Pultava, dans un pays déſert, ſans places de ſureté, ſans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite et les vivres. Dans cette extrémité il n'aſſembla point de conſeil de guerre, comme tant de relations l'ont débité ; mais, la nuit du 7 au 8 de juillet, il fit venir le feld-maréchal *Renſchild* dans ſa tente, et lui ordonna ſans délibération, comme ſans inquiétude, de tout diſpoſer pour attaquer le czar le lendemain. *Renſchild* ne conteſta point, et ſortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis long-temps, comme il arrive ſouvent entre le miniſtre et le

général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non, dit le général froidement, et paſſa outre pour aller donner ſes ordres. Dès que le comte *Piper* fut entré dans la tente : *Renſchild* ne vous a-t-il rien appris, lui dit le roi ? Rien, répondit *Piper :* Hé bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte *Piper* fut effrayé d'une réſolution ſi déſeſpérée ; mais il ſavait bien qu'on ne feſait jamais changer ſon maître d'idée ; il ne marqua ſon étonnement que par ſon ſilence, et laiſſa *Charles* dormir juſqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que ſe donna cette bataille déciſive de Pultava, entre les deux plus ſinguliers monarques qui fuſſent alors dans le monde : *Charles XII*, illuſtre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowitz* par neuf années de peines, priſes pour former des troupes égales aux troupes ſuédoiſes : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civiliſé les ſiens : *Charles* aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire : *Alexiowitz* ne fuyant point le péril, et ne feſant la guerre que pour ſes intérêts : le monarque ſuédois libéral par grandeur d'ame, le moſcovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une ſobriété et d'une continence ſans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci

n'ayant pas dépouillé la rudeſſe de ſon éducation et de ſon pays, auſſi terrible à ſes ſujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ſes jours. *Charles* avait le titre d'*invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déjà donné à *Pierre Alexiowitz* le nom de *grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille et du lieu où elle fut donnée, il faut ſe figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au ſud, tirant un peu vers l'orient, ſon bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait paſſé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former ſon camp.

A la pointe du jour, les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reſte fut laiſſé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De ſorte que l'armée ſuédoiſe marcha aux ennemis, forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ ſeize mille ſuédois.

Les généraux *Renſchild*, *Roos*, *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le prince de *Wirtemberg*, parent du roi, et quelques

autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Nerva, feſaient tous ſouvenir les officiers ſubalternes de cette journée, où huit mille ſuédois avaient détruit une armée de quatre-vingts mille moſcovites dans un camp retranché. Les officiers le diſaient aux ſoldats ; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduiſait la marche, porté ſur un brancard à la tête de ſon infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par ſon ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moſcovite ; le prince *Menzikoff* et le comte *Golowin* l'avaient diſpoſée par intervalles entre des redoutes garnies de canons. Le général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit ſur cette cavalerie. Tous ceux qui ont ſervi dans les troupes ſuédoiſes ſavent qu'il était preſque impoſſible de réſiſter à la fureur de leur premier choc. Les eſcadrons moſcovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier ; ſon chapeau fut percé d'une balle de mouſquet ; *Menzikoff* eut trois chevaux tués ſous lui : les Suédois crièrent victoire.

Charles ne doûta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le général *Creuts*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis

en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais ſon malheur voulut que *Creuts* s'égarât, et ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier ſa cavalerie. Il fondit à ſon tour ſur celle du roi, qui, n'étant point ſoutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à ſon tour. *Slipenbak* même fut fait priſonnier dans cet engagement. En même temps ſoixante et douze canons tiraient du camp ſur la cavalerie ſuédoiſe; et l'infanterie ruſſienne, débouchant de ſes lignes, venait attaquer celle de *Charles*.

Le czar détacha alors le prince *Menzikoff*, pour aller ſe poſter entre Pultava et les Suédois: le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de ſon maître; non-ſeulement il coupa la communication entre l'armée ſuédoiſe et les troupes reſtées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réſerve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Ruſſie lui dut ſon ſalut: ſi le czar l'ordonna, il était un digne adverſaire de *Charles XII*. Cependant l'infanterie moſcovite ſortait de ſes lignes, et s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté, la cavalerie ſuédoiſe ſe railliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; et le roi, aidé de ſon feld-maréchal *Renſchild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea ſur deux lignes ce qui lui reſtait de troupes, ſon infanterie occupant le centre, ſa cavalerie les deux ailes. Le czar diſpoſa ſon armée de même ; il avait l'avantage du nombre et celui de ſoixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en oppoſaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moſcovite était au centre de ſon armée, n'ayant alors que le titre de major général, et ſemblait obéir au général *Czermetoff ;* mais il allait comme empereur de rang en rang, monté ſur un cheval turc, qui était un préſent du grand ſeigneur, exhortant les capitaines et les ſoldats, et promettant à chacun des récompenſes.

A neuf heures du matin, la bataille recommença ; une des premières volées du canon moſcovite emporta les deux chevaux du brancard de *Charles*, il en fit atteler deux autres : une ſeconde volée mit le brancard en pièces et renverſa le roi. De vingt-quatre drabans qui ſe relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois conſternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraſer, la première ligne ſe replia ſur la ſeconde, et la ſeconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie ruſſe qui mit en déroute l'armée ſuédoiſe ; tant les choſes étaient changées.

Tous les écrivains ſuédois diſent qu'ils auraient gagné la bataille ſi on n'avait point fait de fautes ; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus ſages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII*, par le nombre d'hommes et par les reſſources qui manquaient aux Suédois. Le ſouvenir de Nerva fut la principale cauſe du malheur de *Charles* à Pultava.

Déjà le prince de *Wirtemberg*, le général *Renſchild*, et pluſieurs officiers principaux étaient priſonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confuſion à laquelle il n'y avait plus de reſſource. Le comte *Piper* avec quelques officiers de la chancellerie étaient ſortis de ce camp, et ne ſavaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi ; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major, nommé *Bère*, s'offrit de les conduire au bagage ; mais les nuages de pouſſière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'eſprit naturel dans cette déſolation, les conduiſirent droit ſur la contreſcarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garniſon.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait ſe défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowski*, colonel de la

garde ſuédoiſe du roi *Staniſlas*, homme d'un mérite rare, que ſon attachement pour la perſonne de *Charles* avait engagé à le ſuivre en Ukraine ſans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurences de ſa vie, et dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours ſon parti ſur le champ, et bien et avec bonheur. Il fit ſigne à deux drabans, qui prirent le roi par-deſſous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de ſa bleſſure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occaſion général par néceſſité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la perſonne du roi ; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de ſimples cavaliers : cette troupe raſſemblée, et ranimée par le malheur de ſon prince, ſe fit jour à travers plus de dix régimens moſcovites, et conduiſit *Charles* au milieu des ennemis, l'eſpace d'une lieue, juſqu'au bagage de l'armée ſuédoiſe.

Le roi fuyant et pourſuivi eut ſon cheval tué ſous lui ; le colonel *Gieta*, bleſſé et perdant tout ſon ſang, lui donna le ſien. Ainſi on remit deux fois à cheval, dans ſa fuite, ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans

dans un ſi grand malheur ; mais il fallait fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carroſſe du comte *Piper*, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il ſortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Boryſthène. Le roi, qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval juſqu'à ſon arrivée au bagage, n'avait pas dit un ſeul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper*. Il eſt pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général *Renſchild*, et le duc de *Wirtemberg*, ajouta-t-il ? Ils ſont auſſi priſonniers, lui dit *Poniatowski*. *Priſonniers chez des Ruſſes !* reprit *Charles*, en hauſſant les épaules ; *allons donc*, *allons plutôt chez les Turcs*. On ne remarquait pourtant point d'abattement ſur ſon viſage, et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il était vaincu et bleſſé.

Charles s'enfuit chez les Turcs.

Pendant qu'il s'éloignait, les Ruſſes ſaiſirent ſon artillerie dans le camp devant Pultava, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouvèrent ſix millions en eſpèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes ſuédois ou coſaques furent tués dans la bataille ; environ ſix mille furent pris. Il reſtait encore environ ſeize mille hommes, tant ſuédois et polonais que coſaques, qui fuyaient vers le Boryſthène, ſous la conduite du général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté

avec ſes troupes fugitives ; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carroſſe où il était rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de diſgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là, ſon courage ne pouvant plus ſuppléer à ſes forces épuiſées, les douleurs de ſa bleſſure devenues plus inſupportables par la fatigue, ſon cheval étant tombé de laſſitude, il ſe coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être ſurpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin, la nuit du 9 au 10 juillet, il ſe trouva vis-à-vis le Boryſthène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait ; on n'avait ni pont pour paſſer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour ſe défendre, ni proviſions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les reſtes de cette armée étaient des ſuédois, et ce roi vaincu était *Charles XII.* Preſque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Ruſſes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait ſur le bord du Boryſthène. *Charles* eût pris, ſans doute, cette réſolution, s'il n'eût été accablé de faibleſſe. Sa plaie ſuppurait, il avait la fièvre ; et on a remarqué

que la plupart des hommes les plus intrépides perdent, dans la fièvre de la ſuppuration, cet inſtinct de valeur qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'eſt ce qu'on m'a aſſuré, et qui eſt plus vraiſemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne ſe connaît plus. Il y avait encore, par bonheur, une mauvaiſe calèche qu'on avait amenée à tout haſard juſqu'en cet endroit : on l'embarqua ſur un petit bateau ; le roi ſe mit dans un autre avec le général *Mazeppa*. Celui-ci avait ſauvé pluſieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à ſouffler, ce coſaque jeta plus des trois quarts de ſes tréſors dans le fleuve pour ſoulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, et le comte *Poniatowski*, homme plus que jamais néceſſaire au roi par les reſſources que ſon eſprit lui fourniſſait dans les diſgrâces, paſsèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers et un très-grand nombre de polonais et de coſaques, ſe fiant ſur la bonté de leurs chevaux, haſardèrent de paſſer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ſerrée réſiſtait au courant et rompait les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-deſſous furent emportés et abymés dans le fleuve. De tous les fantaſſins qui riſquèrent le paſſage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers, ayant chacun un fantaſſin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin de leurs bleſſures, de fatigue et de faim, montraient aſſez au prince *Menzikoff* la route qu'avait priſe le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général ſuédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent auſſitôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour, ſeize mille ſoldats du roi *Charles* euſſent attaqué toutes les forces de l'empire moſcovite, et euſſent péri juſqu'au dernier plutôt que de ſe rendre ; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque ſoldat étant épuiſées, leur courage n'étant plus ſoutenu par aucune eſpérance, l'amour de la vie l'emporta ſur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Troutfetre* qui, voyant approcher les Moſcovites, s'ébranla avec un bataillon ſuédois pour les charger, eſpérant entraîner le reſte des troupes. Mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, cette armée entière fut faite priſonnière de guerre. Quelques ſoldats, déſeſpérés de tomber entre les mains des Moſcovites,

ſe précipitèrent dans le Boryſthène. Deux officiers du régiment de ce brave *Troutfetre* s'entretuèrent, le reſte fut fait eſclave. Ils défilèrent tous en préſence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à ſes pieds, comme trente mille moſcovites avaient fait, neuf ans auparavant, devant le roi de Suède à Nerva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces priſonniers moſcovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les ſuédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent diſperſés depuis dans les Etats du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaſte province de la grande Tartarie qui, du côté de l'Orient, s'étend juſqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'uſage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le beſoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les diſtinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier, qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre et à porter le bois du ſoldat devenu tailleur, drapier, menuiſier, ou maçon, ou orfévre, et qui gagnait de quoi ſubſiſter. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enſeignèrent les langues, les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques qui, avec le

temps, devinrent ſi utiles et ſi connues, qu'on y envoyait des enfans de Moſcou.

Le comte *Piper*, premier miniſtre du roi de Suède, fut long-temps enfermé à Péterſbourg. Le czar était perſuadé, comme le reſte de l'Europe, que ce miniſtre avait vendu ſon maître au duc de *Marlborough*, et avait attiré ſur la Moſcovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit ſa captivité plus dure. Ce miniſtre mourut quelques années après en Moſcovie, peu ſecouru par ſa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaint inutilement par ſon roi, qui ne voulut jamais s'abaiſſer à offrir pour ſon miniſtre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* et le czar.

L'empereur moſcovite, pénétré d'une joie qu'il ne ſe mettait pas en peine de diſſimuler, recevait ſur le champ de bataille les priſonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment : Où eſt donc mon frère *Charles ?*

Grandeur du czar.

Il fit aux généraux ſuédois l'honneur de les inviter à ſa table. Entre autres queſtions qu'il leur fit, il demanda au général *Renſchild* à combien les troupes du roi ſon maître pouvaient monter avant la bataille. *Renſchild* répondit que le roi ſeul en avait la liſte, qu'il ne communiquait à perſonne ; mais que pour lui il penſait que le tout pouvait aller à environ

trente mille hommes, ſavoir dix-huit mille ſuédois, et le reſte coſaques. Le czar parut ſurpris, et demanda comment ils avaient pu haſarder de pénétrer dans un pays ſi reculé, et d'aſſiéger Pultava avec ce peu de monde. Nous n'avons pas toujours été conſultés, reprit le général ſuédois ; mais, comme fidèles ſerviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, ſans jamais y contredire. Le czar ſe tourna, à cette réponſe, vers quelques-uns de ſes courtiſans, autrefois ſoupçonnés d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui : » Ah ! dit-il, voilà comme il faut ſervir ſon » ſouverain. » Alors prenant un verre de vin : » A la ſanté, dit-il, de mes maîtres dans l'art » de la guerre. » *Renſchild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un ſi beau titre ? » Vous, Meſſieurs les généraux ſuédois, » reprit le czar. Votre majeſté eſt donc bien » ingrate, reprit le comte, d'avoir tant mal- » traité ſes maîtres ! » Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ſes ſujets des leçons de généroſité et de la politeſſe qu'il connaiſſait. Mais ce même prince, qui traita ſi bien les généraux ſuédois, fit rouer tous les coſaques qui tombèrent dans ſes mains.

Cependant cette armée ſuédoiſe, ſortie de la Saxe ſi triomphante, n'était plus. La moitié

avait péri de misère ; l'autre moitié était eſclave ou maſſacrée. *Charles XII* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, et de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à ſon côté le major général *Hord*, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un déſert où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins ; tout y manquait, juſqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays eſt ſitué au quarante-ſeptième degré. Le ſable aride du déſert rendait la chaleur du ſoleil plus inſupportable ; les chevaux tombaient ; les hommes étaient près de mourir de ſoif. Un ruiſſeau d'eau bourbeuſe fut l'unique reſſource qu'on trouva vers la nuit ; on remplit des outres de cette eau, qui ſauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche, il ſe trouva ſur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les barbares, qui ont défiguré juſqu'au nom de ces pays que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve ſe joint à quelques milles de là au Boryſthène, et tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, eſt la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire

des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement et le langage leur étaient inconnus, refusèrent de les paſſer à Oczakou, ſans un ordre de *Mehemet* bacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le paſſage; ce turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fauſſe démarche coûte ſouvent la vie, n'oſa rien prendre ſur lui ſans avoir auparavant la permiſſion du ſéraſquier de la province, qui réſide à Bender dans la Beſſarabie. Pendant qu'on attendait cette permiſſion, les Ruſſes, qui avaient pris l'armée du roi priſonnière, avaient paſſé le Boryſthène, et approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le bacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour ſa perſonne et pour deux ou trois hommes de ſa ſuite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, ſe ſaiſir de quelques bateaux, et les amenèrent à leur rivage : ce fut leur ſalut; car les patrons des barques turques, craignant de perdre une occaſion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs ſervices. Préciſément dans le même temps la réponſe favorable du ſéraſquier de Bender arrivait auſſi, et le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de ſa ſuite ſaiſis par ſes ennemis, dont il entendait les

bravades insultantes. Le bacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq cents hommes, et le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand seigneur. *Charles* le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en même temps séraskier, titre qui répond à celui de général, et bacha de la province, qui signifie gouverneur et intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, et lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender : car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte ottomane. Charles ſéjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses deſſeins. Auguſte remonte ſur ſon trône. Le roi de Danemarck fait une deſcente en Suède. Tous les autres Etats de Charles ſont attaqués. Le czar triomphe dans Moſcou. Affaire du Pruth. Hiſtoire de la czarine, payſanne devenue impératrice.

Achmet III gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis, en 1703, ſur le trône, à la place de ſon frère *Muſtapha*, par une révolution ſemblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de *Jacques II* à ſon gendre *Guillaume*. *Muſtapha* gouverné par ſon muphti, que les Turcs abhorraient, ſouleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, ſe joignit à eux. Il fut pris, dépoſé en cérémonie, et ſon frère tiré du ſérail pour devenir ſultan, ſans qu'il y eût preſque une goutte de ſang répandue. *Achmet* renferma le ſultan dépoſé

dans le ſérail de Conſtantinople, où il vécut encore quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ſes princes ſuivre toujours leur détrônement.

Le nouveau ſultan, pour toute récompenſe d'une couronne qu'il devait aux miniſtres, aux généraux, aux officiers des janiſſaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit ſon trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amaſſer des tréſors : c'eſt le premier des ottomans qui ait oſé altérer un peu la monnaie, et établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepriſes, de crainte d'un ſoulèvement; car la rapacité et la tyrannie du grand ſeigneur ne s'étendent preſque jamais que ſur les officiers de l'empire, qui, quels qu'ils ſoient, ſont eſclaves domeſtiques du ſultan; mais le reſte des muſulmans vit dans une ſécurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs chez qui le roi de Suède vint chercher un aſile. Il lui écrivit dès qu'il fut ſur ſes terres; ſa lettre eſt du 13 juillet 1709. Il en courut pluſieurs copies différentes, qui toutes paſſent aujourd'hui pour

infidelles ; mais de toutes celles que j'ai vues, il n'en eſt aucune qui ne marquât de la hauteur, et qui ne fût plus conforme à ſon courage qu'à ſa ſituation. Le ſultan ne lui fit réponſe que vers la fin de ſeptembre. La fierté de la Porte ottomane fit ſentir à *Charles XII* la différence qu'elle mettait entre l'empereur turc et un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu et fugitif. Au reſte, toutes ces lettres, que les rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne ſont que de vaines formalités qui ne font connaître ni le caractère des ſouverains ni leurs affaires.

Charles XII, en Turquie, n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le deſſein d'armer l'empire ottoman contre ſes ennemis. Il ſe flattait de ramener la Pologne ſous le joug, et de ſoumettre la Ruſſie ; il avait un envoyé à Conſtantinople ; mais celui qui le ſervit le plus dans ſes vaſtes projets, fut le comte *Poniatowski*, lequel alla à Conſtantinople ſans miſſion, et ſe rendit bientôt néceſſaire au roi, agréable à la Porte, et enfin dangereux aux grands viſirs mêmes. (*a*)

Un de ceux qui ſecondèrent plus adroitement ſes deſſeins fut le médecin *Fonſeca*,

(*a*) C'eſt de lui que je tiens non-ſeulement les remarques qui ont été imprimées, et dont le chapelain *Norberg* a fait uſage, mais encore beaucoup d'autres manuſcrits concernant cette hiſtoire.

portugais, juif établi à Conſtantinople, homme ſavant et délié, capable d'affaires et le ſeul philoſophe peut-être de ſa nation : ſa profeſſion lui procurait des entrées à la Porte ottomane, et ſouvent la confiance des viſirs. Je l'ai fort connu à Paris ; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowski* m'a dit lui-même, et m'a écrit qu'il avait eu l'adreſſe de faire tenir des lettres à la ſultane *Validé*, mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par ſon fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le ſérail. Une juive, qui approchait ſouvent de cette princeſſe, ne ceſſait de lui raconter les exploits du roi de Suède, et la charmait par ſes récits. La ſultane, par une ſecrète inclination, dont preſque toutes les femmes ſe ſentent ſurpriſes en faveur des hommes extraordinaires, même ſans les avoir vus, prenait hautement dans le ſérail le parti de ce prince : elle ne l'appelait que ſon lion. *Quand voulez-vous donc*, diſait-elle, quelquefois au ſultan ſon fils, *aider mon lion à dévorer ce czar ?* Elle paſſa même par deſſus les lois auſtères du ſérail, au point d'écrire de ſa main pluſieurs lettres au comte *Poniatowski*, entre les mains duquel elles ſont encore au temps qu'on écrit cette hiſtoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le déſert qui s'appelait autrefois la ſolitude des Gètes. Les Turcs eurent

ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvait rendre ſon voyage plus agréable. Beaucoup de polonais, de ſuédois, de coſaques, échappés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venaient par différens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avait avec lui dix-huit cents hommes, quand il ſe trouva à Bender : tout ce monde était nourri, logé, eux et leurs chevaux, aux dépens du grand ſeigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le ſéraſquier *Juſſuf*, bacha, lui fit dreſſer une tente magnifique, et on en fournit à tous les ſeigneurs de ſa ſuite. Quelque temps après le prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit : ſes officiers en firent autant à ſon exemple : les ſoldats dreſsèrent des baraques ; de ſorte que ce camp devint inſenſiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de ſa bleſſure, il fallut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ſes fatigues ordinaires, toujours ſe levant avant le ſoleil, laſſant trois chevaux par jour, feſant faire l'exercice à ſes ſoldats. Pour tout amuſement il jouait quelquefois aux échecs : ſi les petites choſes peignent les hommes, il eſt permis de rapporter qu'il feſait toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en ſervait plus que des autres pièces, et par-là il perdait toutes les parties.

Il ſe trouvait à Bender dans une abondance de toutes choſes bien rare pour un prince vaincu et fugitif : car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, et les cinq cents écus par jour qu'il recevait de la magnificence ottomane, il tirait encore de l'argent de la France, et il empruntait des marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à ménager des intrigues dans le ſérail, à acheter la faveur des viſirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profuſion parmi ſes officiers et les janiſſaires qui lui ſervaient de gardes à Bender. *Grothuſen*, ſon favori et tréſorier, était le diſpenſateur de ſes libéralités : c'était un homme qui, contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimait autant à donner que ſon maître. Il lui apporta un jour un compte de ſoixante mille écus en deux lignes : Dix mille écus donnés aux Suédois et aux janiſſaires par les ordres généreux de ſa majeſté, et le reſte mangé par moi. » Voilà comme j'aime » que mes amis me rendent leurs comptes, dit » ce prince : *Mullern* me fait lire des pages » entières pour des ſommes de dix mille francs. » J'aime mieux le ſtyle laconique de *Grothuſen*. » Un de ſes vieux officiers, ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa majeſté donnait tout à *Grothuſen* : » Je ne donne de » l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui » ſavent en faire uſage. » Cette généroſité le réduiſit

réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ses libéralités eût été aussi honorable et plus utile ; mais c'était le défaut de ce prince de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule ; tous le respectaient et l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, et sa régularité à assister deux fois par jour aux prières publiques, leur faisaient dire : *C'est un vrai musulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice*, gentilhomme du duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gaieté et ce tour aisé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein, et il y réussit en se rendant agréable. Il avait lu tous les bons auteurs français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine* et les ouvrages de *Despréaux*. Le roi ne prit nul goût aux satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures pièces ; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satire

huitième, où l'auteur traite *Alexandre* de fou et d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françaises, Mithridate était celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce roi vaincu et respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à M. *Fabrice* les endroits qui le frappaient; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hasarder jamais un mot en français. Même quand il vit depuis à Bender M. *Désaleurs*, ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassadeur en latin; et sur ce que M. *Désaleurs* protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi, plutôt que de parler français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII* à Bender, où il attendait qu'une armée de turcs vînt à son secours. Son envoyé présentait des mémoires en son nom au grand visir, et *Poniatowski* les soutenait par le crédit qu'il savait se donner. L'insinuation réussit par-tout: il ne paraissait vêtu qu'à la turque: il se procurait toutes les entrées. Le grand seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats, et le grand visir lui dit: *Je prendrai votre roi d'une main, et une épée dans l'autre, et je le mènerai à Moscou, à la tête de deux cents mille hommes.* Ce grand visir s'appelait *Chourlouli Ali bacha;* il

était fils d'un payſan du village de Chourlou. Ce n'eſt point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction; on n'y connaît point la nobleſſe, ſoit celle à laquelle les emplois ſont attachés, ſoit celle qui ne conſiſte que dans des titres. Les ſervices ſeuls ſont ſenſés tout faire, c'eſt l'uſage de preſque tout l'Orient; uſage très-naturel et très-bon, ſi les dignités pouvaient n'être données qu'au mérite; mais les viſirs ne ſont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une eſclave favorite.

Le premier miniſtre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, et le czar pouvait donner de l'argent; il en donna, et ce fut de celui même de *Charles XII* qu'il ſe ſervit. La caiſſe militaire priſe à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu; il ne fut alors plus queſtion de faire la guerre aux Ruſſes. Le crédit du czar fut tout-puiſſant à la Porte; elle accorda à ſon envoyé des honneurs dont les miniſtres moſcovites n'avaient point encore joui à Conſtantinople : on lui permit d'avoir un ſérail, c'eſt-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, et de communiquer avec les miniſtres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa*, comme *Charles XII* s'était fait livrer le malheureux *Patkul*. *Chourlouli Ali bacha* ne ſavait plus rien refuſer à un prince qui demandait en donnant des millions : ainſi ce même

Le czar demande *Mazeppa* comme *Charles* s'était fait livrer *Patkul*.

grand vifir, qui auparavant avait promis folennellement de mener le roi de Suède en Mofcovie avec deux cents mille hommes, ofa bien lui faire propofer de conſentir au ſacrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne ſait juſqu'où le vifir eût pouſſé l'affaire, ſi *Mazeppa*, âgé de ſoixante et dix ans, ne fût mort préciſément dans cette conjoncture. La douleur et le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que *Tolſtoi*, devenu l'ambaſſadeur du czar à la Porte, était publiquement ſervi par des Suédois faits eſclaves à Pultava, et qu'on vendait tous les jours ces braves ſoldats dans le marché de Conſtantinople. L'ambaſſadeur moſcovite diſait même hautement que les troupes muſulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'aſſurer du roi que pour lui faire honneur.

Charles, abandonné par le grand vifir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ſes armes dans l'Ukraine, ſe voyait trompé, dédaigné par la Porte, preſque priſonnier parmi des Tartares. Sa ſuite commençait à déſeſpérer. Lui ſeul tint ferme, et ne parut pas abattu un moment ; il crut que le ſultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, ſon grand vifir ; il réſolut de les lui apprendre, et *Poniatowski* ſe chargea de cette commiſſion hardie. Le grand ſeigneur va tous les vendredis à la moſquée, entouré de ſes ſolaks, eſpèces de

gardes dont les turbans ſont ornés de plumes ſi hautes qu'elles dérobent le ſultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à préſenter au grand ſeigneur, on tâche de ſe mêler parmi ces gardes, et on lève en haut le placet. Quelquefois le ſultan daigne le prendre lui-même ; mais le plus ſouvent il ordonne à un aga de s'en charger, et ſe fait enſuite repréſenter les placets au ſortir de la moſquée. Il n'eſt pas à craindre qu'on oſe l'importuner de mémoires inutiles, et de placets ſur des bagatelles, puiſqu'on écrit moins à Conſtantinople en toute une année qu'à Paris en un ſeul jour. On ſe haſarde encore moins à préſenter des mémoires contre les miniſtres, à qui pour l'ordinaire le ſultan les renvoie ſans les lire. *Poniatowski* n'avait que cette voie pour faire paſſer juſqu'au grand ſeigneur les plaintes du roi de Suède. Il dreſſa un mémoire accablant contre le grand viſir. M. de *Fériol*, alors ambaſſadeur de France, et qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc. On donna quelque argent à un grec pour le préſenter. Ce grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand ſeigneur, leva le papier ſi haut, ſi long-temps, et fit tant de bruit que le ſultan l'aperçut, et prit lui même le mémoire.

On ſe ſervit pluſieurs fois de ce moyen pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes viſirs : un ſuédois, nommé *Leloing*, en donna

encore un autre bientôt après. *Charles XII*, dans l'empire des Turcs, était réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après, le ſultan envoya au roi de Suède, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un, qui avait porté ſa hauteſſe, était couvert d'une ſelle et d'une houſſe enrichies de pierreries, avec des étriers d'or maſſif. Ce préſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, et qui feſait ſoupçonner que le miniſtre n'avait rien fait que du conſentement du ſultan. *Chourlouli*, qui ſavait diſſimuler, envoya auſſi cinq chevaux très-rares au roi. *Charles* dit fièrement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, et dites-lui que je ne reçois point de préſens de mes ennemis.*

M. *Poniatowski*, ayant déjà oſé faire préſenter un mémoire contre le grand viſir, conçut alors le hardi deſſein de le faire dépoſer. Il ſavait que ce viſir déplaiſait à la ſultane, mère, que le kiſlar aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janiſſaires le haïſſaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une choſe bien ſurprenante de voir un chrétien, un polonais, un agent ſans caractère d'un roi ſuédois réfugié chez les Turcs, cabaler preſque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire ottoman, qui de plus était utile et agréable à ſon maître. *Poniatowski* n'eût jamais réuſſi, et l'idée

seule du projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand visir *Chourlouli*.

Le sultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire ottoman, et a été tué en Hongrie, en 1716, à la bataille de Pétervaradin, gagnée sur les Turcs par le prince *Eugène de Savoie*. Son nom était *Coumourgi Ali bacha*. Sa naissance n'était guère différente de celle de *Chourlouli* : il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le signifie ; car *Coumour* veut dire *charbon* en turc. L'empereur *Achmet II*, oncle d'*Achmet III*, ayant rencontré dans un petit bois, près d'Andrinople, *Coumourgi* encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans son sérail. Il plut à *Mustapha*, fils aîné et successeur de *Mahomet*. *Achmet III* en fit son favori. Il n'avait alors que la charge de selictar aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand visir : mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun temps l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs ministres, mais en cette occasion, il servait le roi *Charles XII* sans le vouloir; il s'unit avec la sultane *Validé* et les grands officiers de la

Porte, pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïſſaient tous. Ce vieux miniſtre, qui avait longtemps et bien ſervi ſon maître, fut la victime du caprice d'un enfant et des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de ſa dignité et de ſes richeſſes : on lui ôta ſa femme, qui était fille du dernier ſultan *Muſtapha* ; et il fut relégué à Caffa, autrefois Théodoſie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'eſt-à-dire, le ſceau de l'empire, à *Numan Couprougli*, petit fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau viſir était tel que les chrétiens mal inſtruits ont peine à ſe figurer un turc ; homme d'une vertu inflexible, ſcrupuleux obſervateur de la loi, il oppoſait ſouvent la juſtice aux volontés du ſultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moſcovite, qu'il traitait d'injuſte et d'inutile ; mais le même attachement à ſa loi qui l'empêchait de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit reſpecter les devoirs de l'hoſpitalité envers le roi de Suède. Il diſait à ſon maître : ,, La loi te défend ,, d'attaquer le czar qui ne t'a point offenſé, ,, mais elle t'ordonne de ſecourir le roi de ,, Suède qui eſt malheureux chez toi. ,, Il fit tenir à ce prince huit cents bourſes, (une bourſe vaut cinq cents écus) et lui conſeilla de s'en retourner paiſiblement dans ſes Etats, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaiſſeaux français, qui étaient alors au

port

port de Conſtantinople, et que M. de *Fériol*, ambaſſadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le tranſporter à Marſeille. Le comte *Poniatowski* négocia plus que jamais avec ce miniſtre, et acquit dans les négociations une ſupériorité que l'or des Moſcovites ne pouvait plus lui diſputer auprès d'un viſir incorruptible. La faction ruſſe crut que la meilleure reſſource pour elle était d'empoiſonner un négociateur ſi dangereux. On gagna un de ſes domeſtiques, qui devait lui donner du poiſon dans du café ; le crime fut découvert avant l'exécution ; on trouva le poiſon entre les mains du domeſtique dans une petite fiole que l'on porta au grand ſeigneur. L'empoiſonneur fut jugé en plein divan et condamné aux galères, parce que la juſtice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII, toujours perſuadé que tôt ou tard il réuſſirait à faire déclarer l'empire turc contre celui de Ruſſie, n'accepta aucune des propoſitions qui tendaient à un retour paiſible dans ſes Etats ; il ne ceſſait de repréſenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avait ſi long-temps mépriſé : ſes émiſſaires inſinuaient ſans ceſſe que *Pierre Aleziowitz* voulait ſe rendre maître de la navigation de la mer Noire ; qu'après avoir ſubjugué les Coſaques, il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt

ſes repréſentations animaient la Porte, tantôt les miniſtres ruſſes les rendaient ſans effet.

Tandis que *Charles XII* feſait ainſi dépendre ſa deſtinée des volontés des viſirs, qu'il recevait des bienfaits et des affronts d'une puiſſance étrangère, qu'il feſait préſenter des placets au ſultan, qu'il ſubſiſtait de ſes libéralités dans un déſert, tous ſes ennemis réveillés attaquaient ſes Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le ſignal d'une révolution dans la Pologne. Le roi *Auguſte* y retourna, proteſtant contre ſon abdication, contre la paix d'Altranſtad, et accuſant publiquement de brigandage et de barbarie *Charles XII*, qu'il ne craignait plus. Il mit en priſon *Fingſten* et *Imhof*, ſes plénipotentiaires qui avaient ſigné ſon abdication, comme s'ils avaient en cela paſſé leurs ordres et trahi leur maître. Ses troupes ſaxonnes, qui avaient été le prétexte de ſon détrônement, le ramenèrent à Varſovie, accompagné de la plupart des palatins polonais qui, lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes ſermens à *Staniſlas*, et revenaient en faire de nouveaux à *Auguſte*. *Siniawski* même rentra dans ſon parti, et perdant l'idée de ſe faire roi, ſe contenta de reſter grand général de la couronne. *Flemming*, ſon premier miniſtre, qui avait été obligé de quitter pour un temps la Saxe, de peur d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par ſon

adreſſe à ramener à ſon maître une grande partie de la nobleſſe polonaiſe.

Le pape releva ſes peuples du ſerment de fidélité qu'ils avaient fait à *Staniſlas*. Cette démarche du ſaint père, faite à propos, et appuyée des forces d'*Auguſte*, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de conteſter alors aux premiers pontifes le droit chimérique de ſe mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers ſous la domination d'*Auguſte*, et recevait ſans répugnance une abſolution inutile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de *Charles* et la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis long-temps avec crainte et avec envie la domination ſuédoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles, au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chute de *Charles* et ſon abſence réveillèrent les intérêts et les jalouſies de tous ces princes, aſſoupies long-temps par des traités et par l'impuiſſance de les rompre.

Le czar, plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant de la victoire, prit Vibourg et toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiége devant Riga, et envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguſte* à

remonter ſur le trône. Cet empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne et du Nord ; mais il ne conſultait que ſes intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ſes idées de vengeance et de gloire. Le monarque ſuédois avait ſecouru ſes alliés, et accablé ſes ennemis, ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires : le czar ſe conduiſant plus en prince, et moins en héros, ne voulut ſecourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie ; et que cette province, pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toujours.

Le roi de Danemarck oubliant le traité de Travendal, comme *Auguſte* celui d'Altranſtad, ſongea dès-lors à ſe rendre maître des duchés de Holſtein et de Brême, ſur leſquels il renouvela ſes prétentions. Le roi de Pruſſe avait d'anciens droits ſur la Poméranie ſuédoiſe, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Mecklenbourg voyait avec dépit que la Suède poſſédât encore Viſmar, la plus belle ville du duché : ce prince devait épouſer une nièce de l'empereur moſcovite ; et le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George*, électeur de Hanover, cherchait de ſon côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'évêque de Munſter aurait bien voulu faire valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille ſuédois défendaient la Poméranie et les autres pays que *Charles* poſſédait en Allemagne : c'était là que la guerre allait ſe porter. Cet orage alarma l'empereur et ſes alliés. C'eſt une loi de l'Empire, que quiconque attaque une de ſes provinces eſt réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avait encore un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réſerve du czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV*, dont la puiſſance avait été quelque temps auſſi redoutable à l'Empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du ſiècle, preſſée du Midi au Nord, entre les armées de la France et de la Suède. Les Français avaient paſſé le Danube, et les Suédois l'Oder; ſi leurs forces, alors victorieuſes, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède avait auſſi humilié la France : toutefois la Suède avait encore des reſſources, et *Louis XIV* feſait la guerre avec vigueur, quoique malheureuſement. Si la Poméranie et le duché de Brême devenaient le théâtre de la guerre, il était à craindre que l'Empire n'en ſouffrît, et qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV*. Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes d'Allemagne, *Anne*, reine d'Angleterre, les Etats Généraux des Provinces-Unies conclurent à

la Haie, ſur la fin de l'année 1709, un des plus ſinguliers traités que jamais on ait ſigné.

Il fut ſtipulé par ces puiſſances que la guerre contre les Suédois ne ſe ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne; et que les ennemis de *Charles XII* pourraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne et le czar accédèrent eux-mêmes à ce traité; ils y firent inſérer un article auſſi extraordinaire que le traité même : ce fut que les douze mille ſuédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient ſortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour aſſurer l'exécution de ce traité, on propoſa d'aſſembler une armée conſervatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper ſur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté ſingulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre : ceux mêmes qui devaient la ſoudoyer avaient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter; le traité portait qu'elle ſerait compoſée des troupes de l'empereur, du roi de Pruſſe, de l'électeur de Hanover, du landgrave de Heſſe, de l'évêque de Munſter.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet; il ne fut point exécuté : les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée ne donnèrent rien : il n'y eut pas deux régimens formés : on

parla beaucoup de neutralité, perſonne ne la garda ; et tous les princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec le roi de Suède, reſtèrent en pleine liberté de ſe diſputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le czar, après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, et avoir ordonné le ſiége de Riga, s'en retourna à Moſcou étaler à ſes peuples un appareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avait fait juſqu'alors dans ſes Etats : ce fut un triomphe tel à peu-près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moſcou ſous ſept arcs triomphaux dreſſés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, et de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pu apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des pièces d'artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno et à Pultava : chacune était traînée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlate pendantes à terre : enſuite venaient les étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers et par les ſoldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char fait exprès (*q*) paraître le

1 janvier 1710.

(*q*) M. *Norberg*, confeſſeur de *Charles XII*, reprend ici l'auteur, et aſſure que ce brancard était porté à la main. On s'en rapporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vues.

brancard de *Charles XII*, trouvé sur le champ de bataille de Pultava tout brisé de deux coups de canon : derrière ce brancard marchaient deux à deux tous les prisonniers : on y voyait le comte *Piper*, premier ministre de Suède, le célèbre maréchal *Renschild*, le comte de *Levenhaupt*, les généraux *Slipenbak*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les officiers et les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le czar paraissait immédiatement après eux sur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait ensuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes et d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se faisaient entendre par reprises, avec les salves de deux cents pièces de canon, et les acclamations de cinq cents mille hommes, qui s'écriaient, *vive l'empereur notre père*, à chaque pause que faisait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les généraux

s'emparèrent du reſte de la Livonie, et d'une partie de la Finlande. En même temps le roi de Danemarck vint avec toute ſa flotte faire une deſcente en Suède : il y débarqua dix-ſept mille hommes, qu'il laiſſa ſous la conduite du comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une régence compoſée de quelques ſénateurs que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du ſénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'Etat ſouffrit de ces diviſions ; mais quand après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares et des Turcs, et que les Danois étaient deſcendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helſinbourg, alors les jalouſies ceſsèrent ; on ne ſongea qu'à ſauver la Suède. Elle commençait à être épuiſée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toujours fait ſes grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années ; la néceſſité de recruter continuellement ſes troupes, d'entretenir ſes garniſons, et les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir ſur pied dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden ; tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre,

plus de deux cents cinquante mille ſoldats ; il ne reſtait pas huit mille hommes d'anciennes troupes qui, avec les milices nouvelles, étaient les ſeules reſſources de la Suède.

La nation eſt née belliqueuſe, et tout peuple prend inſenſiblement le génie de ſon roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuſes de *Charles*, de ſes généraux, et des vieux corps qui avaient combattu ſous eux à Nerva, à la Duna, à Cliſſau, à Pultusk, à Holloſin. Les moindres ſuédois en prenaient un eſprit d'émulation et de gloire. La tendreſſe pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les payſans ſont eſclaves, ou traités comme tels : ceux-ci ſe faſant un corps dans l'Etat ſe regardaient comme des citoyens, et ſe formaient des ſentimens plus grands ; de ſorte que ces milices devenaient en peu de temps les meilleures troupes du Nord.

Le général *Steinbock* ſe mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, et d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chaſſer les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helſinbourg, et qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le temps ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance :

la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs ſarraux de toile, ayant à leurs ceintures des piſtolets attachés avec des cordes. *Steinbock*, à la tête de cette armée extraordinaire, ſe trouva en préſence des Danois à trois lieues d'Helſinbourg. Il voulut laiſſer à ſes troupes quelques jours de repos, ſe retrancher, et donner à ſes nouveaux ſoldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces payſans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent. 10 mars 1710.

Des officiers qui y étaient m'ont dit les avoir vus alors preſque tous écumer de colère ; tant la haine nationale des Suédois contre les Danois eſt extrême. *Steinbock* profita de cette diſpoſition des eſprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la diſcipline militaire ; on attaqua les Danois ; et c'eſt là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces payſans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Danemarck, dont il ne reſta que dix hommes.

Les Danois entièrement défaits ſe retirèrent ſous le canon d'Helſinbourg. Le trajet de Suède en Zéeland eſt ſi court que le roi de Danemarck apprit le même jour à Copenhague la défaite de ſon armée en Suède ; il envoya ſa flotte pour embarquer les débris de ſes

troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille ; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, et ne voulant pas les laiſſer à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helſinbourg, et mirent le feu à leurs proviſions, brûlant leurs grains et leurs bagages, et laiſſant dans Helſinbourg quatre mille bleſſés dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, et par le défaut de proviſions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouiſſent.

Dans le même temps, les payſans de la Dalécarlie ayant ouï dire, dans le fond de leurs forêts, que leur roi était priſonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, et offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ſes ennemis. Cette propoſition, qui marquait plus de courage et d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaiſir, quoique rejetée, et on ne manqua pas d'en inſtruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helſinbourg.

Charles reçut dans ſon camp, près de Bender, ces nouvelles conſolantes, au mois de juillet 1710. Peu de temps après, un autre événement le confirma dans ſes eſpérances.

Le grand viſir *Couprougli*, qui s'oppoſait à ſes deſſeins, fut dépoſé après deux mois de

miniſtère. La petite cour de *Charles XII*, et ceux qui tenaient encore pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* feſait et défeſait les viſirs, et qu'il gouvernait l'empire turc du fond de ſa retraite de Bender; mais il n'avait aucune part à la diſgrâce de ce favori. La rigide probité du viſir fut, dit-on, la ſeule cauſe de ſa chute, ſon prédéceſſeur ne payait point les janiſſaires du tréſor impérial, mais de l'argent qu'il feſait venir par ſes extorſions : *Couprougli* les paya de l'argent du tréſor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des ſujets à celui de l'empereur : *Ton prédéceſſeur Chourlouli*, lui dit-il, *ſavait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le grand viſir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir ta hauteſſe par des rapines, c'eſt un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le ſecret profond du ſérail permet rarement que de pareils diſcours tranſpirent dans le public ; mais celui-ci fut ſu avec la diſgrâce de *Couprougli.* Ce viſir ne paya point ſa hardieſſe de ſa tête, parce que la vraie vertu ſe fait quelquefois reſpecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de ſe retirer dans l'île de Négrepont. J'ai ſu ces particularités par des lettres de M. *Bru*, mon parent, premier drogman à la Porte ottomane ; et je les rapporte pour faire connaître l'eſprit de ce gouvernement.

Le grand ſeigneur fit alors revenir d'Alep

Baltagi Mehemet, bacha de Syrie, qui avait déjà été grand vifir avant *Chourlouli*. Les *Baltagis* du ſérail, ainſi nommés de *balta* qui ſignifie *coignée*, ſont des eſclaves qui coupent le bois pour l'uſage des princes du ſang ottoman et des ſultanes. Ce vifir avait été baltagi dans ſa jeuneſſe, et en avait toujours retenu le nom, ſelon la coutume des Turcs, qui prennent ſans rougir le nom de leur première profeſſion, ou celle de leur père, ou du lieu de leur naiſſance.

Dans le temps que *Baltagi Mehemet* était valet dans le ſérail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au prince *Achmet*, alors priſonnier d'Etat ſous l'empire de ſon frère *Muſtapha :* on laiſſe aux princes du ſang ottoman, pour leurs plaiſirs, quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (et cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais aſſez belles encore pour plaire. *Achmet*, devenu ſultan, donna une de ſes eſclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet.* Cette femme, par ſes intrigues, fit ſon mari grand vifir : une autre intrigue le déplaça ; et une troiſième le fit encore grand vifir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le ſérail. La ſultane *Validé*, *Ali Coumourgi*, favori du grand ſeigneur, le kislar

aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janiſſaires, voulaient la guerre contre le czar : le ſultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cents mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont repréſenté. Il dit au grand ſeigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries : *Ta hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, et non d'une épée pour commander tes armées ; je tâcherai de te bien ſervir ; mais ſi je ne réuſſis pas. ſouviens-toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer.* Le ſultan l'aſſura de ſon amitié, et le viſir ſe prépara à obéir.

La première démarche de la Porte ottomane fut de mettre au château des ſept tours l'ambaſſadeur moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les miniſtres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'approbation de leur muphti. Sur ce principe, ils ſe croient armés pour châtier les violateurs de traités que ſouvent

ils rompent eux-mêmes, et croient punir les ambaſſadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, et pour les ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des conſuls de marchands.

Le han des Tartares de Crimée, que nous nommons le kan, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circaſſie, et toute la Crimée, province connue dans l'antiquité, ſous le nom de Cherſonèſe taurique, où les Grecs portèrent leur commerce et leurs armes, et fondèrent de puiſſantes villes, et où les Génois pénétrèrent depuis, lorſqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes grecques, et quelques monumens des Génois, qui ſubſiſtent encore au milieu de la déſolation et de la barbarie.

Le kan eſt appelé par ſes ſujets empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang ottoman dont les kans ſont deſcendus, et le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand ſeigneur, rendent leur famille reſpectable au ſultan même, et leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le grand

ſeigneur

ſeigneur n'oſe détruire la race des kans tartares ; mais il ne laiſſe preſque jamais vieillir ces princes ſur le trône. Leur conduite eſt toujours éclairée par les bachas voiſins, leurs Etats entourés de janiſſaires, leurs volontés traverſées par les grands viſirs, leurs deſſeins toujours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du kan, la Porte le dépoſe ſur ce prétexte ; s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime dont il eſt plus tôt puni ; ainſi preſque tous paſſent de la ſouveraineté à l'exil, et finiſſent leurs jours à Rhodes, qui eſt d'ordinaire leur priſon et leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, et en même temps, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages ; mais qu'un étranger, quel qu'il ſoit, paſſe dans leur pays, non-ſeulement il eſt reçu par-tout, logé et défrayé ; mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la maiſon, ſa femme, ſes filles le ſervent à l'envi. Les Scythes, leurs ancêtres, leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité, qu'ils ont conſervé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, et le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottomane, ils ſont nourris par le grand ſeigneur : le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye ; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kan, gagné par les préſens et par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ſerait à Bender même, ſous les yeux de *Charles XII*, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on feſait la guerre.

Le nouveau viſir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flatter à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, et ce fut à Andrinople que s'aſſembla cette grande armée. C'eſt toujours dans les vaſtes et fertiles plaines d'Andrinople qu'eſt le rendez-vous pour des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens : les troupes venues d'Aſie et d'Afrique s'y repoſent et s'y rafraîchiſſent quelques ſemaines ; mais le grand viſir, pour prévenir le czar, ne laiſſa repoſer l'armée que trois jours, et marcha vers le Danube, et de là vers la Beſſarabie.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Aſie, dans l'Afrique et dans l'Europe : alors la force du corps, la valeur et le nombre des Turcs

triomphaient d'ennemis moins robuſtes qu'eux et plus mal diſciplinés ; mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent preſque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la république de Veniſe, eſtimée plus ſage que guerrière, défendue par des étrangers, et mal ſecourue par les princes chrétiens toujours diviſés entre eux.

Les janiſſaires et les ſaphis attaquent en déſordre, incapables d'écouter le commandement et de ſe rallier : leur cavalerie qui devrait être excellente, attendu la bonté et la légèreté de leurs chevaux, ne ſaurait ſoutenir le choc de la cavalerie allemande : l'infanterie ne ſavait point encore faire un uſage avantageux de la baïonnette au bout du fuſil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis *Couprougli*, qui conquit l'île de Candie. Un eſclave nourri dans l'oiſiveté et dans le ſilence du ſérail, fait viſir par faveur, et général malgré lui, conduiſait une armée levée à la hâte, ſans expérience, ſans diſcipline, contre des troupes moſcovites aguerries par douze ans de guerre, et fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, ſelon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet;* mais il fit la meme

faute avec les Turcs que le roi de Suède avait commiſe avec lui ; il mépriſa trop ſon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moſcou ; et ayant ordonné qu'on changeât le ſiége de Riga en blocus, il aſſembla ſur les frontières de Pologne (*r*) quatre-vingts mille hommes de ſes troupes. Avec cette armée, il prit ſon chemin par la Moldavie et la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens grecs tributaires du grand ſeigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince *Cantemir*, grec d'origine, qui réuniſſait les talens des anciens Grecs, la ſcience des lettres et celle des armes. On le feſait deſcendre du fameux *Timur*, connu ſous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraiſſait plus belle qu'une grecque ; on prouvait cette deſcendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, reſſemble à *Temir ;* le titre de kan, que poſſédait *Timur* avant de conquérir l'Aſie, ſe retrouve dans le nom de *Cantemir ;* ainſi le prince *Cantemir* eſt deſcendant de *Tamerlan*. Voilà les fondemens de la plupart des généalogies.

De quelque maiſon que fût *Cantemir*, il

(*r*) Le chapelain *Norberg* prétend que le czar força le quatrième homme de ſes ſujets capables de porter les armes, de le ſuivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de ſoldats.

devait toute ſa fortune à la Porte ottomane. A peine avait-il reçu l'inveſtiture de ſa principauté, qu'il trahit l'empereur turc, ſon bienfaiteur, pour le czar dont il eſpérait davantage. Il ſe flattait que le vainqueur de *Charles XII* triompherait aiſément d'un viſir peu eſtimé, qui n'avait jamais fait la guerre, et qui avait choiſi pour ſon kiaia, c'eſt-à-dire, pour ſon lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous ſes gens ſe rangeraient de ſon parti; les patriarches grecs l'encouragèrent à cette défection. Le czar ayant donc fait un traité ſecret avec ce prince, et l'ayant reçu dans ſon armée, s'avança dans le pays, et arriva au mois de juin 1711 ſur le bord ſeptentrional du fleuve Hieraſe, aujourd'hui le Pruht, près d'Yaſſi, capitale de la Moldavie.

Dès que le grand viſir eut appris que *Pierre Alexiowitz* marchait de ce côté, il quitta auſſi ſon camp; et ſuivant le cours du Danube, il alla paſſer ce fleuve ſur un pont de bateaux, près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit conſtruire autrefois le pont qui porta ſon nom. L'armée turque fit tant de diligence qu'elle parut bientôt en préſence des Moſcovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le czar, sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves duſſent lui manquer: mais ſouvent le prince et les ſujets

ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'eſt jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires ; ils redoutaient les chrétiens, et ſur-tout les Moſcovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs proviſions à l'armée ottomane : les entrepreneurs, qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moſcovites, exécutèrent avec le grand viſir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques voiſins des Moldaves, montrèrent aux Turcs la même affection ; tant l'ancienne idée de la barbarie moſcovite avait aliéné tous les eſprits.

Le czar, ainſi trompé dans ſes eſpérances, peut-être trop légèrement priſes, vit tout d'un coup ſon armée ſans vivres et ſans fourrages. Les ſoldats déſertaient par troupes, et bientôt cette armée ſe trouva réduite à moins de trente mille hommes près de périr de misère. Le czar éprouvait ſur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté ſur *Mazeppa*. Cependant les Turcs paſſent la rivière, enferment les Ruſſes, et forment devant eux un camp retranché. Il eſt ſurprenant que le czar ne diſputa point le paſſage de la rivière, ou du moins qu'il ne répara pas cette faute en livrant bataille aux Turcs

immédiatement après le paſſage, au lieu de leur donner le temps de faire périr ſon armée de faim et de fatigue. Il ſemble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il ſe trouva ſans proviſions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent cinquante mille turcs devant lui et quarante mille tartares, qui le harcelaient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement : « Me voilà du moins » auſſi mal que mon frère *Charles* l'était à » Pultava. »

Le comte *Poniatowski*, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand viſir avec quelques polonais et quelques ſuédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable.

Dès que *Poniatowski* vit que les armées ſeraient infailliblement en préſence, il le manda au roi de Suède, qui partit auſſitôt de Bender, ſuivi de quarante officiers, jouiſſant par avance du plaiſir de combattre l'empereur Moſcovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruineuſes, le czar pouſſé vers le Pruth n'avait pour tout retranchement que des chevaux de friſe et des chariots : quelques troupes de janiſſaires et de ſpahis vinrent fondre ſur ſon armée ſi mal retranchée ; mais ils attaquèrent en déſordre, et les Moſcovites ſe défendirent avec une vigueur que la préſence de leur prince et le déſeſpoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repouſſés. Le lendemain, M. *Poniatowski* conſeilla au grand viſir d'affamer l'armée moſcovite qui, manquant de tout, ſerait obligée dans un jour de ſe rendre à diſcrétion avec ſon empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien ſenti de ſi cruel dans ſa vie que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans ſon eſprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de ſa nation ; tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingts mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de la moitié, une cavalerie preſque toute démontée, et des fantaſſins exténuées de faim et de fatigue.

Il appella le général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, et lui ordonna, ſans balancer et ſans prendre conſeil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs, la baïonnette au bout du fuſil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, et que chaque officier ne réſervât qu'un ſeul chariot; afin que, s'ils étaient vaincus, les ennemis ne puſſent du moins profiter du butin qu'ils eſpéraient.

Après

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur et agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, et qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire, encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple, quoiqu'à regret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers généraux ordonnaient déjà la marche, et tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque soldat, épuisé de fatigue et de faim, marchait sans ardeur et sans espérance. Les femmes, dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encore les courages : tout le monde attendait le lendemain la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération, c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des officiers qui servaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp moscovite une femme aussi singulière peut-être que le czar même. Elle n'était encore connue que sous le

Catherine, depuis impératrice

nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuſe payſanne, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Eſtonie, province où les peuples ſont ſerfs, et qui était en ce temps-là ſous la domination de la Suède ; jamais elle ne connut ſon père ; elle fut baptiſée ſous le nom de *Marthe*. Le vicaire de la paroiſſe l'éleva par charité juſqu'à quatorze ans ; à cet âge elle fut ſervante à Marienbourg chez un miniſtre luthérien de ce pays, nommé *Gluk*.

En 1702, à l'âge de dix-huit ans, elle épouſa un dragon ſuédois. Le lendemain de ſes noces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moſcovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus ; ſans que ſa femme pût ſavoir s'il avait été fait priſonnier, et ſans même que depuis ce temps elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite priſonnière elle-même par le général *Bauer*, elle ſervit chez lui, enſuite chez le maréchal *Czeremetof :* celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes viciſſitudes de la fortune, ayant été de garçon pâtiſſier, général et prince, enſuite dépouillé de tout et relégué en Sibérie, où il eſt mort dans la misère et dans le déſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le prince *Menzikoff*, que l'empereur la vit et en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrètement, en 1707, non pas ſéduit par des artifices de femme, mais parce

qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, et même de les continuer après lui. Il avait déjà répudié depuis long-temps ſa première femme *Ottokeſa*, fille d'un boïard, accuſée de s'oppoſer aux changemens qu'il feſait dans ſes Etats. Ce crime était le plus grand aux yeux du czar. Il ne voulait dans ſa famille que des perſonnes qui penſaſſent comme lui. Il crut rencontrer dans cette eſclave étrangère les qualités d'un ſouverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de ſon ſexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui euſſent arrêté un homme ordinaire; il la fit couronner impératrice; le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowitz* lui donna l'empire après la mort de ſon mari. L'Europe a vu avec ſurpriſe cette femme, qui ne fut jamais ni lire (*s*) ni écrire, réparer ſon éducation et ſes faibleſſes par ſon courage, et remplir avec gloire le trône d'un légiſlateur.

Lorſqu'elle épouſa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née, pour la Moſcovite : on la rebaptiſa ſelon l'uſage du

(*s*) Le ſieur *la Mottraye* prétend qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle liſait et écrivait très-bien. Le contraire eſt connu de tout le monde; on ne ſouffre point en Eſtonie que les payſans apprennent à lire et à écrire, à cauſe de l'ancien privilége nommé le *bénéfice des clercs*, établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares, et ſubſiſtant dans ces pays. Les mémoires ſur leſquels on rapporte ce fait, diſent d'ailleurs que la princeſſe *Eliſabeth*, depuis impératrice, ſignait toujours pour ſa mère dès ſon enfance.

rite ruſſien ; et au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un conſeil avec les officiers généraux et le vice-chancelier *Schaffirof*, pendant que le czar était dans ſa tente.

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs, et engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand viſir au nom de ſon maître ; la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défenſe ; et ayant, après bien des prières, des conteſtations et des larmes, obtenu qu'il la ſignât, elle raſſembla ſur le champ toutes ſes pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout ſon argent ; elle en emprunta même des officiers généraux ; et ayant compoſé de cet amas un préſent conſidérable, elle l'envoya à *Oſman* aga, lieutenant du grand viſir, avec la lettre ſignée par l'empereur moſcovite. *Mehemet Baltagi*, conſervant d'abord la fierté d'un viſir et d'un vainqueur, répondit : ,, Que le czar m'envoie ſon premier miniſtre, ,, et je verrai ce que j'ai à faire. ,, Le vice-chancelier *Schaffirof* vint auſſitôt chargé de quelques préſens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand viſir, aſſez conſidérables pour lui marquer qu'on avait beſoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du viſir fut que le

czar ſe rendît avec toute ſon armée à diſcrétion. Le vice-chancelier répondit, que ſon maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure, et que les Moſcovites périraient juſqu'au dernier, plutôt que de ſubir des conditions ſi infames. *Oſman* ajouta ſes remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les janiſſaires avaient été repouſſés la veille. *Oſman* lui perſuada aiſément de ne pas mettre au haſard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une ſuſpenſion d'armes pour ſix heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident qui peut faire connaître que les Turcs ſont ſouvent plus jaloux de leur parole que nous ne croyons. Deux gentilshommes italiens, parens de M. *Brillo*, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au ſervice du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des tartares qui les emmenèrent à leur camp, et offrirent de les vendre à un officier des janiſſaires. Le turc indigné qu'on osât ainſi violer la trève, fit arrêter les tartares, et les conduiſit lui-même devant le grand viſir avec ces deux priſonniers.

Le viſir renvoya ces deux gentilshommes au camp du czar, et fit trancher la tête aux tartares qui avaient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le kan des Tartares s'oppoſait à la concluſion d'un traité qui lui ôtait l'eſpérance du pillage. *Poniatowski* ſecondait le kan par les raiſons les plus preſſantes ; mais *Oſman* l'emporta ſur l'impatience tartare et ſur les inſinuations de *Poniatowski.*

Le viſir crut faire aſſez pour le grand ſeigneur ſon maître, de conclure une paix avantageuſe. Il exigea que les Moſcovites rendiſſent Azoph, qu'ils brûlaſſent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démoliſſent des citadelles importantes bâties ſur les Palus-Méotides, et que tout le canon et les munitions de ces fortereſſes demeuraſſent au grand ſeigneur ; que le czar retirât ſes troupes de la Pologne ; qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de coſaques qui étaient ſous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, et qu'il payât dorénavant aux Tartares un ſubſide de quarante mille ſequins par an, tribut odieux, impoſé depuis long-temps, mais dont le czar avait affranchi ſon pays.

Enfin le traité allait être ſigné, ſans qu'on eût ſeulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowski* put obtenir du viſir, fut qu'on inſérât un article par lequel le Moſcovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII ;* et, ce qui eſt aſſez ſingulier, il fut ſtipulé, dans cet article, que le czar et le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, et s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le czar eut la liberté de ſe retirer avec ſon armée, ſon canon, ſon artillerie, ſes drapeaux, ſon bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, et tout abonda dans ſon camp deux heures après la ſignature du traité, qui fut commencé le 21 juillet 1711, et ſigné le premier auguſte.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, ſe retirait tambour battant et enſeignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, et de voir ſon ennemi entre ſes mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval, depuis Bender juſqu'auprès d'Yaſſi. Il arriva dans le temps que les Ruſſes commençaient à faire paiſiblement leur retraite ; il fallait, pour pénétrer au camp des Turcs, aller paſſer le Pruth ſur un pont à trois lieues de là. *Charles XII*, qui ne feſait rien comme les autres hommes, paſſa la rivière à la nage au haſard de ſe noyer, et traverſa le camp moſcovite au haſard d'être pris : il parvint à l'armée turque, et deſcendit à la tente du comte *Poniatowski*, qui m'a conté et écrit ce fait. Le comte s'avança triſtement vers lui, et lui apprit comment il venait de perdre une occaſion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi, outré de colère, va droit à la tente du grand viſir ; il lui reproche, avec un viſage enflammé, le traité qu'il vient de conclure.

» J'ai droit, dit le grand vifir d'un air calme, » de faire la guerre et la paix. Mais, reprend » le roi, n'avais-tu pas toute l'armée mofco- » vite en ton pouvoir ? Notre loi nous » ordonne, repartit gravement le vifir, de » donner la paix à nos ennemis, quand ils » implorent notre miféricorde. Hé t'ordonne- » t-elle, infifte le roi en colère, de faire un » mauvais traité, quand tu peux impofer » telles lois que tu veux ? Ne dépendait-il » pas de toi d'amener le czar prifonnier à » Conftantinople ?

Le turc, pouffé à bout, répondit sèchement : » Hé qui gouvernerait fon empire en fon » abfence ? il ne faut pas que tous les rois » foient hors de chez eux. » *Charles* répliqua par un fourire d'indignation : il fe jeta fur un fopha, et regardant le vifir d'un air plein de colère et de mépris, il étendit fa jambe vers lui, et embarraffant exprès fon éperon dans la robe du turc, il la lui déchira, fe releva fur le champ, remonta à cheval, et retourna à Bender, le défefpoir dans le cœur.

Poniatowski refta encore quelque temps avec le grand vifir, pour effayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du czar ; mais l'heure de la prière étant venue, le turc, fans répondre un feul mot, alla fe laver et prier DIEU.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte ottomane. Le kan des Tartares et le bacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il ſe défend avec quarante domeſtiques contre une armée. Il eſt pris et traité en priſonnier.

La fortune du roi de Suède, ſi changée de ce qu'elle avait été, le perſécutait dans les moindres choſes : il trouva à ſon retour ſon petit camp de Bender et tout le logement inondés des eaux du Nieſter : il ſe retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; et, comme s'il eût eu un ſecret preſſentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maiſon de pierre, capable en un beſoin de ſoutenir quelques heures un aſſaut. Il la meubla même magnifiquement, contre ſa coutume, pour impoſer plus de reſpect aux Turcs.

Il en conſtruiſit auſſi deux autres, l'une pour ſa chancellerie, l'autre pour ſon favori *Grothuſen*, qui tenait une de ſes tables. Tandis que le roi bâtiſſait ainſi près de Bender,

comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suède, par les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté, en trois semaines de temps, une promesse de la régence impériale de rendre à *Charles XII* les honneurs qui lui étaient dûs, et de le conduire en toute sureté en Poméranie.

On s'était adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, *Charles*, successeur de *Joseph I*, était en Espagne, où il disputait la couronne à *Philippe V.* Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commission, le grand visir envoya trois bachas au roi de Suède, pour lui signifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc.

Le roi, qui savait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur, et lui manquer de respect, il les ferait pendre tous trois sur l'heure. Le bacha de Salonique, qui portait la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. *Charles* finit l'audience sans daigner seulement répondre ; son chancelier *Mullern*, qui resta avec ces trois bachas, leur expliqua en peu

de mots le refus de ſon maître, qu'ils avaient aſſez compris par ſon ſilence.

Le grand viſir ne ſe rebuta pas : il ordonna à *Iſmaël*, bacha, nouveau ſéraſquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du ſultan, s'il ne ſe déterminait pas ſans délai. Ce ſéraſquier était d'un tempérament doux et d'un eſprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles* et l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec lui; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux choſes, la punition de ſon grand viſir, et cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet ſentait bien que *Charles* reſtait en Turquie pour le perdre ; il eut ſoin de faire mettre des gardes ſur toutes les routes de Bender à Conſtantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus; il lui retrancha ſon thaïm, c'eſt-à-dire, la proviſion que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un aſile. Celle du roi de Suède était immenſe, conſiſtant en cinq cents écus par jour en argent, et dans une proviſion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la ſplendeur et dans l'abondance.

Dès que le roi ſut que le viſir avait oſé retrancher ſa ſubſiſtance, il ſe tourna vers ſon grand maître d'hôtel, et lui dit : » Vous » n'avez eu que deux tables juſqu'à préſent,

» je vous ordonne d'en tenir quatre dès » demain. »

Les officiers de *Charles XII* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impoſſible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni proviſions ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domeſtiques et des janiſſaires devenus riches par les profuſions du roi. M. *Fabrice*, l'envoyé de Holſtein, *Jeffreys*, miniſtre d'Angleterre, leurs ſecrétaires, leurs amis donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi, avec ſa fierté ordinaire et ſans inquiétude du lendemain, ſubſiſtait de ces dons qui n'auraient pas ſuffi long-temps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, et envoyer ſecrètement à Conſtantinople pour emprunter de l'argent des négocians européans. Tous refusèrent d'en prêter à un roi qui ſemblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un ſeul marchand anglais, nommé *Couk*, oſa enfin prêter environ quarante mille écus, ſatisfait de les perdre ſi le roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le temps qu'on commençait à manquer de tout, et à ne plus eſpérer de reſſource.

Dans cet intervalle, M. *Poniatowski* écrivit du camp même du grand viſir, une relation de la campagne de Pruth, dans laquelle il accuſait *Baltagi Mehemet* de lâcheté et de

perfidie. Un vieux janiſſaire, indigné de la faibleſſe du viſir, et de plus gagné par les préſens de *Poniatowski*, ſe chargea de cette relation; et ayant obtenu un congé, il préſenta lui-même la lettre au ſultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, et alla à la Porte ottomane former des intrigues contre le grand viſir, ſelon ſa coutume.

Les circonſtances étaient favorables : le czar en liberté ne ſe preſſait pas d'accomplir ſes promeſſes : les clefs d'Azoph ne venaient point; le grand viſir, qui en était reſponſable, craignant avec raiſon l'indignation de ſon maître, n'oſait s'y aller préſenter devant lui.

Le ſérail était alors plus rempli que jamais d'intrigues et de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, et qui ſe terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de miniſtre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Conſtantinople plus d'une tête; il en coûta la vie à l'ancien viſir *Chourlouli* et à *Oſman*, ce lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix de Pruth, et qui, depuis cette paix, avait obtenu une charge conſidérable à la Porte. On trouva, parmi les tréſors d'*Oſman*, la bague de la czarine, et vingt mille pièces d'or au coin de Saxe et

de Moſcovie ; ce fut une preuve que l'argent ſeul avait tiré le czar du précipice, et avait ruiné la fortune de *Charles XII*. Le viſir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le ſultan ne ſaiſit ſon bien ni à ſon exil ni à ſa mort : il n'était pas riche, et ſa pauvreté juſtifia ſa mémoire.

A ce grand viſir ſuccéda *Juſſuf*, c'eſt-à-dire, *Joſeph*, dont la fortune était auſſi ſingulière que celle de ſes prédéceſſeurs. Né ſur les frontières de la Moſcovie, et fait priſonnier par les Turcs, à l'âge de ſix ans avec ſa famille, il avait été vendu à un janiſſaire. Il fut longtemps valet dans le ſérail, et devint enfin la ſeconde perſonne de l'empire où il avait été eſclave ; mais ce n'était qu'un fantôme de miniſtre. Le jeune *Selictar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poſte gliſſant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même ; et *Juſſuf*, ſa créature, n'eut d'autre emploi que d'appoſer les ſceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce viſirat : les plénipotentiaires du czar qui reſtaient à Conſtantinople, et comme miniſtres, et comme otages, y furent mieux traités que jamais : le grand viſir confirma avec eux la paix du Pruth : mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaiſons ſecrètes qu'on prenait à Conſtantinople avec le czar, étaient

le fruit de la médiation des ambaſſadeurs d'Angleterre et de Hollande.

Conſtantinople, depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été ſi ſouvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte *Deſaleurs*, ambaſſadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* et de *Staniſlas :* le miniſtre de l'empereur allemand les traverſait : les factions de Suède et de Moſcovie s'entre-choquaient, comme on a vu long-temps celles de France et d'Eſpagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre et la Hollande, qui paraiſſaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le czar avait ouvert dans Pétersbourg attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais et les Hollandais feront toujours pour le prince qui favoriſera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar : il n'eſt donc pas étonnant que les miniſtres d'Angleterre et de Hollande le ſerviſſent ſecrètement à la Porte ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut que l'on ferait ſortir inceſſamment *Charles* des terres de l'empire turc ; ſoit que le czar eſpérât ſe ſaiſir de ſa perſonne ſur les chemins, ſoit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ſes Etats qu'en Turquie, où il était toujours ſur le point

d'armer les forces ottomanes contre l'empire des Ruſſes.

Le roi de Suède ſollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuſe armée. Le divan réſolut en effet de le renvoyer, mais avec une ſimple eſcorte de ſept à huit mille hommes ; non plus comme un roi qu'on voulait ſecourir, mais comme un hôte dont on voulait ſe défaire. Pour cet effet, le ſultan *Achmet* lui écrivit en ces termes :

Très-puiſſant entre les rois adorateurs de JESUS, *redreſſeur des torts et des injures, et protecteur de la juſtice dans les ports et les républiques du Midi et du Septentrion ; éclatant en majeſté, ami de l'honneur et de la gloire, et de notre ſublime Porte, Charles, roi de Suède, dont* DIEU *couronne les entrepriſes de bonheur.*

„ AUSSITOT que le très-illuſtre *Achmet*, „ ci-devant chiaoux pachi, aura eu l'honneur „ de vous préſenter cette lettre, ornée de „ notre ſceau impérial, ſoyez perſuadé et „ convaincu de la vérité de nos intentions „ qui y ſont contenues, à ſavoir, que quoique „ nous nous fuſſions propoſé de faire marcher „ de nouveau, contre le czar, nos troupes „ toujours victorieuſes, cependant ce prince, „ pour éviter le juſte reſſentiment que nous „ avait donné ſon retardement à exécuter le „ traité

» traité conclu ſur les bords du Pruth, et » renouvelé depuis à notre ſublime Porte, » ayant rendu à notre empire le château et » la ville d'Azoph, et cherché, par la média- » tion des ambaſſadeurs d'Angleterre et de » Hollande, nos anciens amis, à cultiver » avec nous les liens d'une conſtante paix, » nous la lui avons accordée, et donné à ſes » plénipotentiaires, qui nous reſtent pour » otages, notre ratification impériale, après » avoir reçu la ſienne de leurs mains.

» Nous avons donné au très-honorable et » vaillant *Delvet Gherai*, han de Budziack, de » Crimée, de Nagaï et de Circaſſie, et à » notre très-ſage conſeiller et généreux féraſ- » quier de Bender, *Iſmaël*, (que DIEU perpétue » et augmente leur magnificence et prudence) » nos ordres inviolables et ſalutaires pour » votre retour par la Pologne, ſelon votre » premier deſſein qui nous a été renouvelé de » votre part. Vous devez donc vous préparer » à partir ſous les auſpices de la providence, » et avec une honorable eſcorte, l'hiver pro- » chain, pour vous rendre dans vos pro- » vinces, ayant ſoin de paſſer en ami par » celles de la Pologne.

» Tout ce qui ſera néceſſaire pour votre » voyage vous ſera fourni par ma ſublime » Porte, tant en argent qu'en hommes, » chevaux et chariots. Nous vous exhortons

» ſur-tout, et vous recommandons de donner
» vos ordres les plus poſitifs et les plus clairs
» à tous les Suédois et autres gens qui ſe trou-
» vent auprès de vous, de ne commettre
» aucun déſordre, et de ne faire aucune
» action qui tende directement ou indirecte-
» ment à violer cette paix et amitié.

» Vous conſerverez par-là notre bienveil-
» lance, dont nous chercherons à vous donner
» d'auſſi grandes et d'auſſi fréquentes marques
» qu'il s'en préſentera d'occaſions. Nos trou-
» pes deſtinées pour vous accompagner rece-
» vront des ordres conformes à nos intentions
» impériales.

» Donné à notre ſublime Porte de Conſtan-
» tinople, le 14 de la lune rebyul eurech
» 1214. » Ce qui revient au 19 avril 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'eſpérance au roi de Suède : il écrivit au ſultan qu'il ſerait toute ſa vie reconnaiſſant des faveurs dont ſa hauteſſe l'avait comblé ; mais qu'il croyait le ſultan trop juſte pour le renvoyer avec la ſimple eſcorte d'un camp volant, dans un pays encore inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur ruſſe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ſes troupes de la Pologne, y en avait encore fait paſſer de nouvelles ; et ce qui ſemble étonnant, c'eſt que le grand ſeigneur n'en ſavait rien.

La mauvaiſe politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambaſſadeurs des princes chrétiens à Conſtantinople, et de ne pas entretenir un ſeul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent et conduiſent quelquefois les réſolutions les plus ſecrètes du ſultan, et que le divan eſt toujours dans une profonde ignorance de ce qui ſe paſſe publiquement chez les chrétiens.

Le ſultan, enfermé dans ſon ſérail parmi ſes femmes et ſes eunuques, ne voit que par les yeux de ſon grand viſir : ce miniſtre auſſi inacceſſible que ſon maître, occupé des intrigues du ſérail, et ſans correſpondance au dehors, eſt d'ordinaire trompé, ou trompe le ſultan, qui le dépoſe ou le fait étrangler à la première faute, pour en choiſir un autre auſſi ignorant ou auſſi perfide, qui ſe conduit comme ſes prédéceſſeurs, et qui tombe bientôt comme eux.

Telle eſt pour l'ordinaire l'inaction et la ſécurité profonde de cette cour, que ſi les princes chrétiens ſe liguaient contre elle, leurs flottes ſeraient aux Dardanelles, et leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe défendre ; mais les divers intérêts qui diviſeront toujours la chrétienté ſauveront les Turcs d'une deſtinée que leur peu de politique et leur ignorance dans la guerre et dans la marine ſemblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet, était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fussent encore : deux secrétaires du roi de Suède, qui savaient la langue turque, accompagnèrent l'aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fît un faux rapport.

Cet aga vit par ses yeux la vérité, et en vint rendre compte au sultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand visir : mais le favori qui le protégeait, et qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grâce, et le soutint encore quelque temps dans le ministère.

Les Russes étaient protégés ouvertement par le visir, et secrètement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti ; mais le sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste, et les janissaires, qui font trembler souvent les ministres, les favoris et les sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le sérail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussitôt le grand seigneur fit mettre aux sept tours les ambassadeurs moscovites, déjà aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les bachas d'assembler une armée de deux cents mille combattans. Le sultan lui-même quitta Constantinople et vint

établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce temps une ambassade solennelle envoyée au grand seigneur de la part d'*Auguste*, et de la république de Pologne, s'avançait sur le chemin d'Andrinople ; le Palatin de Mazovie était à la tête de l'ambassade, avec une suite de plus de trois cents personnes.

Tout ce qui composait l'ambassade fut arrêté et retenu prisonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occasion ; cependant ce grand appareil devint encore inutile, et toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un ministre public, homme sage et clair-voyant, qui résidait alors à Constantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déjà dans sa tête d'autres desseins que de disputer des déserts au czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèse, nommé aujourd'hui la Morée, et de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait pour exécuter ses grands desseins, que l'emploi de premier visir, dont sa jeunesse l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du czar ; son intérêt ni sa volonté n'étaient pas de garder plus long-temps le roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non-seulement il voulait renvoyer ce prince, mais il

disait ouvertement qu'il ne fallait plus souffrir désormais aucun ministre chrétien à Constantinople ; que tous ces ambassadeurs ordinaires n'étaient que des espions honorables, qui corrompaient ou qui trahissaient les visirs, et donnaient depuis trop long-temps le mouvement aux intrigues du sérail ; que les Francs établis à Péra, et dans les Echelles du Levant, sont des marchands qui n'ont besoin que d'un consul et non d'un ambassadeur. Le grand visir, qui devait son établissement et sa vie même au favori, et qui de plus le craignait, se conformait à ses intentions d'autant plus aisément qu'il s'était vendu aux Moscovites, et qu'il espérait se venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était aussi l'esclave de ses volontés : il avait conseillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait ; et il la trouva injuste dès que ce jeune homme eut changé d'avis ; ainsi à peine l'armée fut assemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le vice-chancelier *Schaffirof*, et le jeune *Czeremetof*, plénipotentiaires et otages du czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le czar retirerait ses troupes de la Pologne. Le grand visir, qui savait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laissa pas de le signer ; et le sultan, content d'avoir en apparence imposé des lois aux Russes, resta encore à

Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le czar, enſuite la guerre déclarée, et la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le ſultan ne voulait point commettre ſon honneur et celui de l'empire ottoman, en expoſant le roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les ambaſſadeurs de Pologne et de Moſcovie répondraient de la ſureté de ſa perſonne ; ces ambaſſadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres que ni le czar, ni le roi *Auguſte*, ne troubleraient ſon paſſage ; et que *Charles* de ſon côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan, ayant ainſi réglé la deſtinée de *Charles ; Iſmaël*, ſéraſquier de Bender, ſe tranſporta à Varnitza, où le roi était campé, et vint lui rendre compte des réſolutions de la Porte, en lui inſinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, et qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre choſe, ſinon que le grand ſeigneur lui avait promis une armée et non une eſcorte, et que des rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général *Flemming*, miniſtre et favori du roi *Auguſte*, entretenait une correſpondance ſecrète avec le kan de Tartarie et le ſéraſquier de Bender. *La Mare*, gentilhomme français, colonel au ſervice de Saxe, avait fait

plus d'un voyage de Bender à Dreſde, et tous ces voyages étaient ſuſpects.

Préciſément dans ce temps, le roi de Suède fit arrêter, ſur les frontières de la Valachie, un courrier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra ; on y vit une intelligence marquée entre les Tartares et la cour de Dreſde ; mais elles étaient conçues en termes ſi ambigus et ſi généraux, qu'il était difficile de démêler ſi le but du roi *Auguſte* était ſeulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le kan livrât *Charles* à ſes Saxons en le reconduiſant en Pologne.

Il ſemblait difficile d'imaginer qu'un prince auſſi généreux qu'*Auguſte* voulût, en faiſiſſant la perſonne du roi de Suède, haſarder la vie de ſes ambaſſadeurs, et de trois cents gentilshommes polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la ſureté de *Charles*.

Mais d'un autre côté, on ſavait que *Flemming*, miniſtre abſolu d'*Auguſte*, était très-délié et peu ſcrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède ſemblaient rendre toute vengeance excuſable ; et on pouvait penſer que ſi la cour de Dreſde achetait *Charles* du kan des Tartares, elle pourrait acheter aiſément de la cour ottomane la liberté des otages polonais.

Ces

Ces raiſons furent agitées entre le roi, *Mullern* ſon chancelier privé, et *Grothuſen* ſon favori. Ils lurent et relurent les lettres ; et la malheureuſe ſituation où ils étaient les rendant plus ſoupçonneux, ils ſe déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triſte.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans ſes ſoupçons par le départ précipité d'un comte *Sapieha*, réfugié auprès de lui, qui le quitta bruſquement pour aller en Pologne ſe jeter entre les bras d'*Auguſte*. Dans toute autre occaſion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent ; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les inſtances réitérées qu'on lui fit alors de partir, changèrent ſes ſoupçons en certitude. L'opiniâtreté de ſon caractère ſe joignant à toutes ces vraiſemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir et le livrer à ſes ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait ſe tromper dans l'idée qu'il avait que le roi *Auguſte* avait marchandé ſa perſonne avec les Tartares ; mais il ſe trompait encore davantage en comptant ſur le ſecours de la cour ottomane. Quoi qu'il en ſoit, il réſolut de gagner du temps.

Il dit au bacha de Bender qu'il ne pouvait partir ſans avoir auparavant de quoi payer ſes dettes ; car quoiqu'on lui eût rendu depuis

long-temps ſon thaïm, ſes libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le bacha lui demanda ce qu'il voulait ; le roi répondit au haſard, *mille bourſes*, qui font quinze cents mille francs de notre argent en monnaie forte. Le bacha en écrivit à la Porte : le ſultan, au lieu de mille bourſes qu'on lui demandait, en accorda douze cents, et écrivit au bacha la lettre ſuivante.

Lettre du grand ſeigneur au bacha de Bender.

„ Le but de cette lettre impériale eſt pour „ vous faire ſavoir que ſur votre recommanda- „ tion et repréſentation, et ſur celle du très- „ noble *Delvet Gherai*, han à notre ſublime „ Porte, notre impériale magnificence a accordé „ mille bourſes au roi de Suède, qui ſeront „ envoyées à Bender ſous la conduite et la „ charge du très-illuſtre *Mehemet bacha*, ci- „ devant *Chiaoux Pachi*, pour reſter ſous votre „ garde juſqu'au temps du départ du roi de „ Suède, dont DIEU dirige les pas ; et lui être „ données alors avec deux cents bourſes de „ plus, comme un ſurcroît de notre libéralité „ impériale qui excède ſa demande.

„ Quant à la route de Pologne qu'il eſt „ réſolu de prendre, vous aurez ſoin, vous et „ le han, qui devez l'accompagner, de prendre

„ des mesures si prudentes et si sages, que pen-
„ dant tout le passage, les troupes qui sont
„ sous votre commandement, et les gens du
„ roi de Suède, ne causent aucun dommage
„ et ne fassent aucune action qui puisse être
„ réputée contraire à la paix qui subsiste encore
„ entre notre sublime Porte et le royaume et
„ la république de Pologne; en sorte que le
„ roi passe comme ami sous notre protection.

„ Ce que fesant, comme vous lui recom-
„ manderez bien expressément de faire, il
„ recevra tous les honneurs et les égards dus
„ à sa majesté de la part des Polonais, ce dont
„ nous ont fait assurer les ambassadeurs du roi
„ *Auguste* et de la république, en s'offrant
„ même à cette condition, aussi-bien que
„ quelques autres nobles polonais, si nous le
„ requérons pour otages et sureté de son
„ passage.

„ Lorsque le temps dont vous serez con-
„ venu avec le très-noble *Delvet Gherai* pour
„ la marche sera venu, vous vous mettrez à
„ la tête de vos braves soldats, entre lesquels
„ seront les Tartares, ayant à leur tête le han,
„ et vous conduirez le roi de Suède avec ses
„ gens.

„ Qu'ainsi il plaise au seul DIEU tout
„ puissant de diriger vos pas et les leurs; le
„ bacha d'Aulos restera à Bender pour le
„ garder en votre absence, avec un corps de

» ſaphis et un autre de janiſſaires ; et en
» ſuivant nos ordres et nos intentions impé-
» riales en tous ces points et articles, vous
» vous rendrez digne de la continuation de
» notre faveur impériale, auſſi-bien que des
» louanges et des récompenſes dues à tous
» ceux qui les obſervent.

» Fait à notre réſidence impériale de Conſ-
» tantinople, le 2 de la lune de cheval, 1214
» de l'hégire. »

Pendant qu'on attendait cette réponſe du grand ſeigneur, le roi écrivit à la Porte pour ſe plaindre de la trahiſon dont il ſoupçonnait le kan des Tartares ; mais les paſſages étaient bien gardés : de plus, le miniſtère lui était contraire ; les lettres ne parvinrent point au ſultan ; le viſir empêcha même M. *Deſaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce miniſtre, qui agiſſait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le deſſein qu'on avait de le faire partir.

Charles, indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des terres du grand ſeigneur, ſe détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer Noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Méditerranée ; mais il aima mieux ne demander rien, et attendre les événemens.

Quand les douze cents bourſes furent arrivées, ſon tréſorier *Grothuſen*, qui avait appris la langue turque dans ce long ſéjour, alla voir le bacha ſans interprète, dans le deſſein de tirer de lui les douze cents bourſes, et de former enſuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours ſur cette fauſſe ſuppoſition, que le parti ſuédois armerait enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grothuſen dit au bacha que le roi ne pouvait avoir ſes équipages prêts ſans argent; „ Mais, „ dit le bacha, c'eſt nous qui ferons tous les „ frais de votre départ; votre maître n'a rien „ à dépenſer tant qu'il ſera ſous la protection „ du mien. „

Grothuſen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages turcs et ceux des Francs, qu'il fallait avoir recours aux artiſans ſuédois et polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'aſſura que ſon maître était diſpoſé à partir, et que cet argent faciliterait et avancerait ſon départ. Le bacha trop confiant donna les douze cents bourſes; il vint quelques jours après demander au roi, d'une manière très-reſpectueuſe, les ordres pour le départ.

Sa ſurpriſe fut extrême, quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, et qu'il lui fallait encore mille bourſes. Le bacha, confondu à cette réponſe, fut quelque temps ſans

pouvoir parler. Il ſe retira vers une fenêtre, où on le vit verſer quelques larmes. Enſuite s'adreſſant au roi : » Il m'en coûtera la tête, » dit-il, pour avoir obligé ta majeſté ; j'ai » donné les douze cents bourſes, malgré » l'ordre exprès de mon ſouverain. » Ayant dit ces paroles, il s'en retourna plein de triſteſſe.

Le roi l'arrêta, et lui dit qu'il l'excuſerait auprès du ſultan. » Ah ! répartit le turc, en » s'en allant, mon maître ne ſait point excuſer » les fautes ; il ne ſait que les punir. »

Iſmaël, bacha, alla apprendre cette nouvelle au kan des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le bacha, de ne point ſouffrir que les douze cents bourſes fuſſent données avant le départ du roi, et ayant conſenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait auſſi-bien que le bacha l'indignation du grand ſeigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour ſe juſtifier ; ils proteſtèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourſes que ſur les promeſſes poſitives d'un miniſtre du roi de partir ſans délai ; et ils ſupplièrent ſa hauteſſe que le refus du roi ne fût point attribué à leur déſobéiſſance.

Charles, perſiſtant toujours dans l'idée que le kan et le bacha voulaient le livrer à ſes ennemis, ordonna à M. *Funk*, alors ſon envoyé auprès du grand ſeigneur, de porter contre

eux ſes plaintes, et de demander encore mille bourſes. Son extrême généroſité, et le peu de cas qu'il feſait de l'argent, l'empêchaient de ſentir qu'il y avait de l'aviliſſement dans cette propoſition. Il ne la feſait que pour s'attirer un refus, et pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir : mais c'était être réduit à d'étranges extrémités, que d'avoir beſoin de pareils artifices. *Savari*, ſon interprète, homme adroit et entreprenant, porte ſa lettre à Andrinople, malgré la ſévérité avec laquelle le grand viſir feſait garder les paſſages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuſe. Pour toute réponſe, on le fit mettre en priſon. Le ſultan indigné, fit aſſembler un divan extraordinaire, et y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut ſon diſcours, ſelon la traduction qu'on en fit alors.

» Je n'ai preſque connu le roi de Suède » que par la défaite de Pultava, et par la prière » qu'il m'a faite de lui accorder un aſile dans » mon empire : je n'ai, je crois, nul beſoin » de lui, et n'ai ſujet ni de l'aimer ni de le » craindre; cependant, ſans conſulter d'autres » motifs que l'hoſpitalité d'un muſulman, et » ma généroſité qui répand la roſée de ſes » faveurs ſur les grands comme ſur les petits, » ſur les étrangers comme ſur mes ſujets, je

» l'ai reçu et ſecouru de tout, lui, ſes miniſ-
» tres, ſes officiers, ſes ſoldats, et n'ai ceſſé,
» pendant trois ans et demi, de l'accabler de
» préſens.

» Je lui ai accordé une eſcorte conſidérable
» pour le conduire dans ſes Etats. Il a
» demandé mille bourſes pour payer quel-
» ques frais, quoique je les faſſe tous : au
» lieu de mille, j'en ai accordé douze cents;
» après les avoir tirées de la main du féraf-
» quier de Bender, il en demande encore
» mille autres, et ne veut point partir, ſous
» prétexte que l'eſcorte eſt trop petite, au
» lieu qu'elle n'eſt que trop grande pour
» paſſer par un pays ami.

» Je demande donc ſi c'eſt violer les lois
» de l'hoſpitalité que de renvoyer ce prince,
» et ſi les puiſſances étrangères doivent m'ac-
» cuſer de violence et d'injuſtice, en cas
» qu'on ſoit réduit à le faire partir par force. »
Tout le divan répondit que le grand ſeigneur agiſſait avec juſtice.

Le muphti déclara que l'hoſpitalité n'eſt point de commande aux muſulmans envers les infidèles, encore moins envers les ingrats ; et il donna ſon fetfa, eſpèce de mandement qui accompagne preſque toujours les ordres importans du grand ſeigneur ; ces fetfa ſont révérés comme des oracles, quoique ceux

dont ils émanent ſoient des eſclaves du ſultan comme les autres.

L'ordre et le ſetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand maître des écuries et un chiaoux bacha, premier huiſſier. Le bacha de Bender reçut l'ordre chez le kan des Tartares ; auſſitôt il alla à Varnitza demander ſi le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du ſultan.

Charles XII, menacé, n'était pas maître de ſa colère : ,, Obéis à ton maître, ſi tu l'oſes, ,, lui dit-il, et ſors de ma préſence. ,, Le bacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'uſage ordinaire des Turcs : en s'en retournant, il rencontra *Fabrice*, et lui cria toujours en courant : ,, Le roi ne veut point ,, écouter la raiſon ; tu vas voir des choſes ,, bien étranges. ,, Le jour même, il retrancha les vivres au roi, et lui ôta ſa garde de janiſſaires. Il fit dire aux polonais et aux coſaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, et venir ſe mettre dans la ville de Bender ſous la protection de la Porte. Tous obéirent, et laiſsèrent le roi réduit aux officiers de ſa maiſon, et à trois cents ſoldats ſuédois contre vingt mille tartares et ſix mille turcs.

Il n'y avait plus de proviſions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le

roi ordonna qu'on tuât hors du camp, à coups de fuſil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand ſeigneur lui avait envoyés, en diſant : » Je ne veux ni de leurs proviſions » ni de leurs chevaux. » Ce fut un régal pour les troupes tartares qui, comme on ſait, trouvent la chair de cheval délicieuſe. Cependant les Turcs et les Tartares inveſtirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince, ſans s'étonner, fit faire des retranchemens réguliers par ſes trois cents ſuédois, il y travailla lui-même ; ſon chancelier, ſon tréſorier, ſes ſecrétaires, les valets de chambre, tous ſes domeſtiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des ſolives derrière les portes, en forme d'arcs boutans.

Quand on eut bien barricadé la maiſon, et que le roi eut fait le tour de ſes prétendus retranchemens, il ſe mit à jouer aux échecs tranquillement avec ſon favori *Grothuſen*, comme ſi tout eût été dans une ſécurité profonde. Heureuſement *Fabrice*, l'envoyé de Holſtein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender, où demeurait auſſi M. *Jeffreys*, envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux miniſtres, voyant l'orage prêt à éclater, prirent ſur eux de ſe rendre médiateurs entre les Turcs et le roi. Le kan, et ſur-tout le

bacha de Bender qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empreſſement les offres de ces deux miniſtres : ils eurent enſemble, à Bender, deux conférences où aſſiſtèrent cet huiſſier du ſérail et le grand maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du ſultan et le fetfa du muphti.

M. *Fabrice* (*t*) leur avoua que ſa majeſté ſuédoiſe avait de juſtes raiſons de croire qu'on voulait le livrer à ſes ennemis en Pologne. Le kan, le bacha et les autres jurèrent ſur leurs têtes, prirent DIEU à témoin qu'ils déteſtaient une ſi horrible perfidie, qu'ils verſeraient tout leur ſang plutôt que de ſouffrir qu'on manquât ſeulement de reſpect au roi en Pologne ; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambaſſadeurs ruſſes et polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oſerait faire au roi de Suède. Enfin ils ſe plaignirent amèrement des ſoupçons outrageans que le roi concevait ſur des perſonnes qui l'avaient ſi bien reçu et ſi bien traité. Quoique les ſermens ne ſoient ſouvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* ſe laiſſa perſuader : il crut voir dans leurs proteſtations cet air de vérité que le menſonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il ſavait bien qu'il y avait eu une ſecrète correſpondance entre le kan tartare et le roi *Auguſte ;*

(*t*) Tout ceci eſt rapporté par M. *Fabrice*, dans ſes lettres.

mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation que de faire ſortir *Charles XII* des terres du grand ſeigneur. Soit que *Fabrice* ſe trompât ou non, il les aſſura qu'il repréſenterait au roi l'injuſtice de ſes défiances. » Mais prétendez-vous le forcer à partir? » ajouta-t-il. Oui, dit le bacha; tel eſt l'ordre » de notre maître. » Alors il les pria encore une fois de bien conſidérer ſi cet ordre était de verſer le ſang d'une tête couronnée? » Oui, » répliqua le kan en colère, ſi cette tête » couronnée déſobéit au grand ſeigneur dans » ſon empire. »

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles XII* paraiſſait inévitable, et l'ordre du ſultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le bacha engagea le kan à ſouffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand ſeigneur, pour avoir les derniers ordres de ſa hauteſſe.

M. *Jeffreys* et M. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui apportaient une nouvelle heureuſe; mais ils furent très-froidement reçus : il les appela médiateurs volontaires, perſiſta à ſoutenir que l'ordre du ſultan et le fetſa du muphti étaient forgés, puiſqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le miniſtre anglais ſe retira, bien réſolu de ne ſe plus mêler des affaires d'un prince ſi inflexible. M. *Fabrice*, aimé du roi, et plus accoutumé à ſon humeur que le miniſtre anglais, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas haſarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile

Le roi, pour toute réponſe, lui fit voir ſes retranchemens, et le pria d'employer ſa médiation ſeulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aiſément des Turcs de laiſſer paſſer des proviſions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à ſes tartares, impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois juſqu'à nouvel ordre; de ſorte que *Charles XII*, ſortait quelquefois de ſon camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares, qui lui laiſſaient reſpectueuſement le paſſage libre : il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de réſiſter.

Enfin l'ordre du grand ſeigneur étant venu, de paſſer au fil de l'épée tous les ſuédois qui feraient la moindre réſiſtance, et de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaiſance de montrer cet ordre à M. *Fabrice*, afin qu'il fit un dernier effort ſur l'eſprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire auſſitot ce triſte rapport. » Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez ?

» dit le roi. Oui, répondit *Fabrice*. Hé bien, » dites leur de ma part que c'eſt un ſecond » ordre qu'ils ont ſuppoſé, et que je ne veux » point partir. » *Fabrice* ſe jeta à ſes pieds, ſe mit en colère, lui reprocha ſon opiniâtreté : tout fut inutile. » Retournez à vos Turcs, lui » dit le roi en ſouriant ; s'ils m'attaquent, je » ſaurai bien me défendre. »

Les chapelains du roi ſe mirent auſſi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas expoſer à un maſſacre certain les malheureux reſtes de Pultava, et ſur-tout ſa perſonne ſacrée ; l'aſſurant de plus que cette réſiſtance était injuſte, qu'il violait les droits de l'hoſpitalité, en s'opiniâtrant à reſter par force chez des étrangers qui l'avaient ſi long-temps et ſi généreuſement ſecouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, ſe mit en colère contre ſes prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières, et non pour lui dire leurs avis.

Le général *Hord* et le général *Dardoff*, dont le ſentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la ſuite ne pouvait être que funeſte, montrèrent au roi leurs eſtomacs couverts de bleſſures reçues à ſon ſervice ; et l'aſſurant qu'ils étaient prêts à mourir pour lui, ils le ſupplièrent que ce fût au moins dans une occaſion plus néceſſaire. » Je ſais par » vos bleſſures et par les miennes, leur dit

» *Charles XII*, que nous avons vaillamment » combattu enſemble ; vous avez fait votre » devoir juſqu'à préſent, faites-le encore » aujourd'hui. » Il n'y eut plus alors qu'à obéir ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'aſſaut ſe flattait en ſecret du plaiſir et de l'honneur de ſoutenir, avec trois cents ſuédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à ſon poſte : ſon chancelier *Mullern*, le ſecrétaire *Empreus* et les clercs devaient défendre la maiſon de la chancellerie ; le baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poſte : les palefreniers, les cuiſiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était ſoldat ; il courait à cheval de ſes retranchemens à ſa maiſon, promettant des récompenſes à tout le monde, créant des officiers, et aſſurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-temps ſans voir l'armée des Turcs et des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons ſonnaient, les cris de *alla*, *alla*, ſe feſaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothuſen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient ſeulement *Demirbash*, tête de fer. Auſſitôt

il prend le parti de ſortir ſeul ſans armes des retranchemens ; il s'avança dans les rangs des janiſſaires, qui preſque tous avaient reçu de l'argent de lui. » Eh quoi! mes amis, leur » dit-il en propres mots, venez-vous maſſacrer » trois cents ſuédois ſans défenſe ? Vous, » braves janiſſaires, qui avez pardonné à cent » mille ruſſes, quand ils vous ont crié *amman*, » (pardon) avez-vous oublié les bienfaits que » vous avez reçus de nous ? et voulez-vous » aſſaſſiner ce grand roi de Suède que vous » aimez tant, et qui vous a fait tant de libé- » ralités ? Mes amis, il ne demande que trois » jours, et les ordres du ſultan ne ſont pas » ſi ſévères qu'on vous le fait croire. »

Ces paroles firent un effet que *Grothuſen* n'attendait pas lui-même. Les janiſſaires jurèrent ſur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le ſignal de l'aſſaut : les janiſſaires, loin d'obéir, menacèrent de ſe jeter ſur leurs chefs, ſi l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède ; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du ſultan étaient ſuppoſés : à cette ſédition inopinée le bacha n'eut à oppoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuſe réſolution des janiſſaires, et leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme

homme violent, voulait donner immédiatement l'affaut avec ſes troupes ; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il ſerait puni peut-être de la déſobéiſſance de ſes janiſſaires, perſuada au kan d'attendre juſqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, aſſembla tous les officiers des janiſſaires et les plus vieux ſoldats ; il leur lut et leur fit voir l'ordre poſitif du ſultan et le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille préſens des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le ſupplier de ſe remettre entre leurs mains, et de ſouffrir qu'ils lui ſerviſſent de gardes.

Le bacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces ſoixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, ſeules armes des janiſſaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs égliſes.

Ils s'adreſsèrent au baron de *Grothuſen* et au chancelier *Mullern ;* ils leur dirent qu'ils

venaient dans le deſſein de ſervir de fidèles gardes au roi ; et que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand ſeigneur. Dans le temps qu'ils feſaient cette propoſition, le roi liſait des lettres qui arrivaient de Conſtantinople, et que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir ſecrètement par un janiſſaire. Elles étaient du comte *Poniatowski*, qui ne pouvait le ſervir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Conſtantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiſcrète demande des mille bourſes. Il mandait au roi que les ordres du ſultan, pour ſaiſir ou maſſacrer ſa perſonne royale en cas de réſiſtance, n'étaient que trop réels ; qu'à la vérité le ſultan était trompé par ſes miniſtres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi ; qu'il fallait céder au temps, et plier ſous la néceſſité ; qu'il prenait la liberté de lui conſeiller de tout tenter auprès des miniſtres par la voie des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait ſans reſſource.

Mais ni les propoſitions de ces vieux janiſſaires, ni les lettres de *Poniatowski*, ne purent donner ſeulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir ſans déshonneur. Il aimait mieux mourir

de la main des Turcs, que d'être en quelque ſorte leur priſonnier : il renvoya ces janiſſaires ſans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne ſe retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui eſt dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : » Ah » la tête de fer ! puiſqu'il veut périr, qu'il » périſſe. » Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commiſſion, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha ſans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'aſſaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre eſt donné dans le moment : les turcs marchent aux retranchemens : les tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer. Les janiſſaires d'un côté, et les tartares de l'autre, forcent en un inſtant ce petit camp ; à peine vingt ſuédois tirèrent l'épée ; les trois cents ſoldats furent enveloppés et faits priſonniers ſans réſiſtance. Le roi était alors à cheval entre ſa maiſon et ſon camp, avec les généraux *Hord*, *Dardoff* et *Sparre :* voyant que tous les ſoldats s'étaient laiſſés prendre en ſa préſence, il dit de ſang froid à ces trois officiers : » Allons défendre

» la maiſon ; nous combattrons, ajouta-t-il » en ſouriant, *pro aris et focis.* »

Auſſitôt il galope avec eux vers cette maiſon, où il avait mis environ quarante domeſtiques en ſentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient ſe laſſer d'admirer qu'il voulût de ſang froid, et en plaiſantant, ſe défendre contre dix canons et toute une armée ; ils le ſuivirent avec quelques gardes et quelques domeſtiques, qui feſaient en tout vingt perſonnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent aſſiégée de janiſſaires ; déjà près de deux cents turcs ou tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réſerve d'une grande ſalle où les domeſtiques du roi s'étaient retirés. Cette ſalle était heureuſement près de la porte par où le roi voulait entrer avec ſa petite troupe de vingt perſonnes ; il s'était jeté en bas de ſon cheval le piſtolet et l'épée à la main, et ſa ſuite en avait fait autant.

Les janiſſaires tombent ſur lui de tous côtés, ils étaient animés par la promeſſe qu'avait faite le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient ſeulement touché ſon habit, en cas qu'on pût le prendre. Il bleſſait, et il tuait tous ceux qui s'approchaient de ſa perſonne.

Un janiſſaire qu'il avait bleſſé lui appuya ſon mouſqueton ſur le viſage : ſi le bras du turc n'avait fait un mouvement cauſé par la foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle gliſſa ſur ſon nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla caſſer le bras au général *Hord*, dont la deſtinée était d'être toujours bleſſé à côté de ſon maître.

Le roi enfonça ſon épée dans l'eſtomac du janiſſaire ; en même temps ſes domeſtiques, qui étaient enfermés dans la grande ſalle, en ouvrent la porte: le roi entre comme un trait ſuivi de ſa petite troupe ; on referme la porte dans l'inſtant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII* dans cette ſalle enfermé avec toute ſa ſuite, qui conſiſtait en près de ſoixante hommes, officiers, gardes, ſecrétaires, valets de chambre, domeſtiques de toute eſpèce.

Les janiſſaires et les Tartares pillaient le reſte de la maiſon, et rempliſſaient les appartemens. » Allons un peu chaſſer de chez moi » ces barbares, dit-il ; » et ſe mettant à la tête de ſon monde, il ouvrit lui-même la porte de la ſalle, qui donnait dans ſon appartement à coucher ; il entre, et fait feu ſur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la ſubite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à reſpecter, jettent leurs armes,

ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent juſque dans les caves : le roi profitant de leur déſordre, et les ſiens animés par le ſuccès, pourſuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou bleſſent ceux qui ne fuient point, et en un quart-d'heure nettoient la maiſon d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janiſſaires qui ſe cachaient ſous ſon lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. » Je te » donne la vie, dit le roi au turc, à condition » que tu iras faire au bacha un fidèle récit de » ce que tu as vu. » Le turc promit aiſément ce qu'on voulut ; et on lui permit de ſauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maiſon, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre baſſe, pleine de mouſquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuſe des janiſſaires : on s'en ſervit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres, preſque à bout portant ſur cette multitude de turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maiſon ; mais les pierres étant fort molles, il ne feſait que des trous, et ne renverſait rien.

Le kan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre ſoixante perſonnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maiſon, pour obliger le roi de ſe rendre. Ils firent lancer ſur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées ; la maiſon fut en flammes en un moment. Le toit tout embraſé était près de fondre ſur les Suédois. Le roi donna tranquillement ſes ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux ſuédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il ſe trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inſéparable d'un tel embarras, empêcha d'y penſer. L'embraſement redoubla avec plus de rage ; l'appartement du roi était conſumé ; la grande ſalle, où les Suédois ſe tenaient, était remplie d'une fumée affreuſe, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voiſins ; la moitié du toit était abymée dans la maiſon même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, oſa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait ſe rendre. » Voilà » un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine » qu'il n'eſt pas plus beau d'être brûlé que

» d'être priſonnier. » Un autre garde, nommé *Roſen*, s'aviſa de dire que la maiſon de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait faire une ſortie, gagner cette maiſon, et s'y défendre. » Voilà un vrai » ſuédois, » s'écria le roi : il embraſſa ce garde et le créa colonel ſur le champ. » Allons, mes » amis, dit-il, prenez avec vous le plus de » poudre et de plomb que vous pourrez, et » gagnons la chancellerie l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maiſon toute embraſée, voyaient, avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en ſortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorſqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les ſiens fondre ſur eux en déſeſpérés. *Charles* et ſes principaux officiers étaient armés d'épées et de piſtolets : chacun tira deux coups à la fois à l'inſtant que la porte s'ouvrit ; et dans le même clin d'œil, jetant leurs piſtolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, ſelon ſa coutume, s'embarraſſa dans ſes éperons et tomba : vingt et un janiſſaires ſe jettent auſſitôt ſur lui ; il jette en l'air ſon épée pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du bacha ;

les

les uns le tenant ſous les jambes, les autres ſous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi ſe vit ſaiſi, la violence de ſon tempérament, et la fureur où un combat ſi long et ſi terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janiſſaires en ſouriant, et ceux-ci le portaient en criant, *alla*, avec une indignation mêlée de reſpect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des ſuites ſingulières. (*u*)

(*u*) *Norberg*, qui n'était pas préſent à cet événement, n'a fait que ſuivre ici dans ſon hiſtoire celle de M. de *Voltaire ;* mais il l'a tronquée, il en a ſupprimé les circonſtances intéreſſantes, et n'a pu juſtifier la témérité de *Charles XII.* Tout ce qu'il a pu dire contre M. de *Voltaire* au ſujet de cette affaire de Bender, ſe réduit à l'aventure du ſieur *Frédéric*, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maiſon du roi, et que d'autres diſaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Mottraye* prétend auſſi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : nous combattrons *pro aris et focis ;* mais M. *Fabrice*, qui était préſent, aſſure que le roi prononça ces mots, que *la Mottraye* n'était pas plus à portée d'écouter qu'il n'était capable de les comprendre, ne ſachant pas un mot de latin.

Fin du ſixième Livre.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transférent Charles à Démirtash. Le roi Staniſlas eſt pris dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le ſérail. Bataille donnée en Poméranie. Altena brûlée par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ſes Etats. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralſund. Diſgrâces de Charles. Succès de Pierre le grand. Son triomphe dans Pétersbourg.

Le bacha de Bender attendait *Charles* gravement dans ſa tente, ayant près de lui *Marco* pour interprète. Il reçut ce prince avec un profond reſpect, et le ſupplia de ſe repoſer ſur un ſofa ; mais le roi ne prenant pas ſeulement garde aux civilités du turc, ſe tint debout dans la tente.

„ Le tout-puiſſant ſoit béni, dit le bacha, „ de ce que ta majeſté eſt en vie ; mon déſeſ- „ poir eſt amer d'avoir été réduit, par ta „ majeſté, à exécuter les ordres de ſa hau- „ teſſe. „ Le roi, fâché ſeulement de ce que

ſes trois cents ſoldats s'étaient laiſſés prendre dans leurs retranchemens, dit au bacha: ,, Ah! ,, s'ils s'étaient défendus comme ils devaient, ,, on ne nous aurait pas forcés en dix jours. ,, Hélas! dit le turc, voilà du courage bien ,, mal employé. ,, Il fit reconduire le roi à Bender, ſur un cheval richement caparaçonné. Ses ſuédois étaient ou tués ou pris; tout ſon équipage, ſes meubles, ſes papiers, ſes hardes les plus néceſſaires pillés ou brûlés; on voyait ſur les chemins des officiers ſuédois preſque nus, enchaînés deux à deux, et ſuivant à pied des tartares ou des janiſſaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre ſort; ils étaient eſclaves des ſoldats à qui ils étaient échus en partage.

Iſmaël bacha ayant conduit *Charles XII* dans ſon ſérail de Bender, lui céda ſon appartement et le fit ſervir en roi, non ſans prendre la précaution de mettre des janiſſaires en ſentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il ſe jeta tout botté ſur un ſofa et dormit profondément. Un officier, qui ſe tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet que le roi jeta en ſe réveillant de ſon premier ſommeil; et le turc voyait avec étonnement un ſouverain qui couchait en bottes et nue tête. Le lendemain matin, *Iſmaël* introduiſit *Fabrice* dans la chambre du roi. *Fabrice* trouva ce prince avec ſes habits

déchirés, ſes bottes, ſes mains et toute ſa perſonne couvertes de ſang et de poudre, les ſourcils brûlés, mais l'air ſerein dans cet état affreux. Il ſe jeta à genoux devant lui, ſans pouvoir proférer une parole : raſſuré bientôt par la manière libre et douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui ſa familiarité ordinaire, et tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. » On prétend, dit » *Fabrice*, que votre majeſté a tué vingt janiſ- » ſaires de ſa main. Bon, bon, dit le roi, on » augmente toujours les choſes de la moitié. » Au milieu de cette converſation, le bacha préſenta au roi ſon favori *Grothuſen* et le colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la généroſité de racheter à ſes dépens. *Fabrice* ſe chargea de la rançon des autres priſonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, ſe joignit à lui pour fournir à cette dépenſe. Un français que la curioſité avait amené à Bender, et qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna auſſi ce qu'il avait. Ces étrangers aſſiſtés des ſoins, et même de l'argent du bacha, rachetèrent non-ſeulement les officiers, mais encore leurs habits, des mains des Turcs et des Tartares.

Dès le lendemain, on conduiſit le roi priſonnier dans un chariot couvert d'écarlate ſur le chemin d'Andrinople : ſon tréſorier *Grothuſen* était avec lui : le chancelier *Mullern*

et quelques officiers ſuivaient dans un autre char : pluſieurs étaient à cheval ; et lorſqu'ils jetaient les yeux ſur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le bacha était à la tête de l'eſcorte. *Fabrice* lui repréſenta qu'il était honteux de laiſſer le roi ſans épée, et le pria de lui en donner une. » DIEU m'en » préſerve, dit le bacha, il voudrait nous » en couper la barbe ; » cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduiſait ainſi priſonnier et déſarmé ce roi qui, peu d'années auparavant, avait donné la loi à tant d'Etats, et qui s'était vu l'arbitre du Nord et la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi *Staniſlas* avait été arrêté ſur les terres des Turcs, et on l'amenait priſonnier à Bender, dans le temps même qu'on transférait *Charles XII.*

Staniſlas, n'étant plus ſoutenu par la main qui l'avait fait roi, ſe trouvant ſans argent, et par conſéquent ſans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie ; et ne pouvant plus ſe conſerver ſon royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pu, les Etats de ſon bienfaiteur. Il avait même paſſé en Suède, pour précipiter les ſecours dont on avait beſoin dans la Poméranie et dans la Livonie ; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de

Charles XII. En ce temps, le premier roi de Pruſſe, prince très-ſage, s'inquiétant avec raiſon du voiſinage des Moſcovites, imagina de ſe liguer avec *Auguſte* et la république de Pologne, pour renvoyer les Ruſſes dans leur pays, et de faire entrer *Charles XII* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ſes Etats, et une barrière oppoſée aux Ruſſes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Staniſlas.* Non-ſeulement *Staniſlas* l'accepta, mais il ſe chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la néceſſité, le bien public, la gloire du ſacrifice et l'intérêt de *Charles*, à qui il devait tout et qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender : il expoſa au roi de Suède l'état des affaires, les malheurs et le remède : il le conjura de ne point s'oppoſer à une abdication devenue néceſſaire par les conjonctures, et honorable par les motifs : il le preſſa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux qui s'immolait au bien public ſans répugnance. *Charles XII* reçut ces lettres à Varnitza : il dit en colère au courrier, en préſence de pluſieurs témoins : » Si mon ami ne veut pas être roi, » je ſaurai bien en faire un autre. »

Staniſlas s'obſtina au ſacrifice que *Charles* refuſait. Ces temps étaient deſtinés à des ſentimens et à des actions extraordinaires. *Staniſlas* voulut aller lui-même fléchir *Charles ;* et il haſarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il ſe déroba un jour à dix heures du ſoir de l'armée ſuédoiſe qu'il commandait en Poméranie, et partit avec le baron *Sparre*, qui a été depuis ambaſſadeur en Angleterre et en France, et avec un autre colonel. Il prend le nom d'un français, nommé *Haran*, alors major au ſervice de Suède, et qui eſt mort depuis commandant de Dantzick. Il côtoie toute l'armée des ennemis, arrêté pluſieurs fois et relâché ſur un paſſeport obtenu au nom de *Haran ;* il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il eſt arrivé en Moldavie, il renvoie à ſon armée le baron *Sparre*, entre dans Yaſſi, capitale de la Moldavie ; ſe croyant en ſureté dans un pays où le roi de Suède avait été ſi reſpecté, il était bien loin de ſoupçonner ce qui ſe paſſait alors.

On lui demande qui il eſt : il ſe dit major d'un régiment au ſervice de *Charles XII.* On l'arrête à ce ſeul nom ; il eſt mené devant le hoſpodar de Moldavie qui, ſachant déjà par les gazettes que *Staniſlas* s'était éclipſé de ſon armée, concevait quelques ſoupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi,

très-aisé à reconnaître à un visage plein et aimable, et à un air de douceur assez rare.

Le hospodar l'interrogea, lui fit beaucoup de questions captieuses, et enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée suédoise. *Stanislas* et le hospodar parlaient latin. *Major sum*, lui dit *Stanislas*. *Imò maximus es*, lui répondit le moldave : et aussitôt lui présentant un fauteuil, il le traita en roi, mais aussi il le traita en roi prisonnier, et on fit une garde exacte autour d'un couvent grec, dans lequel il fut obligé de rester jusqu'à ce qu'on eût des ordres du sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on fesait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au bacha, dans le temps qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le bacha le dit à *Fabrice* : celui-ci, s'approchant du chariot de *Charles XII*, lui apprit qu'il n'était pas le seul roi prisonnier entre les mains des Turcs, et que *Stanislas* était, à quelques milles de lui, conduit par des soldats. » Courez » à lui, mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, sans » se déconcerter d'un tel accident : dites-lui » bien qu'il ne fasse jamais de paix avec le roi » *Auguste* ; assurez-le que dans peu nos affaires » changeront. » Telle était l'inflexibilité de *Charles* dans ses opinions, que, tout abandonné qu'il était en Pologne, tout poursuivi dans ses propres Etats, tout captif dans une litière

turque, conduit priſonnier, ſans ſavoir où on le menait, il comptait encore ſur ſa fortune, et eſpérait toujours un ſecours de cent mille hommes de la Porte ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de ſa commiſſion, accompagné d'un janiſſaire, avec la permiſſion du bacha. Il trouva à quelques milles le gros de ſoldats qui conduiſait *Staniſlas* : il s'adreſſa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la françaiſe et aſſez mal monté, et lui demanda en allemand où était le roi de Pologne ? Celui à qui il parla était *Staniſlas* lui-même, qu'il n'avait pas reconnu ſous ce déguiſement. „ Hé quoi ! dit le roi, ne vous „ ſouvenez-vous donc plus de moi ? „ Alors *Fabrice* lui apprit le triſte état où était le roi de Suède et la fermeté inébranlable, mais inutile, de ſes deſſeins.

Quand *Staniſlas* fut près de Bender, le bacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII* quelques milles, envoya au roi polonais un cheval arabe avec un harnais magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie ; et, à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à ſe plaindre du traitement qu'on lui fit. (*x*) Cependant on conduiſait *Charles* ſur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà

(*x*) Le bon chapelain *Norberg* prétend qu'on ſe contredit ici, en diſant que le roi *Staniſlas* fut retenu en priſonnier et ſervi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas qu'on peut être à la fois honoré et priſonnier ?

remplie du bruit de ſon combat. Les Turcs le condamnaient et l'admiraient ; mais le divan irrité menaçait déjà de le reléguer dans une île de l'Archipel.

Le roi de Pologne, *Staniſlas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé auſſi qu'il fut propoſé dans le divan de le confiner lui-même dans une île de la Gréce ; mais quelques mois après, le grand ſeigneur adouci le laiſſa partir.

M. *Deſaleurs*, qui aurait pu prendre ſon parti, et empêcher qu'on ne fît cet affront aux rois chrétiens, était à Conſtantinople, auſſi-bien que M. *Poniatowski*, dont on craignait toujours le génie fécond en reſſources. La plupart des ſuédois reſtés dans Andrinople étaient en priſon ; le trône du ſultan paraiſſait inacceſſible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de *Fierville*, envoyé ſecrètement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il oſa imaginer de rendre ſervice à un prince dans le temps que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureuſement ſecondé dans ce deſſein par un gentilhomme français, d'une ancienne maiſon de Champagne, nommé de *Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune ſelon ſon courage, et charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu

chez les Turcs dans le deſſein de ſe mettre au ſervice de ce prince.

M. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au ſultan de l'inſulte faite en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées, et de la trahiſon vraie ou fauſſe du kan et du bacha de Bender.

On y accuſait le viſir et les autres miniſtres d'avoir été corrompus par les Moſcovites, d'avoir trompé le grand ſeigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir juſqu'à ſa hauteſſe, et d'avoir, par ſes artifices, arraché du ſultan cet ordre ſi contraire à l'hoſpitalité muſulmane, par lequel on avait violé le droit des nations d'une manière ſi indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour ſe défendre que ſes domeſtiques, et qui comptait ſur la parole ſacrée du ſultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc, et l'écrire d'une écriture particulière ſur un papier fait exprès, dont on doit ſe ſervir pour tout ce qu'on préſente au ſultan.

On s'adreſſa à quelques interprètes français qui étaient dans la ville; mais les affaires du roi de Suède étaient ſi déſeſpérées, et le viſir déclaré ſi ouvertement contre lui qu'aucun interprète n'oſa ſeulement traduire l'écrit de

M. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui, moyennant quelque récompenſe et l'aſſurance d'un ſecret profond, traduiſit le mémoire en turc, et l'écrivit ſur le papier convenable : le baron d'*Arvidſon*, officier des troupes de Suède, contrefit la ſignature du roi. *Fierville* qui avait le ſceau royal, l'appoſa à l'écrit, et on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* ſe chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand ſeigneur, lorſqu'il irait à la moſquée ſelon la coutume. On s'était déjà ſervi d'une pareille voie pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes miniſtres ; mais cela même rendait le ſuccès de cette entrepriſe plus difficile, et le danger beaucoup plus grand.

Le viſir, qui prévoyait que les ſuédois demanderaient juſtice à ſon maître, et qui n'était que trop inſtruit par le malheur de ſes prédéceſſeurs, avait expreſſément défendu qu'on laiſsât approcher perſonne du grand ſeigneur, et avait ordonné ſur-tout qu'on arrêtât tous ceux qui ſe préſenteraient auprès de la moſquée avec des placets.

Villelongue ſavait cet ordre, et n'ignorait pas qu'il y allait de ſa tête. Il quitta ſon habit franc, prit un vêtement à la grecque ; et ayant caché dans ſon ſein la lettre qu'il voulait préſenter, il ſe promena de bonne heure près de

la moſquée où le grand ſeigneur devait aller. Il contrefit l'inſenſé, s'avança en danſant au milieu de deux haies de janiſſaires, entre leſquelles le grand ſeigneur allait paſſer; il laiſſait tomber exprès quelques pièces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le ſultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue*, il ſe jeta à genoux, et ſe débattit entre les mains des janiſſaires : ſon bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portait le firent reconnaître pour un franc : il reçut pluſieurs coups, et fut très-maltraité. Le grand ſeigneur, qui était déjà proche, entendit ce tumulte, et en demanda la cauſe. *Villelongue* lui cria de toutes ſes forces, *amman ! amman ! miſéricorde !* en tirant la lettre de ſon ſein. Le ſultan commanda qu'on le laiſsât approcher. *Villelongue* court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier, et lui préſente l'écrit, en lui diſant : *Sued call dan*, c'eſt le roi de Suède qui te le donne. Le ſultan mit la lettre dans ſon ſein, et continua ſon chemin vers la moſquée. Cependant on s'aſſure de *Villelongue*, et on le conduit en priſon dans les bâtimens extérieurs du ſérail.

Le ſultan, au ſortir de la moſquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le priſonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable ; mais enfin je n'avance

rien que ſur la foi des lettres de M. de *Villelongue* lui-même ; quand un ſi brave officier aſſure un fait ſur ſon honneur, il mérite quelque croyance. Il m'a donc aſſuré que le ſultan quitta l'habit impérial, comme auſſi le turban particulier qu'il porte, et ſe déguiſa en officier des janiſſaires, ce qui lui arrivait aſſez ſouvent. Il amena avec lui un vieillard de l'île de Malte, qui lui ſervit d'interprète. A la faveur de ce déguiſement, *Villelongue* jouit d'un honneur qu'aucun ambaſſadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart-d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuſer les miniſtres, et de demander vengeance avec d'autant plus de liberté qu'en parlant au ſultan même, il était cenſé ne parler qu'à ſon égal. Il avait reconnu aiſément le grand ſeigneur malgré l'obſcurité de la priſon, et il n'en fut que plus hardi dans la converſation. Le prétendu officier des janiſſaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : ,, Chrétien, aſſure-,, toi que le ſultan mon maître à l'ame d'un ,, empereur, et que ſi ton roi de Suède a raiſon, ,, il lui fera juſtice. ,, *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques ſemaines après un changement ſubit dans le ſérail, dont les Suédois attribuèrent la cauſe à cette unique conférence. Le muphti fut dépoſé ; le kan des Tartares exilé à Rhodes, le ſéraſquier bacha

de Bender relégué dans une île de l'Archipel.

La Porte ottomane eſt ſi ſujette à de pareils orages qu'il eſt bien difficile de décider ſi en effet le ſultan voulait apaiſer le roi de Suède par ſes ſacrifices. La manière dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empreſsât beaucoup à lui plaire.

Le favori *Ali Coumourgi* fut ſoupçonné d'avoir fait ſeul tous ces changemens pour ſes intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kan de Tartarie et le ſéraſquier de Bender, ſous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cents bourſes malgré l'ordre du grand ſeigneur. Il mit ſur le trône des Tartares le frère du kan dépoſé, jeune homme de ſon âge, qui aimait peu ſon frère, et ſur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand viſir *Juſſuf*, il ne fut dépoſé que quelques ſemaines après; et *Soliman* bacha eut le titre de premier viſir.

Je ſuis obligé de dire que M. de *Villelongue* et pluſieurs ſuédois m'ont aſſuré que la ſimple lettre préſentée au ſultan au nom du roi, avait cauſé tous ces grands changemens à la Porte; mais M. de *Fierville* m'a de ſon côté aſſuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un hiſtorien, c'eſt de conter ingénument le fait, ſans vouloir pénétrer les motifs, et de ſe borner

à dire préciſément ce qu'il ſait, au lieu de deviner ce qu'il ne ſait pas.

Cependant on avait conduit *Charles XII* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le tranſporta de ſon chariot au château ſur un ſofa ; mais *Charles*, pour n'être point vu de cette multitude, ſe mit un carreau ſur la tête.

La Porte ſe fit prier quelques jours de ſouffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à ſix lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Merizza. *Coumourgi* dit au grand viſir *Soliman :* „ Va, fais „ avertir le roi de Suède qu'il peut reſter à „ Démotica toute ſa vie : je te réponds qu'a„ vant un an il demandera à s'en aller de lui„ même ; mais ſur-tout ne lui fais point tenir „ d'argent. „

Ainſi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui aſſigna un thaïm conſidérable de proviſions pour lui et pour ſa ſuite : on lui accorda ſeulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon et du vin, deux ſortes de proviſions que les Turcs ne fourniſſent pas ; mais la bourſe de cinq cents écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A

A peine fut-il à Démotica avec ſa petite cour, qu'on dépoſa le grand viſir *Soliman;* ſa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave et groſſier à l'excès. Il n'eſt pas inutile de ſavoir ſon hiſtoire, afin que l'on connaiſſe plus particulièrement tous ces vice-rois de l'empire ottoman, dont la fortune de *Charles* a ſi long-temps dépendu.

Il avait été ſimple matelot à l'avénement du ſultan *Achmet III.* Cet empereur ſe déguiſait ſouvent en homme privé, en iman, ou en dervis; il ſe gliſſait le ſoir dans les cafés de Conſtantinople, et dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on diſait de lui, et pour recueillir par lui-même les ſentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui ſe plaignait que les vaiſſeaux turcs ne revenaient jamais avec des priſes, et qui jurait que s'il était capitaine de vaiſſeau, il ne rentrerait jamais dans le port de Conſtantinople ſans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le grand ſeigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaiſſeau à commander, et qu'on l'envoyât en courſe. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque maltoiſe et une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit capitaine général de la mer, et enfin grand viſir. Dès qu'il fut dans ce poſte, il crut pouvoir ſe paſſer du favori; et, pour ſe rendre néceſſaire, il projeta de faire la guerre aux

Moſcovites ; dans cette intention il fit dreſſer une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau kan des Tartares et l'ambaſſadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus ſenſible des affronts qu'un ſujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à ſon chancelier *Mullern* d'y aller à ſa place ; et de peur que les Turcs ne lui manquaſſent de reſpect, et ne le forçaſſent à commettre ſa dignité, ce prince, extrême en tout, ſe mit au lit, et réſolut de n'en pas ſortir tant qu'il ſerait à Démotica. Il reſta dix mois couché, feignant d'être malade : le chancelier *Mullern*, *Grothuſen* et le colonel *Dubens* étaient les ſeuls qui mangeaſſent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs ſe ſervent ; tout avait été pillé à l'affaire de Bender ; de ſorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe et de la délicateſſe. Ils ſe ſervaient eux-mêmes : et ce fut le chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce temps la fonction de cuiſinier.

Tandis que *Charles XII* paſſait ſa vie dans ſon lit, il apprit la déſolation de toutes ſes provinces ſituées hors de la Suède.

Le général *Steinbock*, illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de la Scanie, pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des payſans, ſoutint

encore quelque temps la réputation des armes ſuédoiſes. Il défendit autant qu'il put la Poméranie et Brême, et ce que le roi poſſédait encore en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons et les Danois réunis d'aſſiéger Stade, ville forte et conſidérable, ſituée près de l'Elbe dans le duché de Brême. La ville fut bombardée et réduite en cendres, et la garniſon obligée de ſe rendre à diſcrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, et les atteignit enfin dans le duché de Mecklenbourg, près d'un lieu nommé Gadebeſck, et d'une petite rivière qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons et des Danois le 20 décembre 1712. Il était ſéparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre et du terrain, et on ne pouvait aller à eux qu'en traverſant le marécage ſous le feu de leur artillerie.

Steinbock paſſe à la tête de ſes troupes, arrive en ordre de bataille, et engage un des combats des plus ſanglans et des plus acharnés qui ſe fuſſent encore donnés entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée ſi vive, les Danois et les Saxons furent enfoncés, et quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi *Auguſte*, et de la comteſſe de *Konigſmarck*, connu ſous le nom de comte de *Saxe*, fit dans cette bataille ſon apprentiſſage de l'art de la guerre. C'eſt ce même comte de *Saxe* qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, et à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus inconteſtable qu'un homme puiſſe jamais avoir ſur une ſouveraineté, je veux dire les ſuffrages unanimes du peuple. C'eſt lui qui s'eſt acquis depuis une gloire plus réelle en ſauvant la France, à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, et en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebeſck, et y eut un cheval tué ſous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs, et que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un ſoldat ſuédois qui osât ſeulement ſe baiſſer pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite ſur le champ de bataille ; tant ils étaient inébranlables dans la diſcipline ſévère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, ſe ſouvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger ſur Altena, qui appartient au roi de Danemarck. Altena eſt au-deſſous de Hambourg, ſur le fleuve de l'Elbe, qui peut

apporter dans ſon port d'aſſez gros vaiſſeaux. Le roi de Danemarck favoriſait cette ville de beaucoup de priviléges ; ſon deſſein était d'y établir un commerce floriſſant : déjà même l'induſtrie des Altenais, encouragée par les ſages vues du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes et riches. Hambourg en concevait de la jalouſie, et ne ſouhaitait rien tant que ſa deſtruction. Dès que *Steinbock* fut à la vue d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans qu'ils euſſent à ſe retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, et qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magiſtrats vinrent ſe jeter à ſes pieds, et offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cents mille. Les Altenais ſupplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correſpondances, et aſſurèrent que le lendemain ils apporteraient cette ſomme : le général ſuédois répondit qu'il fallait la donner ſur l'heure, ou qu'on allait embraſer Altena ſans délai.

Ses troupes étaient dans le faubourg le flambeau à la main : une faible porte de bois et un foſſé déjà comblé étaient les ſeules défenſes des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maiſons avec précipitation au milieu de la nuit ; c'était le 9 janvier 1713 ; il feſait un froid rigoureux, augmenté par un vent

de Nord violent, qui ſervit à étendre l'embraſement avec plus de promptitude dans la ville, et à rendre plus inſupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés ſous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, ſe réfugièrent, en pleurant et en pouſſant des hurlemens ſur les côteaux voiſins qui étaient couverts de glace. On voyait pluſieurs jeunes gens qui portaient ſur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes nouvellement accouchées emportèrent leurs enfans, et moururent de froid avec eux ſur la colline, en regardant de loin les flammes qui conſumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encore ſortis de la ville, lorſque les ſuédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit juſqu'à dix heures du matin. Preſque toutes les maiſons étaient de bois : tout fut conſumé ; et il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, et les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maiſons étaient en feu, ſe traînèrent aux portes de Hambourg, et ſupplièrent qu'on leur ouvrît et qu'on leur ſauvât la vie : mais on refuſa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuſes ; et les Hambourgeois n'aimaient pas aſſez les Altenais pour s'expoſer, en les

recueillant, à infecter leur propre ville. Ainſi la plupart de ces miſérables expirèrent ſous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, et de celle des Hambourgeois qui ne paraiſſait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les miniſtres et les généraux de Pologne et de Danemarck écrivirent au comte de *Steinbock*, pour lui reprocher une cruauté ſi grande qui, faite ſans néceſſité et demeurant ſans excuſe, ſoulevait contre lui le ciel et la terre.

Steinbock répondit » qu'il ne s'était porté à » ces extrémités que pour apprendre aux » ennemis du roi ſon maître à ne plus faire » une guerre de barbares, et à reſpecter le » droit des gens ; qu'ils avaient rempli la » Poméranie de leurs cruautés, dévaſté cette » belle province, et vendu près de cent mille » habitans aux Turcs ; que les flambeaux qui » avaient mis Altena en cendres étaient les » repréſailles des boulets rouges par qui Stade » avait été conſumée. »

C'était avec cette fureur, que les Suédois et leurs ennemis ſe feſaient la guerre. Si *Charles XII* avait paru alors dans la Poméranie, il eſt à croire qu'il eût pu retrouver ſa première fortune. Ses armées, quoiqu'éloignées de ſa préſence, étaient encore animées

de ſon eſprit ; mais l'abſence du chef eſt toujours dangereuſe aux affaires, et empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions ſignalées, qui en un autre temps auraient été déciſives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moſcovites, les Saxons et les Danois de ſe réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans pluſieurs eſcarmouches : deux mille hommes de ſes troupes ſe noyèrent en paſſant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holſtein. Toutes ces pertes étaient ſans reſſource, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puiſſans.

Il voulut défendre le pays du Holſtein contre le Danemarck ; mais malgré ſes ruſes et ſes efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fut détruite, et *Steinbock* fut priſonnier.

La Poméranie ſans défenſe, à la réſerve de Stralſund, de l'île de Rugen et de quelques lieux circonvoiſins, devint la proie des alliés : elle fut ſéqueſtrée entre les mains du roi de Pruſſe. Les Etats de Brême furent remplis de garniſons danoiſes. Au même temps les Ruſſes inondaient la Finlande, et y battaient les Suédois que la confiance abandonnait, et qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus ſur leurs ennemis aguerris, la ſupériorité de la valeur.

Pour

Pour achever les malheurs de la Suède, ſon roi s'obſtinait à reſter à Démotica, et ſe repaiſſait encore de l'eſpérance de ce ſecours turc, ſur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce viſir ſi fier, qui s'obſtinait à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place du viſir était devenue ſi dangereuſe que perſonne n'oſait l'occuper : elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin le favori *Ali Coumourgi* prit le titre de grand viſir. Alors toutes les eſpérances du roi de Suède tombèrent. Il connaiſſait *Coumourgi*, d'autant mieux qu'il en avait été ſervi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les ſiens.

Il avait été onze mois à Démotica enſeveli dans l'inaction et dans l'oubli ; cette oiſiveté extrême, ſuccédant tout à coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conſeil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de ſa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le ſénat vint en corps ſupplier la princeſſe *Ulrique Eléonore*, ſœur du roi, de ſe charger de la régence, pendant cette longue abſence de ſon frère : elle l'accepta ; mais quand elle vit que le ſénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar et le roi de Danemarck, qui

attaquaient la Suède de tous côtés, cette princeſſe jugeant bien que ſon frère ne ratifierait jamais la paix, ſe démit de la régence, et envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de ſa ſœur à Démotica. Le deſpotiſme qu'il avait ſucé en naiſſant lui feſait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, et que le ſénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps, que comme une troupe de domeſtiques, qui voulaient commander dans la maiſon en l'abſence du maître; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur enverrait une de ſes bottes, et que ce ſerait d'elle dont il faudrait qu'ils priſſent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre ſon autorité, et pour défendre enfin ſon pays, n'eſpérant plus rien de la Porte ottomane, et ne comptant plus que ſur lui ſeul, il fit ſignifier au grand viſir qu'il ſouhaitait partir et s'en retourner par l'Allemagne.

M. *Deſaleurs*, ambaſſadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de ſa part. „ Hé bien, dit le viſir au „ comte *Deſaleurs*, n'avais-je pas bien dit que „ l'année ne ſe paſſerait pas ſans que le roi de „ Suède demandât à partir? Dites-lui qu'il eſt

„ à ſon choix de s'en aller ou de demeurer ;
„ mais qu'il ſe détermine bien, et qu'il fixe
„ le jour de ſon départ, afin qu'il ne nous
„ jette pas une ſeconde fois dans l'embarras
„ de Bender. „

Le comte *Deſaleurs* adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choiſi ; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à *Grothuſen* le titre d'ambaſſadeur extraordinaire, et l'envoya prendre congé dans les formes à Conſtantinople, ſuivi de quatre-vingts perſonnes toutes ſuperbement vêtues.

Les reſſorts ſecrets qu'il fallut faire jouer, pour amaſſer de quoi fournir à cette dépenſe, étaient plus humilians que l'ambaſſade n'était pompeuſe.

M. *Deſaleurs* prêta au roi quarante mille écus ; *Grothuſen* avait des agens à Conſtantinople qui empruntaient en ſon nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cents piſtoles d'un marchand anglais, mille francs d'un turc.

On amaſſa ainſi de quoi jouer en préſence du divan la brillante comédie de l'ambaſſade ſuédoiſe. *Grothuſen* reçut à Conſtantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambaſſadeurs extraordinaires de rois le jour de leur audience. Le but de tout ce fracas était d'obtenir de

l'argent du grand vifir ; mais ce miniſtre fut inexorable.

Grothuſen propoſa d'emprunter un million de la Porte. Le vifir répliqua ſèchement que ſon maître ſavait donner quand il voulait, et qu'il était au-deſſous de ſa dignité de prêter : qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était néceſſaire pour ſon voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait : que peut-être même la Porte lui ferait quelque préſent en or non monnayé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier octobre 1714, le roi de Suède ſe mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi bacha avec ſix chiaoux le vinrent prendre au château de Démirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours : on lui préſenta, de la part du grand ſeigneur, une large tente d'écarlate brodée d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux arabes, d'une beauté parfaite, avec des ſelles ſuperbes, dont les étriers étaient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait ſoin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie ; c'eſt un uſage établi depuis long-temps chez ces peuples, qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleſſe des chevaux qu'à celle des hommes ; ce qui peut-être n'eſt pas ſi déraiſonnable, puiſque chez les animaux les

races dont on a ſoin, et qui ſont ſans mélange, ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots, chargés de toutes ſortes de proviſions, et trois cents chevaux, formaient le convoi. Le capigi bacha, ſachant que pluſieurs turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi mahométane, il ſuppliait ſa majeſté de liquider toutes ſes dettes, et d'ordonner au réſident, qu'il laiſſait à Conſtantinople, de ne payer que le capital. » Non, dit le roi, ſi mes domeſ-» tiques ont donné des billets de cent écus, » je veux les payer, quand ils n'en auraient » reçu que dix. »

Il fit propoſer aux créanciers de le ſuivre, avec l'aſſurance d'être payés de leurs frais et de leurs dettes. Pluſieurs entreprirent le voyage de Suède, et *Grothuſen* eut ſoin qu'ils fuſſent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le feſaient voyager à très-petites journées ; mais cette lenteur reſpectueuſe gênait l'impatience du roi. Il ſe levait dans la route, à trois heures du matin, ſelon ſa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi et les chiaoux, et ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager ; mais le roi

prenait plaiſir à leur embarras, et diſait qu'il ſe vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Staniſlas* en ſortait par un autre chemin, et allait ſe retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin et à l'Alſace, et qui appartenait aux rois de Suède depuis que *Charles X*, ſucceſſeur de *Chriſtine*, avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* aſſigna à *Staniſlas* le revenu de ce duché, eſtimé alors environ ſoixante et dix mille écus. Ce fut-là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres et tant d'eſpérances. *Staniſlas* voulait et aurait pu faire un traité avantageux avec le roi *Auguſte ;* mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles XII* lui fit perdre ſes terres et ſes biens réels en Pologne, pour lui conſerver le titre de roi.

Ce prince reſta dans le duché de Deux-Ponts juſqu'à la mort de *Charles ;* alors cette province retournant à un prince de la maiſon palatine, il choiſit ſa retraite à Veiſſembourg, dans l'Alſace françaiſe. M. *Sum*, envoyé du roi *Auguſte*, en porta ſes plaintes au duc d'Orléans, régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. *Sum* ces paroles remarquables :» Monſieur, » mandez au roi votre maître que la France a » toujours été l'aſile des rois malheureux. »

Le roi de Suède étant arrivé ſur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait

ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de ſon obéiſſance avec une magnificence convenable. Les villes et les villages, où les maréchaux des logis avaient par avance marqué ſa route, feſaient des préparatifs pour le recevoir ; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir paſſer cet homme extraordinaire, dont les victoires et les malheurs, les moindres actions et le repos même avaient fait tant de bruit en Europe et en Aſie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'eſſuyer toute cette pompe, ni de montrer en ſpectacle le priſonnier de Bender ; il avait réſolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ſes malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Tergowitz ſur les frontières de la Tranſilvanie, après avoir congédié ſon eſcorte turque, il aſſembla ſa ſuite dans une grange ; et il leur dit à tous de ne ſe mettre point en peine de ſa perſonne, et de ſe trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralſund en Poméranie ſur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que *During*, et quitta toute ſa ſuite gaiement, la laiſſant dans l'étonnement, dans la crainte et dans la triſteſſe. Il prit une perruque noire pour ſe déguiſer, car il portait toujours ſes cheveux ; mit un chapeau

bordé d'or, avec un habit gris d'épine et un manteau bleu ; prit le nom d'un officier allemand, et courut la poſte à cheval avec ſon compagnon de voyage.

Il évita dans ſa route, autant qu'il le put, les terres de ſes ennemis déclarés et ſecrets, prit ſon chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Virtemberg, le Palatinat, la Veſtphalie et le Meckelbourg ; ainſi il fit preſque le tour de l'Allemagne, et alongea ſon chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru ſans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues exceſſives comme le roi de Suède, s'évanouit en deſcendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment ſur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent ? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : » Donne-m'en la » moitié, dit le roi ; je vois bien que tu n'es » pas en état de me ſuivre, j'achèverai la route » tout ſeul. » *During* le ſupplia de daigner ſe repoſer du moins trois heures, l'aſſurant qu'au bout de ce temps il ſerait en état de remonter à cheval et de ſuivre ſa majeſté ; il le conjura de penſer à tous les riſques qu'il allait courir. Le roi inexorable ſe fit donner les cinq cents écus, et demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la réſolution du roi, s'aviſa d'un ſtratagême

innocent : il tira à part le maître de la poſte, et lui montrant le roi de Suède : » Cet homme, » lui dit-il, eſt mon couſin ; nous voyageons » enſemble pour la même affaire ; il voit que » je ſuis malade, et ne veut pas ſeulement » m'attendre trois heures ; donnez-lui, je vous » prie, le plus méchant cheval de votre écurie, » et cherchez-moi quelque chaiſe ou quelque » chariot de poſte. »

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au roi un cheval rétif et boiteux : ce monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en allait de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de *During ;* il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant ſur une charrette la nuit ſans s'arrêter en aucun lieu.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent 21 nov. 1714.

enfin aux portes de la ville de Stralſund à une heure après minuit.

Le roi cria à la ſentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général *Ducker*, gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, et qu'il fallait attendre au point du jour.

Le roi répliqua, qu'il venait pour des affaires importantes, et leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur ſans délai, ils ſeraient tous punis le lendemain matin. Un ſergent alla enfin réveiller le gouverneur. *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède : on fit ouvrir les portes ; on introduiſit ce courrier dans ſa chambre.

Ducker à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède : le roi le prenant par le bras, „ Hé quoi ! dit-il, *Ducker*, mes „ plus fidèles ſujets m'ont-ils oublié ? „ Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ſes yeux ; il ſe jette en bas du lit, embraſſe les genoux de ſon maître en verſant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'inſtant dans la ville, tout le monde ſe leva : les ſoldats vinrent entourer la maiſon du gouverneur. Les rues ſe remplirent des habitans qui ſe demandaient les uns aux autres : Eſt-il vrai que le roi eſt ici ? On fit des illuminations à toutes

les fenêtres ; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit : il y avait seize jours qu'il ne s'était couché : il fallut couper ses bottes sur les jambes qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge ni habits : on lui fit une garde-robe en hâte, de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes et visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste toutes ces particularités, si conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII*, m'ont été confirmées par le comte de *Croissy*, ambassadeur auprès de ce prince, après m'avoir été apprises par M. *Fabrice*.

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta, en 1709.

La guerre qui en avait si long-temps déchiré toute la partie méridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'*Oxford*, ministre

habile, et le lord *Bolingbroke*, un des plus brillans génies et l'homme le plus éloquent de ſon ſiècle, prévalurent contre le fameux duc de *Marlborough*, et engagèrent la reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV*. La France, n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puiſſances à s'accommoder.

Philippe V, petit-fils de *Louis XIV*, commençait à regner paiſiblement ſur les débris de la monarchie eſpagnole. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples et de la Flandre, s'affermiſſait dans ſes vaſtes Etats. *Louis XIV* n'aſpirait plus qu'à achever en paix ſa longue carrière.

Anne, reine d'Angleterre, était morte le 10 auguſte 1714, haïe de la moitié de ſa nation pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frère *Jacques Stuart*, prince malheureux, exclu du trône, preſque en naiſſant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une ſucceſſion que de nouvelles lois lui auraient donnée, ſi ſon parti eût prévalu, *George I*, électeur de Hanover, fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du ſang, quoiqu'il deſcendît d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'un acte du parlement de la nation.

George, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple, dont il n'entendait point

la langue, et chez qui tout lui était étranger, ſe regardait comme l'électeur de Hanover plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute ſon ambition était d'agrandir ſes Etats d'Allemagne. Il repaſſait preſque tous les ans la mer pour revoir des ſujets dont il était adoré. Au reſte il ſe plaiſait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau peſant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtiſans qu'il admettait à ſa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus ſages et le ſeul qui connût ſur le trône les douceurs de la vie privée et de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, et telle la ſituation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, et ſe réuniſſaient contre le roi de Suède.

Auguſte était depuis long-temps remonté ſur le trône de Pologne avec l'aide du czar et du conſentement de l'empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre et des Etats Généraux qui, tous garans du traité d'Altranſtad, quand *Charles XII* impoſait les lois, ſe déſiſtèrent de leur garantie, quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguſte* ne jouiſſait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant ſon roi, reprit bientôt ſes craintes

du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à ſe conformer aux *pacta conventa*, contrat ſacré entre les peuples et les rois, et ſemblait n'avoir rappelé ſon maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Staniſlas ;* ſon parti ſemblait anéanti, et on ne ſe reſſouvenait en Pologne du roi de Suède, que comme d'un torrent qui avait pour un temps changé le cours de toutes choſes dans ſon paſſage.

Pultava et l'abſence de *Charles XII*, en feſant tomber *Staniſlas*, avaient auſſi entraîné la chute du duc de Holſtein, neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ſes Etats par le roi de Danemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père : il était pénétré et humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en ſa vie que pour la gloire, la chute des ſouverains qu'il avait faits ou rétablis, fut pour lui auſſi ſenſible, que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ſes pertes. *Fréderic-Guillaume*, depuis peu roi de Pruſſe, qui paraiſſait avoir autant d'inclination à la guerre que ſon père avait été pacifique, commença par ſe faire livrer Stetin et une partie de la Poméranie, ſur laquelle il avait des droits pour quatre cents mille écus payés au roi de Danemarck et au czar.

George, électeur de Hanover, devenu roi d'Angleterre, avait auſſi ſequeſtré entre ſes mains le duché de Brême et de Verden, que le roi de Danemarck lui avait mis en dépôt pour ſoixante mille piſtoles. Ainſi on diſpoſait des dépouilles de *Charles XII*, et ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis auſſi dangereux que ceux qui les avaient priſes.

Quant au czar, il était, ſans doute, le plus à craindre : ſes anciennes défaites, ſes victoires, ſes fautes même, ſa perſévérance à s'inſtruire et à montrer à ſes ſujets ce qu'il avait appris, ſes travaux continuels, en avaient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga était pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquiſes les rois ancêtres de *Charles*, étaient ſous le joug moſcovite.

Pierre Alexiowitz, qui vingt ans auparavant n'avait pas une barque dans la mer Baltique, ſe voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaiſſeaux de ligne.

Un de ces vaiſſeaux avait été conſtruit de ſes propres mains ; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de paſſage difficile qu'il n'eût ſondé lui-même, depuis le fond

du golfe de Bothnie juſqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philoſophe et aux deſſeins d'un empereur, et étant devenu amiral par degrés et à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat ſur terre.

Tandis que le prince *Gallitzin*, général formé par lui, et l'un de ceux qui ſecondèrent le mieux ſes entrepriſes, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vaſa et battait les Suédois, cet empereur ſe mit en mer pour aller conquérir l'île d'Aland, ſituée dans la mer Baltique à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de juillet 1714, pendant que ſon rival *Charles XII* ſe tenait dans ſon lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronſlot, qu'il avait bâti depuis quelques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers et les matelots qui la montaient, tout cela était ſon ouvrage ; et de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque ſorte.

La flotte ruſſe ſe trouva le 15 juillet à la hauteur d'Aland. Elle était compoſée de trente vaiſſeaux de ligne, de quatre-vingts galères et de cent demi-galères. Elle portait vingt mille ſoldats : l'amiral *Apraxin* la commandait :

l'empereur

l'empereur ruſſe y ſervait en qualité de contre-amiral. La flotte ſuédoiſe vint le 16 à ſa rencontre, commandée par le vice-amiral *Erinſchild ;* elle était moins forte des deux tiers, toutefois elle ſe battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaiſſeau d'*Erinſchild*, et le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire, il débarqua ſeize mille hommes dans Aland ; et ayant pris pluſieurs ſoldats ſuédois qui n'avaient pu encore s'embarquer ſur la flotte d'*Erinſchild*, il les amena priſonniers ſur ſes vaiſſeaux. Il rentra dans ſon port de Cronſlot avec le grand vaiſſeau d'*Erinſchild*, trois autres de moindre grandeur, une frégate et ſix galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronſlot il arriva dans le port de Péterſbourg, ſuivi de toute ſa flotte victorieuſe, et des vaiſſeaux pris ſur les ennemis. Il fut ſalué d'une triple décharge de cent cinquante canons : après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encore davantage que celle de Moſcou, parce qu'il recevait ces honneurs dans ſa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, et où il voyait alors trente-quatre mille cinq cents maiſons ; enfin, parce qu'il ſe trouvait non-ſeulement à la tête d'une marine victorieuſe, mais de la première flotte

ruſſe qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, et au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On obſerva à Pétersbourg à peu-près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moſcou. Le vice-amiral ſuédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau : *Pierre Alexiowitz* y parut en qualité de contre-amiral. Un boyard ruſſien, nommé *Romanodowski*, lequel repréſentait le czar dans des occaſions ſolennelles, était aſſis ſur un trône, ayant à ſes côtés douze ſénateurs. Le contre-amiral lui préſenta la relation de ſa victoire, et on le déclara vice-amiral, en conſidération de ſes ſervices ; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la ſubordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites.

L'empereur moſcovite, enfin victorieux des Suédois ſur mer et ſur terre, et ayant aidé à les chaſſer de la Pologne, y dominait à ſon tour. Il s'était rendu médiateur entre la république et *Auguſte ;* gloire auſſi flatteuſe peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat et toute la fortune de *Charles* avaient paſſé au czar ; il en jouiſſait même plus utilement que n'avait fait ſon rival, car il feſait ſervir tous ſes ſuccès à l'avantage de ſon pays. S'il prenait une ville, les principaux artiſans allaient

porter à Pétersbourg leur induſtrie : il tranſportait en Moſcovie les manufactures, les arts, les ſciences des provinces conquiſes ſur la Suède : ſes Etats s'enrichiſſaient par ſes victoires ; ce qui de tous les conquérans le rendait le plus excuſable.

La Suède, au contraire, privée de preſque toutes ſes provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes ſi redoutables avaient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent mille ſuédois étaient eſclaves dans les vaſtes Etats du czar, et preſque autant avaient été vendus aux Turcs et aux Tartares. L'eſpèce d'hommes manquait ſenſiblement ; mais l'eſpérance renaquit dès qu'on ſut le roi à Stralſund.

Les impreſſions de reſpect et d'admiration pour lui, étaient encore ſi fortes dans l'eſprit de ſes ſujets, que la jeuneſſe des campagnes ſe préſenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'euſſent pas aſſez de mains pour les cultiver.

Fin du ſeptième Livre.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles marie la princeſſe ſa ſœur au prince de Heſſe. Il eſt aſſiégé dans Stralſund, et ſe ſauve en Suede. Entrepriſe du baron de Gortz ſon premier miniſtre. Projets d'une réconciliation avec le czar, et d'une deſcente en Angleterre. Charles aſſiége Frédérickshal en Norvège. Il eſt tué. Son caractère. Gortz eſt décapité.

Le roi, au milieu de ces préparatifs, donna la ſœur qui lui reſtait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au prince *Frédéric de Heſſe-Caſſel*. La reine douairière, grand'mère de *Charles XII* et de la princeſſe, âgée de quatre-vingts ans, fit les honneurs de cette fête, le 4 avril 1715, dans le palais de Stockholm, et mourut peu de temps après.

Ce mariage ne fut point honoré de la préſence du roi; il reſta dans Stralſund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Danemarck et de Pruſſe. Il déclara cependant ſon

beau-frère généraliſſime de ſes armées en Suède. Ce prince avait ſervi les Etats Généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon général ; qualité qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouſer une ſœur de *Charles XII.*

Les mauvais ſuccès ſe ſuivaient alors auſſi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de juin de cette année 1715, les troupes allemandes du roi d'Angleterre et celles de Danemarck, inveſtirent la forte ville de Viſmar : les Danois et les Saxons, réunis au nombre de trente-ſix mille, marchèrent en même temps vers Stralſund pour en former le ſiége. Les rois de Danemarck et de Pruſſe coulèrent à fond près de Stalſund cinq vaiſſeaux ſuédois. Le czar était alors ſur la mer Baltique avec vingt grands vaiſſeaux de guerre, et cent cinquante de tranſport, ſur leſquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une deſcente : tantôt il avançait juſqu'à la côte de Helſinbourg, tantôt il ſe préſentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes ſur les côtes, et n'attendait que le moment de cette invaſion, Dans ce même temps ſes troupes de terre chaſſaient de poſte en poſte les Suédois des places qu'ils poſſédaient encore dans la Finlande, vers le golfe de Bothnie ; mais le czar ne pouſſa pas plus loin ſes entrepriſes.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, et qui, après avoir coulé ſous Stetin, tombe dans la mer Baltique, eſt la petite île d'Uſedom : cette place eſt très-importante par ſa ſituation, qui commande l'Oder à droite et à gauche ; celui qui en eſt le maître, l'eſt auſſi de la navigation du fleuve. Le roi de Pruſſe avait délogé les Suédois de cette île, et s'en était ſaiſi, auſſi-bien que de Stetin qu'il gardait en ſéqueſtre ; *le tout*, diſait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'île d'Uſedom, au mois de mai 1715. Ils y avaient deux forts ; l'un était le fort de la Suine, ſur la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre, de plus de conſéquence, était Pennamonder ſur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait, pour garder ces deux forts et toute l'île, que deux cents cinquante ſoldats poméraniens commandés par un vieil officier ſuédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conſervé.

Le roi de Pruſſe envoie, le 4 auguſte, quinze cents hommes de pied, et huit cents dragons pour débarquer dans l'île : ils arrivent et mettent pied à terre, ſans oppoſition, du côté du fort de la Suine. Le commandant ſuédois leur abandonna ce fort comme le moins important : et ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il ſe retira

dans le château de Pennamonder avec ſa petite troupe, réſolu de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'aſſiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes pruſſiennes de mille fantaſſins et de quatre cents cavaliers. Le 18 auguſte on ouvre la tranchée en deux endroits, et la place eſt vivement battue par le canon et par les mortiers. Pendant le ſiége, un ſoldat ſuédois, chargé en ſecret d'une lettre de *Charles XII*, trouva le moyen d'aborder dans l'île et de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au commandant; elle était conçue en ces termes : „ Ne faites aucun feu que quand les enne- „ mis ſeront au bord du foſſé ; défendez- „ vous juſqu'à la dernière goutte de votre „ ſang. Je vous recommande à votre bonne „ fortune. CHARLES. „

Slerp, ayant vu ce billet, réſolut d'obéir et de mourir, comme il lui était ordonné, pour le ſervice de ſon maître. Le 22, au point du jour, les ennemis donnèrent l'aſſaut : les aſſiégés, n'ayant tiré que quand ils virent les aſſiégeans au bord du foſſé, en tuèrent un grand nombre : mais le foſſé était comblé, la brèche large, le nombre des aſſiégeans trop ſupérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne ſongea

alors qu'à vendre chèrement ſa vie et à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient, il retranche près d'un baſtion ſa petite troupe, qui a l'audace et la fidélité de le ſuivre ; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il ſe bat pendant une heure entière, et après avoir perdu la moitié de ſes ſoldats, il eſt tué enfin avec ſon lieutenant et ſon major. Alors cent ſoldats, qui reſtaient avec un ſeul officier, demandèrent la vie, et furent faits priſonniers : on trouva dans la poche du commandant la lettre de ſon maître, qui fut portée au roi de Pruſſe.

Pendant que *Charles* perdit l'île d'Uſedom et les îles voiſines, qui furent bientôt priſes ; que Viſmar était près de ſe rendre ; qu'il n'avait plus de flotte, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralſund ; et cette place était déjà aſſiégée par trente-ſix mille hommes.

Stralſund, ville devenue fameuſe en Europe par le ſiége qu'y ſoutint le roi de Suède, eſt la plus forte place de la Poméranie. Elle eſt bâtie entre la mer Baltique et le lac de Franken, ſur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre, que ſur une chauſſée étroite, défendue par une citadelle et par des retranchemens qu'on croyait inacceſſibles.

inacceſſibles. Elle avait une garniſon de près de neuf mille hommes, et de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Danemarck et de Pruſſe entreprirent ce ſiége avec une armée de trente-ſix mille hommes, compoſée de pruſſiens, de danois et de ſaxons.

L'honneur d'aſſiéger *Charles XII* était un motif ſi preſſant qu'on paſſa par-deſſus tous les obſtacles, et qu'on ouvrit la tranchée, la nuit du 19 au 20 octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du ſiége, diſait qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, et munie d'une garniſon ſuffiſante, pouvait être priſe. Ce n'eſt pas que dans le cours de ſes conquêtes paſſées il n'eût pris pluſieurs places, mais preſque jamais par un ſiége régulier; la terreur de ſes armes avait alors tout emporté : d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même, et n'eſtimait pas aſſez ſes ennemis. Les aſſiégeans preſsèrent leurs ouvrages avec une activité et des efforts qui furent ſecondés par un haſard très-ſingulier.

On ſait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, et qui était appuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, et du côté de l'Orient, à la mer, ſemblait hors

de toute insulte. Personne n'avait fait attention que, lorsque les vents d'Occident soufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, et ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire sa fortune : il déserta et alla au quartier du comte de *Wackerbarth*, général des troupes saxonnes, donner avis qu'on pouvait passer la mer à gué, et pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident soufflant encore, le lieutenant colonel *Koppen* entra dans l'eau, suivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançaient en même temps sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, et les Prussiens et les Danois donnaient l'allarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée; mais tout à coup *Koppen* avec ses dix-huit

cents hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés et ſurpris ne purent réſiſter : le poſte fut enlevé après un grand carnage. Quelques ſuédois s'enfuirent vers la ville ; les aſſiégeans les y pourſuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers et quatre ſoldats ſaxons étaient déjà ſur le pont-levis ; mais on eut le temps de le lever : ils furent pris, et la ville fut ſauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralſund. Le ſiége fut pouſſé avec l'opiniâtreté et la confiance que devait donner ce premier ſuccès. On canonna et on bombarda la ville preſque ſans relâche.

Vis-à-vis Stralſund, dans la mer Baltique, eſt l'île de Rugen, qui ſert de rempart à cette place, et où la garniſon et les bourgeois auraient pu ſe retirer, s'ils avaient eu des barques pour les tranſporter. Cette île était d'une conſéquence extrême pour *Charles :* il voyait bien que, ſi les ennemis en étaient les maîtres, il ſe trouverait aſſiégé par terre et par mer, et que, ſelon toutes les apparences, il ſerait réduit ou à s'enſevelir ſous les ruines de Stralſund, ou à ſe voir priſonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait ſi long-temps mépriſés, et auxquels il avait impoſé

des lois ſi dures. Cependant le malheureux état de ſes affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garniſon ſuffiſante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis feſaient depuis trois mois toutes les diſpoſitions néceſſaires pour deſcendre dans cette île, dont l'abord eſt très-difficile ; enfin ayant fait conſtruire des barques, le prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un temps favorable, débarqua dans Rugen, le 15 novembre avec douze mille hommes. Le roi préſent par-tout était dans cette île ; il avait joint ſes deux mille ſoldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avait abordé ; il ſe met à leur tête et marche au milieu de la nuit dans un ſilence profond. Le prince d'*Anhalt* avait déjà retranché ſes troupes, par une précaution qui ſemblait inutile. Les officiers qui commandaient ſous lui ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, et croyaient *Charles XII* à Stralſund ; mais le prince d'*Anhalt*, qui ſavait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuſer un foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, et prenait toutes ſes ſuretés, comme s'il eût eu une armée ſupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Les

ſoldats ſe diſaient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de friſe*. Ces paroles furent entendues des ſentinelles : l'alarme eſt donnée auſſitôt dans le camp, les ennemis ſe mettent ſous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé : *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible ! je ne m'y attendais pas*. Cette ſurpriſe ne le découragea point : il ne ſavait pas combien de troupes étaient débarquées : ſes ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient à faire. L'obſcurité de la nuit ſemblait favorable à *Charles :* il prend ſon parti ſur le champ : il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, et ſuivi en un inſtant de tout le reſte ; les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs et les branches d'arbre qu'on put trouver, les ſoldats tués par les coups de mouſquet tirés au haſard, ſervirent de faſcines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers et les ſoldats les plus intrépides, montent ſur l'épaule les uns des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuoſité ſuédoiſe mit d'abord le déſorde parmi les Danois et les Pruſſiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repouſſés après un quart-d'heure de combat, et repaſsèrent le foſſé. Le prince d'*Anhalt* les pourſuivit alors dans la plaine ;

il ne ſavait pas que dans ce moment c'était *Charles XII* lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia ſa troupe en plein champ, et le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part et d'autre. *Grothuſen* le favori du roi, et le général *Dardorf*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant paſſa ſur le corps de ce dernier qui reſpirait encore. *During*, qui l'avait ſeul accompagné dans ſon voyage de Turquie à Stralſund, fut tué à ſes yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pu ſavoir le nom, reconnut *Charles*, et lui ſaiſiſſant d'une main ſon épée, et l'autre le tirant avec force par les cheveux : » Rendez-vous, » Sire, lui dit-il, ou je vous tue. » *Charles* avait à ſa ceinture un piſtolet : il le tira de la main gauche ſur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi *Charles*, qu'avait prononcé ce danois, attira en un inſtant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fuſil au-deſſous de la mamelle gauche : le coup, qu'il appelait une contuſion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, et près d'être tué ou pris. Le comte *Poniatowshi* combattait dans ce moment auprès de ſa perſonne. Il lui avait ſauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui ſauver encore

dans ce combat de Rugen, et le remit à cheval.

Les Suédois ſe retirèrent vers un endroit de l'île nommé alteferre, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De là le roi repaſſa à Stralſund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient ſi bien ſecondé dans cette entrepriſe ; elles furent faites priſonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces priſonniers ſe trouva ce malheureux régiment français, compoſé des débris de la bataille d'Ochſtet, qui avait paſſé au ſervice du roi *Auguſte*, et de-là à celui du roi de Suède : la plupart des ſoldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de *Willelongue*, qui avait ſi généreuſement expoſé ſa vie à Andrinople pour le ſervice de *Charles XII.* Il fut pris avec ſa troupe, et ne fut enſuite que très-mal récompenſé de tant de ſervices, de fatigues et de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne ſervaient qu'à affaiblir ſes forces, renfermé dans Stralſund et près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender.

Il ne s'étonnait de rien : le jour il fesait faire des coupures et des retranchemens derrière les murailles ; la nuit il fesait des sorties sur l'ennemi : cependant Stralsund était battu en brèche ; les bombes pleuvaient sur les maisons ; la moitié de la ville était en cendre : les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobriété et le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties ; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces ; le cabinet où le roi dictait étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; et par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. „ Qu'y a-t-il donc ? lui dit le roi d'un air „ tranquille ; pourquoi n'écrivez-vous pas ? „ Celui-ci ne put répondre que ces mots : „ Eh ! Sire, la bombe ! Hé bien, reprit le roi, „ qu'a de commun la bombe avec

» la lettre que je vous dicte ? continuez. »

Il y avait alors dans Stralfund un ambaſſadeur de France enfermé avec le roi de Suède. C'était un *Colbert*, comte de *Croiſſy*, lieutenant général des armées de France, frère du marquis de *Torcy* célébre miniſtre d'Etat, et parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en ambaſſade auprès de *Charles XII*, c'était preſque la même choſe. Le roi entretenait *Croiſſy* des heures entières dans les endroits les plus expoſés, pendant que le canon et les bombes tuaient du monde à côté et derrière eux, ſans que le roi s'apperçût du danger, ni que l'ambaſſadeur voulût lui faire ſeulement ſoupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce miniſtre fit ce qu'il put avant le ſiége, pour ménager un accommodement entre les rois de Suède et de Pruſſe ; mais celui-ci demandait trop, et *Charles XII* ne voulait rien céder. Le comte de *Croiſſy* n'eut donc, dans ſon ambaſſade, d'autre ſatisfaction que celle de jouir de la familiarité de cet homme ſingulier. Il couchait ſouvent auprès de lui ſur le même manteau : il avait, en partageant ſes dangers et ſes fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardieſſe dans ceux qu'il aimait :

il disait quelquefois au comte de *Croissy : Veni, maledicamus de rege :* ,, Allons, disons ,, un peu de mal de *Charles XII.* ,, C'est ce que cet ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 13 novembre dans la ville ; et enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, et en furent deux fois chassés. Le roi y cambattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les assiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* resta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21 jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes et par le canon : le jour d'après, les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique était couverte de vaisseaux moscovites et danois. On n'avait dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles et à rames. Tant de perils, qui rendaient cette

retraite glorieuſe, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit du 20 décembre 1715 avec dix perſonnes ſeulement. Il fallut caſſer la glace dont la mer était couverte dans le port : ce travail pénible dura pluſieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laiſſer ſortir *Charles* de Stralſund, et de le prendre mort ou vif. Heureuſement ils étaient ſous le vent, et ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en paſſant à la vue de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent ſur le roi. Les matelots feſaient force de voiles et de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles;* un autre fracaſſa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de ſes vaiſſeaux qui croiſaient dans la mer Baltique : dès le lendemain Stralſund ſe rendit ; la garniſon fut faite priſonnière de guerre, et *Charles* aborda à Iſted en Scanie, et de là ſe rendit à Carelſcroon, dans un état bien autre que quand il en partit, quinze ans auparavant, ſur un vaiſſeau de cent vingt canons, pour aller donner des lois au Nord.

Si près de ſa capitale, on s'attendait qu'il

la reverrait après cette longue abſence ; mais ſon deſſein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait ſe réſoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient et qu'il était forcé d'opprimer pour ſe défendre contre ſes ennemis. Il voulut ſeulement voir ſa ſœur : il lui donna rendez-vous ſur le bord du lac Veter en Oſtrogothie ; il s'y rendit en poſte, ſuivi d'un ſeul domeſtique, et s'en retourna après avoir reſté un jour avec elle.

De Carelſcroon, où il ſéjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans ſon royaume. Il croyait que tous ſes ſujets n'étaient nés que pour le ſuivre à la guerre, et il les avait accoutumés à le croire auſſi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans ; il ne reſta dans pluſieurs villages que des vieillards, des enfans et des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes ſeules labourer la terre.

Il était encore plus difficile d'avoir une flotte. Pour y ſuppléer on donna des commiſſions à des armateurs, qui, moyennant des priviléges exceſſifs et ruineux pour le pays, équipèrent quelques vaiſſeaux : ces efforts étaient les dernières reſſources de la Suède. Pour ſubvenir à tant de frais, il fallut prendre la ſubſtance des peuples. Il n'y eut point d'extorſion que l'on n'inventât ſous le nom

de taxe et d'impôt. On fit la viſite dans toutes les maiſons, et on en tira la moitié des proviſions pour être miſes dans les magaſins du roi ; on acheta pour ſon compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, et qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la ſoie, qui avaient des perruques, et des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt exceſſif ſur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions ſe fût révolté ſous tout autre roi ; mais le payſan le plus malheureux de la Suède ſavait que ſon maître menait une vie encore plus dure et plus frugale que lui ; ainſi tout ſe ſoumettait ſans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les Moſcovites, les Danois, les Pruſſiens, les Saxons, les Anglais même deſcendre en Suède ; cette crainte était ſi bien fondée et ſi forte que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux les enfouiſſaient dans la terre.

En effet, une flotte anglaiſe avait déjà paru dans la mer Baltique, ſans qu'on sût quels étaient ſes ordres ; et le roi de Danemarck avait la parole du czar, que les Moſcovites joints aux Danois fondraient en Suède au printemps de 1716.

Charles, ne pouvant faire la guerre au czar, va la faire en Norvége.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII*, quand au lieu de défendre son pays menacé par tant de princes, il passa en Norvége, au mois de mars 1716, avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal* on n'avait point encore vu de général qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le prince de Hesse son beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvége que par des défilés assez dangereux, et quand on les a passés, on rencontre, de distance en distance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers : il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de danois aurait pu arrêter l'armée suédoise ; mais on n'avait pas prévu cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée que le czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, et ne fît pas une descente en Suède, comme il en était convenu avec ses alliés.

La raison de cette inaction était un dessein des plus grands, mais en même temps des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le baron *Henri de Gortz*, né en Franconie, et baron immédiat de l'empire, ayant rendu des services importans au roi de Suède pendant

le séjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu son favori et son premier ministre.

Jamais homme ne fut si souple et si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgrâces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches ; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait ; il prodiguait les dons, les promesses, les sermens, la vérité et le mensonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, essayer lui-même les ressorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, et il en avait conçu l'idée. Ce que son maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet ; aussi prit-il sur *Charles XII* un ascendant qu'aucun ministre n'avait eu avant lui.

Ce roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte *Piper*, recevait alors des leçons du baron de *Gortz :* d'autant plus soumis à ce ministre que le malheur le mettait dans la nécessité d'écouter des conseils, et que *Gortz* ne lui en donnait que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, *George*, électeur de Hanover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le seul que *Charles* n'eût point offensé ; que *George* était entré dans la querelle sous prétexte de l'apaiser, et uniquement pour

garder Brême et Verden, auxquels il semblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Danemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

Il s'imagine qu'il rétablira *Stanislas* en Pologne, et le Prétendant en Angleterre.

Il entrevit aussi de bonne heure que le czar était secrètement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aspirait qu'à mettre le pied. Visмar, la seule ville qui restât encore aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venait enfin de se rendre aux Prussiens et aux Danois, le 14 février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes moscovites, qui étaient dans le Mecklenbourg, parussent à ce siége. De pareilles défiances, réitérées depuis deux ans, avaient aliéné l'esprit du czar, et avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une seule puissance; il y en a bien peu d'un grand empire conquis par plusieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relèvent bientôt.

Dès l'année 1714 le czar eût pu faire une descente en Suède; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck et de Prusse, alliés justement jaloux; soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres

foyers

foyers cette même nation, dont les seuls payſans avaient vaincu l'élite des troupes danoiſes, il recula toujours cette entrepriſe.

Ce qui l'avait arrêté encore était le beſoin d'argent. Le czar était un des plus puiſſans monarques du monde, mais un des moins riches : ſes revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres. Il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre ; mais le profit en était encore incertain, et le travail ruineux. Il établiſſait un grand commerce ; mais les commencemens ne lui apportaient que des eſpérances : ſes provinces nouvellement conquiſes augmentaient ſa puiſſance et ſa gloire, ſans accroître encore ſes revenus. Il fallait du temps pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais déſolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu et par la contagion, vide d'habitans, et qui était alors à charge à ſon vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entrepriſes qu'il feſait tous les jours, épuiſaient ſes finances. Il avait été réduit à la mauvaiſe reſſource de hauſſer les monnaies ; remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, et qui eſt ſur-tout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandiſes qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens ſur leſquels *Gortz* bâtit le deſſein d'une révolution. Il oſa

propoſer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur moſcovite à quelque prix que ce pût être ; lui feſant enviſager le czar irrité contre les rois de Pologne et d'Angleterre, et lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowitz* et *Charles XII* réunis pourraient faire trembler le reſte de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, ſans céder une grande partie des provinces qui ſont à l'orient et au nord de la mer Baltique ; mais il lui fit conſidérer qu'en cédant ces provinces que le czar poſſédait déjà, et qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Staniſlas* ſur le trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II* ſur celui d'Angleterre, et de rétablir le duc de Holſtein dans ſes Etats.

Charles, flatté de ces grandes idées, ſans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à ſon miniſtre. *Gortz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autoriſait à tout ſans reſtriction, et le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord fonder la cour de Moſcou par le moyen d'un écoſſais nommé *Areskins*, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainſi que l'étaient preſque tous les écoſſais qui ne ſubſiſtaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince *Menzikoff* l'importance et la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéreſſé. Le prince *Menzikoff* goûta ſes ouvertures ; le czar les approuva. Au lieu de deſcendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ſes troupes dans le Mecklenbourg, et il y vint lui-même ſous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Mecklenbourg et la nobleſſe de ce pays ; mais pourſuivant en effet ſon deſſein favori d'avoir une principauté en Allemagne, et comptant engager le duc de Mecklenbourg à lui vendre ſa ſouveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche : ils ne voulaient point d'un voiſin ſi terrible, qui, ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, et en opprimer les ſouverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de *Gortz* s'avançait vers le ſuccès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ſes intrigues ſecrètes. Le czar les amuſait tous auſſi par des eſpérances. *Charles XII*, cependant, était en Norvége avec ſon beau-frère le prince de Heſſe, à la tête de vingt mille hommes ; la province n'était gardée que par onze mille danois diviſés en pluſieurs corps, que le roi et le prince de Heſſe paſsèrent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à Christiania, capitale de ce royaume : la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde ; mais jamais le roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée et une flotte danoise approchaient pour défendre la Norvége. *Charles*, qui manquait de vivres, se retira en Suède, attendant l'issue des vastes entreprises de son ministre.

Cet ouvrage demandait un profond secret et des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. *Gortz* fit chercher jusque dans les mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, et qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes et des vaisseaux.

Il y avait long-temps que des pirates de toutes nations, et particulièrement des anglais, ayant fait entre eux une association, infestaient les mers de l'Europe et de l'Amérique. Poursuivis par-tout sans quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection ; mais les lois des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils furent que *Charles XII* était retourné en Suède, ils eſpérèrent que ce prince paſſionné pour la guerre, obligé de la faire, et manquant de flotte et de ſoldats, leur ferait une bonne compoſition ; ils lui envoyèrent un député, qui vint en Europe ſur un vaiſſeau hollandais, et qui alla propoſer au baron de *Gortz* de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de ſe rendre avec ſoixante vaiſſeaux chargés de richeſſes.

Le baron fit agréer au roi la propoſition ; on envoya même l'année ſuivante deux gentilshommes ſuédois, l'un nommé *Cromſtrom*, et l'autre *Mendal*, pour conſommer la négociation avec ces corſaires de Madagaſcar. On trouva depuis un ſecours plus noble et plus important dans le cardinal *Albéroni*, puiſſant génie, qui a gouverné l'Eſpagne aſſez longtemps pour ſa gloire, et trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jacques II* ſur le trône d'Angleterre. Cependant, comme il ne venait que de mettre le pied dans le miniſtère, et qu'il avait l'Eſpagne à rétablir avant que de ſonger à bouleverſer d'autres royaumes, il ſemblait qu'il ne pouvait de pluſieurs années mettre la main à cette grande machine ; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Eſpagne, lui rendre ſon crédit dans

l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, et tenter en même temps d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, et la couronne de la Grande-Bretagne au roi *George :* tant un ſeul homme eſt dangereux, quand il eſt abſolu dans un puiſſant Etat, et qu'il a de la grandeur et du courage dans l'eſprit !

Gortz ayant ainſi diſperſé à la cour de Moſcovie et à celle d'Eſpagne les premières étincelles de l'embraſement qu'il méditait, alla ſecrètement en France, de là en Hollande, où il vit les adhérens du prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre et de la diſpoſition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir et des troupes qu'ils pouvaient mettre ſur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un ſecours de dix mille hommes, et feſaient enviſager une révolution ſûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de *Gyllembourg*, ambaſſadeur de Suède en Angleterre, inſtruit par le baron de *Gortz*, eut pluſieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens : il les encouragea, et leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du prétendant alla juſqu'à fournir des ſommes conſidérables que *Gortz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiſſeaux, en acheta ſix en Bretagne avec des armes de toute eſpèce.

Il envoya alors ſecrètement en France pluſieurs officiers, entre autres le chevalier de *Folard*, qui, ayant fait trente campagnes dans les armées françaiſes, et y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ſes ſervices au roi de Suède, moins par des vues intéreſſées que par déſir de ſervir ſous un roi qui avait une réputation ſi étonnante. Le chevalier de *Folard* eſpérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait ſur la guerre ; il avait étudié toute ſa vie cet art en philoſophe, et il a depuis communiqué ſes découvertes au public dans ſes commentaires ſur *Polybe*. Ses vues furent goûtées de *Charles XII*, qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, et qui ne ſe laiſſait conduire en rien par la coutume ; il deſtina le chevalier de *Folard* à être un des inſtrumens dont il voulait ſe ſervir dans la deſcente projetée en Ecoſſe. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres ſecrets du baron de *Gortz*. Beaucoup d'officiers français, un plus grand nombre d'irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une eſpèce nouvelle, qui ſe tramait en même temps en Angleterre, en France, en Moſcovie, et dont les branches s'étendaient ſecrètement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encore peu de choſe pour le baron de *Gortz ;* mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important,

et ſans lequel rien ne pouvait réuſſir, était d'achever la paix entre le czar et *Charles ;* il reſtait beaucoup de difficultés à aplanir. Le baron *Oſterman*, miniſtre d'Etat en Moſcovie, ne s'était point laiſſé entraîner d'abord aux vues de *Gortz ;* il était auſſi circonſpect que le miniſtre de *Charles* était entreprenant. Sa politique lente et meſurée voulait laiſſer tout mûrir ; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir ſemé. *Oſterman* craignait que l'empereur ſon maître, ébloui par l'éclat de cette entrepriſe, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuſe ; il retardait, par ſes longueurs et par ſes obſtacles, la concluſion de cette affaire.

Le czar voyage en France.

Heureuſement pour le baron de *Gortz*, le czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son deſſein était de paſſer en France : il lui manquait d'avoir vu cette nation célèbre, qui eſt depuis plus de cent ans cenſurée, enviée et imitée par tous ſes voiſins ; il voulait y ſatisfaire ſa curioſité inſatiable de voir et d'apprendre, et exercer en même temps ſa politique.

Gortz vit deux fois à la Haye cet empereur ; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en ſix mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ſes grands deſſeins paraiſſaient couverts d'un ſecret impénétrable : il ſe flattait que l'Europe

ne

ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haie que de paix : il disait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord : il pressait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suède et de ses ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ses intrigues fut le duc d'Orléans, régent de France ; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, et qui subsiste de délations et souvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'espion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramaient contre lui.

Dans le même temps les Hollandais, qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gortz*, communiquèrent leurs soupçons au ministre anglais. *Gortz* et *Gyllembourg* poursuivaient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, et l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, ambassadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conspirant contre le prince auprès duquel il était envoyé :

on viola ſans ſcrupule le même droit en ſa perſonne. Mais on s'étonna que les Etats Généraux, par une complaiſance inouie pour le roi d'Angleterre, miſſent en priſon le baron de *Gortz*. Ils chargèrent même le comte de *Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile ne tourna qu'à leur confuſion. *Gortz* demanda au comte de *Welderen* s'il était connu de lui? „ Oui, Monſieur, répondit le hollan- „ dais. Hé bien, dit le baron de *Gortz*, ſi „ vous me connaiſſez, vous devez ſavoir que „ je ne dis que ce que je veux. „ L'interrogatoire ne fut guère pouſſé plus loin : tous les ambaſſadeurs, mais particulièrement le marquis de *Monteléon*, miniſtre d'Eſpagne en Angleterre, proteſtèrent contre l'attentat commis envers la perſonne de *Gortz* et de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient ſans excuſe : ils avaient non-ſeulement violé un droit ſacré, en arrêtant le premier miniſtre du roi de Suède, qui n'avait rien machiné contre eux ; mais ils agiſſaient directement contre les principes de cette liberté précieuſe qui a attiré chez eux tant d'étrangers, et qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit pour ſa juſtification imprimer les lettres du baron de *Gortz* et du comte de

Gyllembourg, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suède était alors dans la province de ſcanie; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlèvement de ſes deux miniſtres. Il demanda en ſouriant ſi on n'avait pas auſſi imprimé les ſiennes. Il ordonna auſſitôt qu'on arrêtât à Stockholm le réſident anglais avec toute ſa famille et ſes domeſtiques; il défendit ſa cour au réſident hollandais qu'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne déſavoua le baron de *Gortz*: trop fier pour nier une entrepriſe qu'il avait approuvée, et trop ſage pour convenir d'un deſſein éventé preſque dans ſa naiſſance; il ſe tint dans un ſilence dédaigneux avec l'Angleterre et la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obſcurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* et de *Gortz*, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration, et d'aſſurances d'une amitié ſincère; le roi *George* reçut ſes proteſtations ſans les croire, et feignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particuliers, quand elle eſt découverte, eſt anéantie; mais une conſpiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris, au mois de mai de la même année 1717. Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de

l'art et de la nature, à visiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales: il proposa au duc d'Orléans, régent de France, un traité dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur moscovite. Son dessein était de se réunir avec le roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, et d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi *Stanislas* aux prises avec le roi *Auguste*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouverait ses avantages. Dans ces vues, il proposa au régent de France la médiation entre la Suède et la Moscovie, et de plus une alliance offensive et défensive avec ces couronnes et celles d'Espagne. Ce traité qui paraissait si naturel, si utile à ces nations, et qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait précisément dans ce temps des engagemens tout contraires; il se liguait avec l'empereur d'Allemagne et *George* d'Angleterre. La raison d'Etat changeait alors dans l'esprit de tous les princes, au point que le czar était près de se déclarer contre son ancien allié le roi *Auguste*,

et d'embraſſer les querelles de *Charles*, ſon mortel ennemi ; pendant que la France allait, en faveur des Allemands et des Anglais, faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV*, après l'avoir ſoutenu long-temps contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de tréſors et de ſang. Tout ce que le czar obtint par des voies indirectes fut que le régent interposât ſes bons offices pour l'élargiſſement du baron de *Gortz* et du comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans ſes Etats, à la fin de juin, après avoir donné à la France le ſpectacle rare d'un empereur qui voyageait pour s'inſtruire ; mais trop de français ne virent en lui que les dehors groſſiers que ſa mauvaiſe éducation lui avait laiſſés ; et le légiſlateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand homme leur échappa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal *Alberoni*, devenu tout-puiſſant en Eſpagne. *Alberoni* ne ſouhaitait rien tant que le rétabliſſement du prétendant, et comme miniſtre de l'Eſpagne que l'Angleterre avait ſi maltraitée, et comme ennemi perſonnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Eſpagne, et enfin comme prêtre d'une Egliſe pour laquelle le père du prétendant avait ſi mal à propos perdu ſa couronne.

Le duc d'*Ormond*, auſſi aimé en Angleterre

que le duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté ſon pays à l'avénement du roi *George ;* et s'étant alors retiré à Madrid, il alla, muni de pleins-pouvoirs du roi d'Eſpagne et du prétendant, trouver le czar ſur ſon paſſage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan*, autre anglais, homme habile et entreprenant. Il demanda la princeſſe *Anne Petrowna*, fille du czar, en mariage pour le fils de *Jacques II*, (*y*) eſpérant que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette propoſition faillit à reculer les affaires pour un temps, au lieu de les avancer. Le baron de *Gortz* avait, dans ſes projets, deſtiné depuis longtemps cette princeſſe au duc de Holſtein, qui en effet l'a épouſée depuis. Dès qu'il fut cette propoſition du duc d'*Ormond*, il en fut jaloux et s'appliqua à la traverſer. Il ſortit de priſon, au mois d'auguſte, auſſi-bien que le comte de *Gyllembourg*, ſans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excuſe au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de ſon miniſtre.

(*y*) Le cardinal *Alberoni* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remercîment à l'auteur. Au reſte M. *Norberg*, auſſi mal inſtruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi *George I*, mais immédiatement après la mort de la reine *Anne ;* comme ſi *George I* n'avait pas été le ſucceſſeur immédiat de cette reine.

En même temps on élargit à Stockholm le réſident anglais et toute ſa famille, qui avaient été traités avec beaucoup plus de ſévérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Gortz en liberté fut un ennemi déchaîné qui, outre les puiſſans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il ſe rendit en poſte auprès du czar, et ſes inſinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'aſſura qu'en moins de trois mois il lèverait, avec un ſeul plénipotentiaire de Moſcovie, tous les obſtacles qui retardaient la concluſion de la paix avec la Suède: il prit entre ſes mains une carte géographique que le czar avait deſſinée lui-même; et tirant une ligne depuis Vibourg juſqu'à la mer Glaciale, en paſſant par le lac Ladoga, il ſe fit fort de porter ſon maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, auſſi-bien que la Carélie, l'Ingrie et la Livonie: enſuite il jeta des propoſitions de mariage entre la fille de ſa majeſté czarienne et le duc de Holſtein, le flattant que ce duc lui pourrait céder ſes Etats moyennant un équivalent; que par-là il ſerait membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne impériale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même. Il flattait ainſi les vues ambitieuſes du monarque moſcovite, ôtait au prétendant la princeſſe czarienne, en même temps qu'il lui

ouvrait le chemin de l'Angleterre ; et il rempliſſait toutes ſes vues à la fois.

Le czar nomma l'île d'Aland pour les conférences que ſon miniſtre d'Etat, *Oſterman*, devait avoir avec le baron de *Gortz*. On pria le duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le czar ne voulait rompre que ſur le point de l'invaſion : on retint ſeulement à Pétersbourg *Irnegan*, le confident du duc d'*Ormond*, qui fut chargé des intrigues, et qui logea dans la ville avec tant de précaution qu'il ne ſortait que de nuit, et ne voyait jamais les miniſtres du czar que déguiſé, tantôt en payſan, tantôt en tartare.

Dès que le duc d'*Ormond* fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre ſa complaiſance d'avoir renvoyé le plus grand partiſan du prétendant ; et le baron de *Gortz*, plein d'eſpérance, retourna en Suède.

Il retrouva ſon maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, et les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent : le crédit était épuiſé en dedans et en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques ſubſides dans les dernières années de *Louis XIV*, n'en donnait plus ſous la régence du duc d'Orléans, qui ſe conduiſait par des vues toutes contraires.

L'Eſpagne en promettait, mais elle n'était pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de *Gortz* donna alors une libre étendue à un projet qu'il avait déjà eſſayé avant d'aller en France et en Hollande ; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent ; de ſorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinsèque eſt un demi-ſou, paſſait pour quarante ſous avec la marque du prince ; à peu-près comme, dans une ville aſſiégée, les gouverneurs ont ſouvent payé les ſoldats et les bourgeois avec de la monnaie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des eſpèces réelles. Ces monnaies fictives, inventées par la néceſſité, et auxquelles la bonne foi ſeule peut donner un crédit durable, ſont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aiſément les fonds qui ſont dans un Etat.

Ces reſſources ſont d'un excellent uſage dans un pays libre : elles ont quelquefois ſauvé une république ; mais elles ruinent preſque ſurement une monarchie, car les peuples manquant bientôt de confiance, le miniſtre eſt réduit à manquer de bonne foi : les monnaies idéales ſe multiplient avec excès, les particuliers enfouiſſent leur argent, et la machine ſe détruit avec une confuſion accompagnée ſouvent des plus grands malheurs. C'eſt ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de *Gortz*, ayant d'abord répandu avec diſcrétion dans le public les nouvelles eſpèces, fut entraîné en peu de temps au-delà de ſes meſures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes les marchandiſes et toutes les denrées ayant monté à un prix exceſſif, il fut forcé d'augmenter le nombre des eſpèces de cuivre. Plus elles ſe multiplièrent, plus elles furent décréditées ; la Suède inondée de cette fauſſe monnaie ne forma qu'un cri contre le baron de *Gortz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII*, n'oſaient preſque le haïr, et feſaient tomber le poids de leur averſion ſur un miniſtre qui, comme étranger, et comme gouvernant les finances, était doublement aſſuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre ſur le clergé acheva de le rendre exécrable à la nation ; les prêtres, qui trop ſouvent joignent leur cauſe à celle de DIEU, l'appelèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles eſpèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occaſion d'appeler ces pièces de monnaie *les dieux du baron de Gortz*.

A la haine publique contre lui ſe joignit la jalouſie des miniſtres, implacable à meſure qu'elle était alors impuiſſante. La ſœur du roi et le prince ſon mari le craignaient comme un

homme attaché par sa naissance au duc de Holstein, et capable de lui mettre un jour la couronne de Suède sur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à *Charles XII;* mais cette aversion générale ne servait qu'à confirmer l'amitié du roi dont les sentimens s'affermissaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jusqu'à la soumission : il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du royaume, et s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardait les négociations avec le czar; il lui recommanda sur-tout de presser les conférences de l'île d'Aland.

En effet, dès que *Gortz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient sa présence, il partit pour aller consommer avec le ministre du czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gortz*, après sa mort.

Le czar, retenant pour lui toute la Livonie, et une partie de l'Ingrie et de la Carélie, rendait à la Suède tout le reste ; il s'unissait avec *Charles XII* dans le dessein de rétablir le roi *Stanislas* sur le trône de Pologne, et s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingts mille moscovites, pour détrôner ce même roi

Auguſte, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fourniſſait au roi de Suède les vaiſſeaux néceſſaires pour tranſporter dix mille ſuédois en Angleterre et trente mille en Allemagne : les forces réunies de *Pierre* et de *Charles* devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ſes Etats de Hanover, et ſur-tout dans Brême et Verden ; les mêmes troupes auraient ſervi à rétablir le duc de Holſtein, et forcé le roi de Pruſſe à accepter un traité par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en uſa dès-lors comme ſi ſes armées victorieuſes, renforcées de celles du czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranſtad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la propoſition d'un prince dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de ſécurité ; il vit l'orage qui groſſiſſait de tous les côtés. La nobleſſe polonaiſe était confédérée contre lui ; et depuis ſon rétabliſſement, il lui fallait toujours ou combattre ſes ſujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick et quatre-vingts mille hommes ſur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jalouſies et en alarmes. *Flemming*, le plus défiant de tous les hommes, et celui dont les puiſſances voiſines devaient

le plus ſe défier, ſoupçonna le premier les deſſeins du czar et ceux du roi de Suède en faveur de *Staniſlas*. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait ſaiſi *Jacques Sobiesky* en Siléſie. Un de ces français entreprenans et inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partiſans français comme lui au ſervice du roi de Pologne. Il communiqua au miniſtre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente officiers français déterminés, enlever *Staniſlas* dans ſon palais, et l'amener priſonnier à Dreſde. Le projet fut approuvé. Ces entrepriſes étaient alors aſſez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle *braves*, avaient fait des coups pareils dans le Milanais, durant la dernière guerre entre l'Allemagne et la France. Depuis même, pluſieurs français réfugiés en Hollande avaient oſé pénétrer juſqu'à Verſailles, dans le deſſein d'enlever le dauphin, et s'étaient ſaiſis de la perſonne du premier écuyer, preſque ſous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'aventurier diſpoſa donc ſes hommes et ſes relais, pour ſurprendre et pour enlever *Staniſlas*. L'entrepriſe fut découverte la veille de l'exécution. Pluſieurs ſe ſauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des priſonniers

de guerre, mais comme des bandits. *Staniſlas*, au lieu de les punir, ſe contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté ; il leur donna même de l'argent pour ſe conduire, et montra par cette bonté généreuſe qu'en effet *Auguſte*, ſon rival, avait raiſon de le craindre. (z)

Cependant *Charles* partit une ſeconde fois pour la conquête de la Norvège, au mois d'octobre 1718. Il avait ſi bien pris toutes ſes meſures, qu'il eſpérait ſe rendre maître en ſix mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même où l'air eſt moins rigoureux, que d'aller reprendre ſes belles provinces d'Allemagne des mains de ſes ennemis. C'eſt qu'il eſpérait que ſa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de reſſaiſir toutes ces provinces ; bien plus, ſa gloire était flattée d'enlever un royaume à ſon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiſtendall, près de la manche de Danemarck, entre les villes

(z) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de reſpect aux têtes couronnées, comme ſi ce récit véritable contenait une injure, et comme ſi on devait aux rois qui ſont morts autre choſe que la vérité. Penſe-t-il que l'hiſtoire doive reſſembler aux ſermons prêchés devant les rois, dans leſquels on leur fait des complimens ?

de Bahus et d'Anſlo, eſt ſituée Frederichs-hall, place forte et importante, qu'on regardait comme la clef du royaume. *Charles* en forma le ſiége au mois de décembre. Le ſoldat, tranſi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie ſous la glace ; c'était ouvrir la tranchée dans une eſpèce de roc : mais les Suédois ne pouvaient ſe rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en eſſuya de plus grandes. Sa conſtitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles, s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norvège, au cœur de l'hiver, ſur de la paille ou ſur une planche, enveloppé ſeulement d'un manteau, ſans que ſa ſanté en fût altérée. Pluſieurs de ſes ſoldats tombaient morts de froid dans leurs poſtes ; et les autres, preſque gelés, voyant leur roi qui ſouffrait comme eux, n'oſaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme, nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu pluſieurs mois ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau, lui, qui s'était étudié toute ſa vie à ſupporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut ſoutenir, voulut eſſayer encore combien de temps il pourrait ſupporter la faim ſans en être abattu. Il paſſa cinq jours entiers ſans manger ni boire ; le ſixième, au

matin, il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Heſſe, ſon beau-frère, où il mangea beaucoup, ſans que ni une abſtinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la ſuite d'un ſi long jeûne l'incommodât. (*aa*)

Avec ce corps de fer, gouverné par une ame ſi hardie et ſi inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voiſin auquel il ne fût redoutable.

11 déc. 1718. *Charles XII* tué.

Le 11 décembre, jour de ſaint *André*, il alla ſur les neuf heures du ſoir viſiter la tranchée, et ne trouvant pas la parallèle aſſez avancée à ſon gré, il parut très-mécontent. M. *Megret*, ingénieur français, qui conduiſait le ſiége, l'aſſura que la place ſerait priſe dans huit jours : ,,Nous verrons, dit le roi ; ,, et il continua de viſiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau feſait un angle avec la parallèle ; il ſe mit à genoux ſur le talus intérieur, et appuyant ſes coudes ſur le parapet, reſta quelque temps à conſidérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonſtances deviennent eſſentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII* ; ainſi je dois

(*aa*) *Norberg* prétend que ce fut pour ſe guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII* eſſaya cette étrange abſtinence. Le confeſſeur *Norberg* eſt aſſurément un mauvais médecin.

avertir

avertir que toute la converſation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur *Megret* eſt abſolument fauſſe. Voici ce que je ſais de véritable ſur cet événement.

Le roi était expoſé preſqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de ſa perſonne que deux français ; l'un était M. *Siquier*, ſon aide de camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à ſon ſervice en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Heſſe ; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait ſur eux à cartouche ; mais le roi qui ſe découvrait davantage était le plus expoſé. A quelques pas derrière était le comte *Swerin*, qui commandait la tranchée. Le comte *Poſſe*, capitaine aux gardes, et un aide de camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* et *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait ſur le parapet en pouſſant un grand ſoupir ; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle peſant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts ; ſa tête était renverſée ſur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de ſon orbite. L'inſtant de ſa bleſſure avait été celui de ſa mort ; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière ſi ſubite,

de mettre, par un mouvement naturel, la main ſur la garde de ſon épée, et était encore dans cette attitude. A ce ſpectacle, *Megret*, homme ſingulier et indifférent, ne dit autre choſe, ſinon : *Voilà la pièce finie, allons ſouper.* *Siquier* court ſur le champ avertir le comte *Swerin*. Ils réſolurent enſemble de dérober la connaiſſance de cette mort aux ſoldats, juſqu'à ce que le prince de Heſſe en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : *Siquier* mit ſa perruque et ſon chapeau ſur la tête du roi ; en cet état on tranſporta *Charles*, ſous le nom du capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyaient paſſer leur roi mort, ſans ſe douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'inſtant que perſonne ne ſortît du camp, et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ſes meſures, pour faire tomber la couronne ſur la tête de ſa femme, et pour en exclure le duc de Holſtein qui pouvait y prétendre.

Ainſi périt, à l'âge de trente-ſix ans et demi, *Charles XII*, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand, et ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celles de ſa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-

être le ſeul de tous les hommes, et juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans faibleſſe ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie ; ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruiné la Suède : ſon courage pouſſé juſqu'à la témérité a cauſé ſa mort : ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté : et, dans les dernières années, le maintien de ſon autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eût pu immortaliſer un autre prince, ont fait le malheur de ſon pays. Il n'attaqua jamais perſonne ; mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, ſans avoir l'envie d'agrandir ſes Etats ; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa paſſion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité ſans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modeſtie ; après la défaite, que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ſes ſujets, auſſi-bien que la ſienne ; homme unique plutôt que grand

homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux eſt au-deſſus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuſe et noble ; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur ; un nez bien formé ; mais le bas du viſage déſagréable, trop ſouvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres ; preſque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, et ne répondait ſouvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On obſervait à ſa table un ſilence profond. Il avait conſervé, dans l'inflexibilité de ſon caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaiſe honte. Il eût été embaraſſé dans une converſation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la ſociété. Il n'avait lu, juſqu'à ſon loiſir chez les Turcs, que les commentaires de *Céſar* et l'hiſtoire d'*Alexandre ;* mais il avait écrit quelques réflexions ſur la guerre et ſur ſes campagnes depuis 1700 juſqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de *Folard*, et lui dit que ce manuſcrit avait été perdu à la malheureuſe journée de Pultava. Quelques perſonnes ont voulu faire paſſer ce prince pour un bon mathématicien ; il avait, ſans doute, beaucoup de pénétration dans l'eſprit ; mais la preuve que l'on donne de ſes

connaiſſances en mathématique n'eſt pas bien concluante ; il voulait changer la manière de compter par dixaine , et il propoſait à la place le nombre ſoixante-quatre , parce que ce nombre contenait à la fois un cube et un quarré , et, qu'étant diviſé par deux , il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait ſeulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire et le difficile. (1)

A l'égard de ſa religion , quoique les ſentimens d'un prince ne doivent pas influer ſur les autres hommes , et que l'opinion d'un monarque auſſi peu inſtruit que *Charles* ne ſoit d'aucun poids dans ces matières , cependant il faut ſatisfaire , ſur ce point comme ſur le reſte , la curioſité des hommes qui ont eu les yeux ouverts ſur tout ce qui regarde ce prince. Je ſais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette hiſtoire , que *Charles XII* fut luthérien de bonne foi juſqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipſick le fameux philoſophe M. *Leibnitz* , qui penſait et parlait librement , et qui avait déjà inſpiré ſes ſentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que *Charles XII* puiſa , comme on l'avait dit , de l'indifférence pour le luthéraniſme dans la converſation de ce philoſophe , qui n'eut

(1) Elle prouve auſſi qu'il avait approfondi, juſqu'à un certain point, la théorie des nombres, puiſqu'il connaiſſait la nature et les propriétés des échelles arithmétiques.

jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart d'heure ; mais M. *Fabrice*, qui approcha de lui familièrement ſept années de ſuite, m'a dit que, dans ſon loiſir chez les Turcs, ayant vu plus de diverſes religions, il étendit plus loin ſon indifférence. *La Motraye* même dans ſes voyages confirme cette idée. Le comte de *Croiſſy* penſe de même, et m'a dit pluſieurs fois, que ce prince ne conſerva de ſes premiers principes que celui d'une prédeſtination abſolue, dogme qui favoriſait ſon courage et qui juſtifiait ſes témérités. Le czar avait les mêmes ſentimens que lui ſur la religion et ſur la deſtinée ; mais il en parlait plus ſouvent : car il s'entretenait familièrement de tout avec ſes favoris, et avait par deſſus *Charles* l'étude de la philoſophie et le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop ſouvent à la mort des princes, que les hommes malins et crédules prétendent toujours avoir été ou empoiſonnés ou aſſaſſinés. Le bruit ſe répandit alors en Allemagne que c'était M. *Siquier* lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut long-temps déſeſpéré de cette calomnie : un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles : *J'aurais pu tuer le roi de Suède ; mais tel était mon reſpect pour ce héros, que ſi je l'avais voulu, je n'aurais pas oſé.*

Je ſais bien que *Siquier* lui-même avait

donné lieu à cette fatale accuſation qu'une partie de la Suède croit encore ; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié, qu'il avait tué le roi de Suède ; que même il avait, dans ſon accès, ouvert la fenêtre et demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorſque dans ſa guériſon il eut appris ce qu'il avait dit dans ſa maladie, il fut ſur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant ſa vie. Je le vis quelque temps avant ſa mort, et je puis aſſurer que, loin d'avoir tué *Charles XII*, il ſe ferait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour ſervir quelque puiſſance qui l'en aurait, ſans doute, bien récompenſé ; il eſt mort très-pauvre en France, et même il a eu beſoin du ſecours de ſes amis. Si ces raiſons ne ſuffiſent pas, que l'on conſidère que la balle qui frappa *Charles XII* ne pouvait entrer dans un piſtolet, et que *Siquier* n'aurait pu faire ce coup déteſtable qu'avec un piſtolet caché ſous ſon habit. (2)

Après la mort du roi, on leva le ſiége

(2) Beaucoup de gens prétendent encore que *Charles XII* fut la victime de la haine qu'il avait inſpirée à ſes ſujets. Cette opinion n'eſt pas même deſtituée de vraiſemblance. M. de *Voltaire* ne l'ignorait pas ; mais, comme il ne pouvait vérifier les petites circonſtances ſur leſquelles cette opinion s'appuie, il a préféré la paſſer ſous ſilence.

de Frederichshall ; tout changea dans un moment : les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne ſongèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, et à réprimer chez eux la puiſſance abſolue dont le baron de *Gortz* leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princeſſe, ſœur de *Charles XII*, et l'obligèrent ſolennellement de renoncer à tout droit héréditaire ſur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des ſuffrages de la nation. Elle promit, par des ſermens réitérés, qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle ſacrifia depuis la jalouſie de la royauté à la tendreſſe conjugale, en cédant la couronne à ſon mari ; et elle engagea les états à élire ce prince, qui monta ſur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de *Gortz*, arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le ſénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville : exemple de vengeance peut-être encore plus que de juſtice, et affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore.

On garde à Stockholm le chapeau de *Charles XII;* et la petiteſſe du trou dont il eſt percé eſt une des raiſons de ceux qui veulent croire qu'il périt par un aſſaſſinat.

Fin du huitième et dernier Livre.

TABLE

TABLE

DES LIVRES ET SOMMAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Discours sur l'hiſtoire de Charles XII. P. 3

Lettre à M. le maréchal de Schullembourg, général des Vénitiens. 11

Lettre à M. Norberg, chapelain du roi de Suède, Charles XII, et auteur d'une hiſtoire de ce monarque. 19

Avis important ſur l'hiſtoire de Charles XII. 29

Autre avis. 32

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT. *Hiſtoire abrégée de la Suède juſqu à Charles XII. Son éducation ; ſes ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuſes ſur ce prince et ſur la nation ruſſe. La Moſcovie, la Pologne et le Danemarck ſe réuniſſent contre Charles XII.* 33

LIVRE SECOND.

ARGUMENT. *Changement prodigieux et ſubit dans le caractère de Charles XII. A*

l'âge de dix-huit ans, il ſoutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne et la Moſcovie; termine la guerre de Danemarck en ſix ſemaines; défait quatre-vingts mille moſcovites avec huit mille ſuédois, et paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne et de ſon gouvernement. Charles gagne pluſieurs batailles, et eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un roi. 68

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT. *Staniſlas Leczinsky éluroi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullembourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenſtad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranſtad. Auguſte abdique la couronne, et la cède à Staniſlas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, eſt roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambaſſadeurs de tous les princes: il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.* 133

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT. *Charles victorieux quitte la Saxe; pourſuit le czar; s'enfonce dans*

l'Ukraine. Ses pertes. Sa bleſſure. Bataille de Pultava. Suite de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Beſſarabie. 185

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT. *Etat de la Porte ottomane. Charles ſéjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses deſſeins. Auguſte remonte ſur ſon trône. Le roi de Danemarck fait une deſcente en Suède. Tous les autres Etats de Charles ſont attaqués. Le czar triomphe dans Moſcou. Affaire du Pruth. Hiſtoire de la czarine, payſanne devenue impératrice.* 227

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT. *Intrigues à la Porte ottomane. Le kan des Tartares et le bacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il ſe défend avec quarante domeſtiques contre une armée. Il eſt pris et traité en priſonnier.* 273

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT. *Les Turcs transférent Charles à Démirtash. Le roi Staniſlas eſt pris*

dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le ſérail. Bataille donnée en Poméranie. Altena brûlée par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ſes Etats. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralſund. Diſgrâces de Charles. Succès de Pierre le grand. Son triomphe dans Pétersbourg. 314

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT. *Charles marie la princeſſe ſa ſœur au prince de Heſſe. Il eſt aſſiégé dans Stralſund, et ſe ſauve en Suède. Entrepriſe du baron de Gortz ſon premier miniſtre. Projets d'une réconciliation avec le czar, et d'une deſcente en Angleterre. Charles aſſiège Frédérickshal en Norvège. Il eſt tué. Son caractère. Gortz eſt décapité.* 356

Fin de la table.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans l'hiſtoire de Charles XII, roi de Suède.

A.

ACHMET III, empereur des Turcs, ſuccède à *Muſtapha*. Pag. 227. Sa manière de gouverner. 228. Sa lettre à *Charles XII*. 280. Déclare la guerre au czar. 284. Etablit ſa cour à Andrinople. 285. Sa lettre au bacha de Bender. 290. Son diſcours au divan, concernant le départ de *Charles*. 295

ALAND, (l'île d') nommée pour les conférences entre la Suède et la Moſcovie. 392

ALBERONI. (le cardinal) Ses entrepriſes. 381. Entre dans les vues du czar et de *Gortz*. 389

ALLEMAGNE (l') prend ombrage de la guerre ſuédoiſe qui doit être portée chez elle. 245

ALTENA, brûlée. 333

ALTRANSTAD. *Charles XII* y choiſit ſon camp. 156. y fait la paix. 159

AMBASSADE de la république de Pologne au roi de Suède, réception, audience. 114-115. Celle du roi et de la république de Pologne aux Turcs, arrêtée. 285

ANDRINOPLE (les plaines d') rendez-vous des armées turques. 258

ANGLAIS. Leur amitié avec le czar. 279

ARESKINS, médecin écoſſais, ſes intrigues à la cour de Moſcou. 378

AUGUSTE, roi de Pologne, ſon élection, ſon caractère, ſa cour. 51. Attaque le roi de Suède en Livonie, *ibid.* Aſſiége Riga. 79. Lève le ſiége. *ibid.* Se ligue avec le czar à Birzen. 91. Le commencement de ſon règne fait des mécontens en Pologne. 104-105. Convoque une diète malgré lui. 107. Demande la paix à *Charles.* 111. Ses propoſitions refuſées par le ſénat. 113-114. Un de ſes chambellans priſonnier. *ibid.* Preſque tous les ſénateurs l'abandonnent. 115-116. Ses occupations. 117. Cherche le roi de Suède. 119 Perd la bataille de Cliſſau. 120. Convoque une diète à Marienbourg, puis la transfère à Lublin. 121. Se retire dans Thorn, et dans les Palatinats. 124. En danger d'être pris. 130. Chaſſe *Stanislas* de Varſovie, et prend la ville. 138. Son premier avantage ſur les Suédois. 140. Se retire en Saxe. 144. Renouvelle l'ordre de l'aigle blanc. 151. Arrête *Patkul. ibid.* Son malheur après la bataille de Frauenſtad. 155-156. Ecrit à *Charles XII*, et lui envoie en Saxe *Imhof* et *Fingſten.* 158. Bat les Suédois à Calish. 161. Suite de cette malheureuſe victoire. 162. Signe la paix qui lui ôte la couronne. 163. Part pour la Saxe. Sa première entrevue avec *Charles. ibid.* Sa lettre à *Stanislas.*

164. Quitte le titre de roi. Elargit les *Sobiesky*. 165. Livre *Patkul* à *Charles XII.* 166. Fait raſſembler les membres de *Patkul*. 168. Remonte ſur le trône. 242-243. 349. Eſt troublé par ſes ſujets. 350. Craint l'union du czar et de *Charles*. 399

B.

BACHA, ce que ſignifie ce mot. 226

BALTA, ce que ſignifiait ce mot. 254

BALTAGI MEHEMET, grand viſir pour la ſeconde fois. Les changemens de ſa fortune. 254. Commandé pour combattre les Moſcovites. 255. Aſſemble l'armée près d'Andrinople. 258. Son expédition. 261. Traite avec les Ruſſes. 269. Conclut la paix. 270. Demande à Vienne le paſſage pour le roi de Suède. Lui ſignifie qu'il ait à partir. 274. Lui retranche ſont thaïm. 275. Eſt relégué. 278. Se conforme à l'intention de *Coumourgi*. 286

BALTAGIS. Ce qu'ils ſont. 254

BENDER. *Charles* y eſt conduit. 230. *Stanislas* auſſi. 321

BIRZEN. Conférence du czar et d'*Auguſte*. 91. *Charles* y conçoit le deſſein de détrôner le roi de Pologne. 95-96

BREME (les Etats de) remplis de garniſons danoiſes, 336

C.

CALISH. Bataille gagnée par *Auguſte*. 161

CALMOUKS (les) et leur pays. 193

CANTEMIR, prince de Moldavie. 260. Prend parti pour le czar contre les Turcs. 261

CATHERINE, payſanne devenue impératrice. Son hiſtoire. 266. Sauve le czar et l'armée au Pruth. 268-269

CHARLES XI, roi de Suède; ſon caractère, ſa femme. 41-43. Sa mort. 44. Sa diſſimulation avec *Patkul*, qu'enſuite il condamne à mort. 52

CHARLES XII, roi de Suède; ſa naiſſance, ſes qualités, ſon enfance, ſon éducation, ſon caractère. 41. Perd ſa mère; cauſe de cette mort. 44. Son avénement au trône. 45. Ote la régence à ſa grand'mère. 46. Son entrée dans Stockholm. 47. Se couronne lui-même. 48. Ses premières occupations depuis ſon avénement. *ibid.* Ses ennemis. 49. Son caractère ſe développe tout à coup. 69. Secourt le duc de Holſtein. 71. Sa chaſſe aux ours. *ibid.* Part pour ſa première campagne. *ibid.* Fait une deſcente pour aſſiéger Copenhague. 75. Force les Danois dans leurs retranchemens. 76. Aſſiége Copenhague, qui rachète le bombardement. *ibid.* Sa diſcipline militaire. *ibid.* Paix de Travendal. 78. Marche contre le czar. 80. Attaque avec 8000 hommes, 80000 ruſſes dans leurs

retranchemens, et les y force. 85. Renvoie les prisonniers. 86. Rend les épées aux généraux ; leur fait donner de l'argent. Médailles frappées à Stockholm en commémoration de la victoire remportée à Nerva. 87-88. Sa réflexion sur la captivité de *Czarafis Artschelou*. 89. Passe la rivière de Duina ; comment. 93. Bat le maréchal de *Stenau*. 94. La Courlande se rend à lui. 95. Passe en Lithuanie. *ibid*. Son manifeste à la république de Pologne. 115. Entre dans Varsovie ; sa conduite avec les habitans. 117. Gagne la bataille de Clissau ; poursuit *Auguste*. 120. Prend Cracovie. *ibid*. Son cheval s'abat, et lui fracasse la cuisse 121. Fait convoquer une diète à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. 123. Met en fuite l'armée saxonne, commandée par *Stenau*. 124. Jette tout le nord de l'Europe dans la consternation. 127. Assiége Thorn. 127. Refuse la proposition de *Piper* de se faire roi de Pologne. 131. Fait élire *Stanislas*. 135. Prend Léopold d'assaut. 137. Ses avantages en Pologne. 141. Dissipe l'armée moscovite et l'armée saxonne. 153. Entre en Saxe. Choisit son camp à Altranstad ; règle les contributions. 156-157. Etablit une nouvelle police pour les soldats suédois. Discipline sévère. 157. Dicte à *Auguste* les conditions de la paix. 159. Envoie *Patkul* au supplice. 166. Reçoit des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens. 174. Sa conversation avec *Marlborough*. 176. Etranges réquisitions de sa part à l'empereur *Joseph I*. 178. Force cet empereur à accorder des priviléges, et à restituer des

égliſes aux proteſtans de Siléſie. 179. Ce qu'il fait dire au pape. 180. Ne s'amollit point en Saxe. Se prépare à partir. Sa viſite à *Auguſte*. 183. Quitte la Saxe. 185. Reçoit une ambaſſadeur turc. 186. Laiſſe *Stanislas* en Pologne. 187. Pourſuit le czar. *ibid.* Paſſe la Bérézine. Défait un corps de 3000 hommes. Bat les Ruſſes. 191. Les bat encore. *ibid.* S'enfonce dans l'Ukraine. 195. Ses pertes. 197-198. Extrémités où il eſt réduit. 203. Aſſiége Pultava. 206. Bleſſé. 208. Mis en comparaiſon avec le czar 210-211. 243-244. Défait. Deſcription de la bataille. 211. 216. Sauvé par *Poniatowski*. Sa fuite juſqu'au Boryſthène. 216. Traverſe ce fleuve, et comment. 219. Fuit en Turquie, 224. Cherche un aſile chez le grand ſeigneur. 226. Conçoit le deſſein d'armer la Porte contre le czar. 229. Conduit à Bender. 231. Sa manière de vivre. 232-233. Le reſpect des Turcs pour lui. *ibid.* Prend du goût pour la lecture. *ibid.* Ne veut point parler français. 234. Ses intrigues à la Porte. Ses vues. 235. Pluſieurs princes ſe réuniſſent contre lui. 243-244. Ses partiſans à la cour de Conſtantinople. 253. Part de Bender. 263. Parvient à l'armée turque après la ſignature du traité du Pruth. 271. Sa converſation avec le grand viſir. 272. S'établit à Varnitza. 273. Ses réponſes aux trois bachas et au ſéraſquier de Bender. 274. Son thaïm retranché. 275. Emprunte de l'argent. 276. Sollicite la Porte de le renvoyer par la Pologne. 280. Le divan prend la réſolution de le faire partir. *ibid.* Reçoit une lettre d'*Achmet*.

ibid. Demande une armée. 287. Correſpondances de *Flemming* découvertes. 288. On lui accorde une groſſe ſomme. 290. Se détermine à ne point partir. 292. S'obſtine contre l'ordre de partir. Fait tuer les chevaux que le grand viſir lui avait envoyés. Se retranche. Fait barricader ſa maiſon. 302. Les Turcs l'appellent *tête de fer*. *Grothuſen* les engage à ne point l'attaquer. 303. Renvoie les janiſſaires en menaçant, et n'écoute les conſeils de perſonne. 307. Se défend avec quarante hommes contre l'armée des turcs et des tartares. 308. Pris. 313. Sa converſation avec le bacha de Bender. 314. Ses officiers rachetés. 316. Toujours inébranlable. 320. Transféré à Démirtash. 328. Puis à Démotica. Nouveau thaïm. *ibid.* Sa conduite à Démotica. Reſte dix mois au lit. 330-331. Compte encore ſur les Turcs. 337. Sa réponſe aux ſénateurs de Stockholm. Souhaite enfin de partir. Envoie une ambaſſade à la Porte. Préparatifs pour le départ. 338-339. Part. 340. Eſt eſcorté juſqu'à Tergowitz. 343. Sa façon de voyager. 344. Se ſépare de ſa ſuite, arrive à Stralſund. 346. Ses diſgrâces. 347. Il marie ſa ſœur. 356. Son billet à *Slerp*. 359. Aſſiégé dans Stralſund. 360. Combat dans l'île de Rugen. 363. Court le plus grand danger. Repaſſe à Stralſund. 366. S'embarque, arrive en Scanie ; voit ſa ſœur en Oſtrogothie. 372. Paſſe l'hiver à Carelscroon. *ibid.* Porte la guerre en Norvége. 374. De retour en Suède. 381. Sa conduite au ſujet de l'empriſonnement de *Gortz* et de *Gyllembourg*. 387. Demande à l'empereur

l'exécution du traité d'Altranſtad. 397. Repart pour conquérir la Norvége ; aſſiége Frederichshall. 399. Sa longue abſtinence. 400. Sa mort. 402. Raiſonnement ſur ſa religion. 406

CHARLES GUSTAVE, roi de Suède. Ses entrepriſes, ſes conquêtes. 40

CHEVAUX. Attention des Turcs à ce que les races reſtent ſans mélange. 340

CHOURLOULI, ali bacha, grand viſir, promet d'aider *Charles XII*. Corrompu par l'argent du czar. 234. Dépoſé, exilé. 240. Perd la vie. 277-278.

CHRISTIERN II tyranniſe la Suède. 36-37

CHRISTINE, reine de Suède, renonce à l'empire ; ſe fait catholique ; ſon goût pour les ſciences et les arts. 40

CLEMENT XI, pape, ſe déclare contre *Stanislas*. 145

CLISSAU. (la bataille de) 119.

CONFERENCE à Birzen. 91. A Grodno. 151

CONSTANTINOPLE, le centre des négociations pendant le ſéjour de *Charles* à Bender. 279

COPENHAGUE. Sa ſituation. 74

COUMOUR, COUMOURGI. Ce que ſignifient ces mots. 239

COUMOURGI, ali bacha, favori du ſultan, grand viſir ; ſert *Charles XII* ſans le vouloir. 239. Elève

Juſſuf au poſte de grand viſir. 278. Ses intrigues. 284. Prend le titre de grand viſir. 337

COURLANDE (la) ſe rend à *Charles XII.* 95

CROISSY, ambaſſadeur renfermé à Stralſund. 369. Voit *Charles* familièrement. *ibid.* Sort de Stralſund. 370

CZAR, CZARAFIS. Ce que ſignifient ces mots. 89

CZARAFIS ARTSCHELOU, priſonnier envoyé en Suède. 89

D.

DALECARLIE (les payſans de la) s'offrent à aller délivrer leur maître. 252

DANEMARCK (le) ſource des querelles entre ſes rois, et les ducs de Holſtein. 50. Se réunit à la Pologne contre la Suède. 67

DANOIS (les) font une deſcente en Scanie. 249. Battus par *Steinbock ;* ſe retirent. 251

DANZICK. Deſcription de cette ville, &c. paye chèrement ſon manquement envers *Charles XII.* 127

DARDOF. Dégage *Charles* à Smolensko. 194. Tué à Rugen. 366

DEUX-PONTS. Deſcription de ce duché : ſon revenu aſſigné à *Stanislas*, qui y reſte juſqu'à la mort de *Charles.* 342

DIVAN. (le) Prend la réſolution de forcer *Charles* à partir. 295-296

DURING. Accompagne *Charles*. 343. Tué à Rugen. 366

E.

EDWIGE-ELEONORE, grand'mère et tutrice de *Charles XII*. Son ambition. 45. Perd la régence 47. Meurt. 356.

ELBING. Héſite à donner paſſage aux Suédois, en eſt punie. 128

EUROPE. Changemens arrivés en l'abſence de *Charles XII*. 347

F.

FABRICE. Inſpire à *Charles* le goût de la lecture. 234. Médiateur entre la Porte et le roi de Suède. 299-300. Procure des proviſions à *Charles*. 301. Sa converſation avec *Charles*, priſonnier. 316

FETFA. Ce que ſignifie ce mot. 295-297

FIERVILLE. Rend un ſervice ſignalé au roi de Suède. 322

FINGSTEN, envoyé à *Charles* pour faire la paix. Son audience. 159. Ses conférences avec *Piper*. 160

FLEMMING, premier miniſtre d'*Auguſte*, lui ramène la nobleſſe polonaiſe. 242. Sa correſpondance

avec le kan et le ſéraſquier de Bender. 287. Veut faire enlever *Stanislas*. 398

FOLARD, entre au ſervice de *Charles*, négocie en France pour lui. 383

FONSECA, ſert *Charles* à la Porte. 230

FRANÇAIS, pris à Frauenſtad. 154-155

FRAUENSTAD. (la bataille de) 153

FREDERIC, prince de Heſſe, épouſe la ſœur de *Charles XII*. 356. Déclaré généraliſſime des armées en Suède. 357. Son ordonnance après la mort de *Charles*. 403. Monte ſur le trône. 409

FREDERIC IV, roi de Danemark, ennemi de *Charles*. 49. Fait la guerre au duc de Holſtein. 51

FREDERICHSHALL, aſſiégée par *Charles XII*. 400, qui y eſt tué. 402. On lève le ſiége 409

FUNK, envoyé de *Charles* à la Porte. Mis en priſſon 294-295

G.

GEORGE I, roi d'Angleterre. Son avénement. 348-349

GORTZ. Son caractère, ſes entrepriſes. Négocie à la cour du czar. 375. Traite avec les corſaires de Madagaſcar. 380. Négocie avec le cardinal *Alberoni*. 381. En France dans les Pays-Bas. 382. Conſère

avec le czar en Hollande. 384. Arrêté. Sa réponſe à *Welderen*. 385-386. Elargi. 389. Jaloux du duc d'*Ormond*. 391. Succès de ſes négociations avec le czar. 392. Retourne en Suède. Moyens dangereux qu'il emploie pour ſuppléer à la diſette de *Charles*. 393. En horreur à la nation ſuédoiſe, aimé du roi ſeul. 394. Préliminaires de l'alliance projetée entre *Charles* et le czar. 395. Décapité. 409

GRAND VISIR, ordinairement de baſſe extraction. 235

GRODNO. Conférence entre *Pierre* et *Auguſte*. 151. *Charles* y bat les Ruſſes. 188

GROTHUSEN, tréſorier de *Charles* à Bender. 232. Obtient de l'argent du bacha. 293. Ambaſſadeur du roi de Suède à la Porte. 339. Tué à Rugen. 366

GUSTAVE-ADOLPHE, roi de Suède. Ses entrepriſes, ſes conquêtes. 39-40. Tué à la bataille de Lutzen. Surnommé le *Grand*. *ibid.*

GUSTAVE-VASA. Son caractère. Ses malheurs. Affranchit la Suède de la tyrannie du Danemarck. Roi. Rend la Suède luthérienne. 37-38

GYLLEMBOURG, ambaſſadeur de Suède en Angleterre, traite avec les mécontens. 382. Arrêté. 385. Elargi. 389

H.

HOLLANDAIS ; leur amitié avec le czar. 279

HOLLOSIN. Victoire de *Charles XII.* 190. Médailles à cette occaſion. 191

HOLSTEIN. (le) Origine des querelles de ſes ducs avec les rois de Danemarck. 50. Ravagé par les Danois. 70. Conquis. 336

HOLSTEIN (le duc de) tué à Cliſſau. 119. Son fils dépouillé. 350

HOORN (le comte de) priſonnier. 140

I.

JANISSAIRES (les) refuſent d'attaquer le roi de Suède. 304. Leur propoſition à *Charles*, rejetée. 307. Forcent ſon camp. Aſſailliſſent ſa maiſon. *ibid.*

IBRAHIM MOLLA, grand viſir. Son hiſtoire. 329. Etranglé. 337

JEFFREYS, médiateur entre la Porte et le roi de Suède, 298 Quitte *Charles.* 301

IMHOF, envoyé à *Charles* pour faire la paix. Son audience. 158. Ses conférences avec *Piper.* 160

JOSEPH I (empereur) contraint à conſentir aux réquiſitions de *Charles XII.* 179

IRNEGAN. Sa conduite à la cour de Moſcou. 390. 392

ISMAEL BACHA, confère avec le roi de Suède. 257. Veut le forcer de partir. 297. Sa conduite avec lui. 314. Relégué. 327

JUSSUF, grand viſir. 278. Dépoſé. 327

K.

KAN (le) reçoit l'ordre de ſe tenir prêt à marcher contre les Moſcovites. Sa condition. 256. S'oppoſe en vain à la paix. 270. Exilé. Son frère le remplace. 327

KONIGSMARCK, (la comteſſe de) ſon caractère. 111. Envoyée par *Auguſte* auprès de *Charles*, ne réuſſit pas. 113

KOPPEN, colonel pruſſien. 362

KUZE-SLERP. Sa mort glorieuſe. 360

L.

LEOPOLD, priſe d'aſſaut par *Charles XII.* 137. Le czar y convoque une aſſemblée. L'on eſt ſur le point d'y élire un roi de Pologne. 171. L'aſſemblée n'y peut prendre aucune réſolution ; tranſférée à Lublin. 172

LEVENHAUPT, perd les troupes et les proviſions qu'il amenait à *Charles XII.* 202. Arrive auprès

du roi avec les débris de l'armée. 218. Pris par *Menzikoff*. 220

LIEVEN. Tué. 126

LITHUANIE diviſée en deux partis. Etat de l'armée lithuanienne. 106-107

LIVONIE. Comment elle fut cédée au roi de Suède. 51. Les payſans de cette province ne peuvent apprendre à lire, ni à écrire. 267

LIVONIENS. Comment ils furent traités par *Charles XII*. 52

LUBLIN. L'aſſemblée de Léopold y eſt transférée. 172

M.

MARGUERITE DE VALDEMAR, fait la conquête de la Suède. 36

MARLBOROUGH, arrive au camp de *Charles XII*. Sa converſation avec lui, ſa pénétration. 174-175. Il eſt faux qu'il ait acheté *Piper*. 177

MAZEPPA. Son hiſtoire. Irrite le czar. 197-198. Se ligue avec *Charles*. *ibid*. Eſt prévenu par les Moſcovites. 199. Arrive en mauvais état auprès de *Charles*. 199-200. Fait pourtant ſubſiſter les reſtes de l'armée ſuédoiſe. 205

MENZIKOFF. Sa conduite à Pultava. 213. Pourſuit les Suédois. *Levenhaupt* et les ſiens priſonniers. 220. Son hiſtoire. 266

MOLDAVES (les) favoriſent les Turcs contre les Moſcovites. 261-262

MOSCOU. Epouvante après la bataille de Nerva. 90

MOSCOVIE, *voyez* RUSSIE.

MOSCOVITES, *voyez* RUSSES.

MUPHTI (le) créature de *Coumourgi*. 286. Dépoſé. 326

MUSTAPHA (le ſultan) dépoſé. 227

N.

NERVA, aſſiégée par le czar. 81. Défendue par le baron de *Hoorn*. 82. Victoire de *Charles*. 85. Priſe par le czar. 148

NICOLAS, prière à ce ſaint. 90

NONCE (le) demande l'évêque de Poſnanie, comme juſticiable de la cour de Rome. 139

NUMAN-COUPROUGLI, grand viſir. Son caractère. 240. Dépoſé. 253

O.

OCZAKOU. Reception qu'on y fait à *Charles* 225

OGINSKY. Son parti preſque anéanti. 105-106

ORDRE. (l') DE L'AIGLE BLANC renouvelé par *Auguſte*. 151

ORLEANS (le duc d') découvre au roi d'Angleterre ce qui ſe trame contre lui. 385. N'entre pas dans les vues du czar. Ses alliances. 388

ORMOND (le duc d') va trouver le czar. Demande la princeſſe *Anne*, ſa fille, pour le prétendant. 390. Eſt traverſé par *Gortz*. 391. S'en retourne. 392

OSMAN AGA, gagné par le czar. 268. Perd la vie. 277

OSTERMAN. Comment il négocie avec *Gortz*. 384

OSTIAQUES, peuples ſauvages. 56

OTTOKEFA, première femme de *Pierre*, répudiée. 267

P.

PAIKEL, condamné à mort, ne peut obtenir grâce. 168

PAPE (le) augmente ſon pouvoir temporel en Pologne. 139

PATKUL, député des Livoniens. 52. Condamné à mort : s'enfuit ; s'attache au roi *Auguſte*. *ibid.* Arrêté. 151. Livré au roi de Suède. Condamné au ſupplice. 166. Rompu vif. Réflexions ſur ce ſupplice. Ses membres raſſemblés par ordre d'*Auguſte*. 168

PETERSBOURG fondée. 149

PIERRE ALEXIOWITZ, czar. 53. Son éducation. Secondé par *le Fort*. Voyage en Hollande et en Angleterre. 57. Réforme la Moſcovie. Loi bien ſage. 60. Etat de ſa milice. *ibid.* Excelle dans l'art de la navigation et de la conſtruction. Ses finances. 62-63. Etablit le commerce. 64. Voyage dans ſes Etats. 65. Erige une académie des ſciences; Engage la nobleſſe à voyager. 66. Eſt cruel. 67. S'unit avec les ennemis de *Charles*. 80. Fait la guerre. Son manifeſte. Aſſiége Nerva. *ibid.* N'oſe pas attaquer les Suédois. 90. Pourſuit le deſſein de diſcipliner ſes troupes. *ibid.* Ligue de Birzen. 91. Devient grand homme de guerre. 148. Fonde la ville de Pétersbourg. 149. Se plaint inutilement de l'affaire de *Patkul*. 169. S'empare de la Pologne. Convoque une diète à Léopold. 170-171. Obtient des officiers allemands. *ibid.* Se retire en Lithuanie, y rétablit des magaſins. 173. Ses entrepriſes en Pologne, *Charles* abſent. 186. Propoſitions de paix. 192. Bat *Levenhaupt*. 201. Affaiblit les Suédois dans l'Ukraine. 205. Comparé à *Charles*. 210. 244. Le défait entièrement à Pultava. 210. Invite à ſa table tous les généraux ſuédois. Sa converſation avec *Renſchild*. 222. Rend les épées aux généraux. 223. Son expédition dans la Carélie et la Finlande. 243. Triomphe dans Moſcou. 247. Continue le blocus de Riga, s'empare du reſte de la Livonie. Entre en Finlande. 249. Ses ambaſſadeurs à la Porte empriſonnés. 255. 284. Sa faute au Pruth. 260. Ses inquiétudes, ſa réſolution. 264. Paix du

Pruth. 270. Ne remplit pas les articles du traité. 277. 282. Ses ſuccès ſur les Suédois. 350. Triomphe dans Pétersbourg. 354. Jouit de ſes conquêtes. *ibid.* Ses entrepriſes ſur la mer Baltique. 357. Ses alliés jaloux. 376. 379. Ses revenus ne ſont pas conſidérables. 377. Veut acheter le duché de Mecklenbourg. 379. Nie la conſpiration contre le roi d'Angleterre ; arrive à Paris. 387. Confère avec le duc régent. 388

PIPER, premier miniſtre de *Charles*, fait comte. 48. Propoſe à ſon maître de ſe faire élire roi de Pologne. 131. Ses conférences avec les députés Saxons. 160. Sa magnificence. 186. Priſonnier à Pultava. 215. Traité durement. 222. Sa mort. *ibid.* Son corps tranſporté à Stockholm. Obsèques. magnifiques. 178

POLOGNE (la) s'unit avec les ennemis de *Charles*. 67. Deſcription de ce royaume. 96. Son gouvernement. 97. Qualité de ſon roi. 98. Ses diètes et leurs ordres. 99. Ses confédérations. 100. Ne permet pas que l'on élève des fortereſſes. 101. Son état militaire. 102. 106. Son armée partagée en deux factions. 131. A deux rois et deux primats. 171. Dévaſtée par les Moſcovites, les *Sapieha* et les *Oginski*. 172-173

POLONAIS. Mécontens de la guerre livonienne. 105. Diète. 106. Intrigues. 110. Leur diète ſéparée. *ibid.*

POMERANIE. (la guerre portée en) 245. Devient la proie des alliés. 336

PONIATOWSKI ſauve *Charles* à Pultava. 216. Le ſert à Conſtantinople. 229. Préſente un mémoire au ſultan. 237. Ses intrigues contre le grand viſir. 240. Faillit à être empoiſonné. 241. Son conſeil contre les Moſcovites. 264. S'oppoſe en vain à la paix du Pruth. 270. Ecrit une relation de la campagne du Pruth. 276. Retourne à Conſtantinople. 277. Sauve *Charles* à Rugen. 367

PORTE (état de la) ottomane. 227. Sa façon de déclarer la guerre. 255. Intrigues. 279. Mauvaiſe politique concernant les ambaſſadeurs. 283

POSNANIE (l'évêque de) préſide à la diète. 136. Puni. 139

POSPOLITE. Ce que c'eſt. 101. Dans quelles occaſions elle monte à cheval. 102

PRUTH. (affaire du) 263

PULTAVA aſſiégée. 206. Secourue. 208. Bataille 210. Idée de cette bataille. 211. Suite de cette bataille. 215

R.

RADJOUSKY, primat de Pologne ; ſon caractère, ſes intrigues. 107. Va voir le roi *Auguſte*, et enſuite *Charles*. 118. Sa conférence avec ce dernier. *ibid.* Déclare *Auguſte* inhabile à régner. 130. S'oppoſe vainement à l'élection de *Stanislas*. 134. Contraint de lui rendre hommage. 136-137. Refuſe de le ſacrer. 146. Sa mort. 147

RENSCHILD, (le grand maréchal) gagne la bataille de Frauenſtad. 153. Priſonnier à Pultava. 215

RIGA, aſſiégée par *Auguſte*. Délivrée. 80. Aſſiégée par le czar. 243

ROBEL, gouverneur de Thorn; forcé de ſe rendre à diſcrétion. 128. Procédé de *Charles XII* à ſon égard. *ibid.*

RUGEN. (combat dans l'île de) 364-365

RUSSES, (les) barbares, ignorans. Leur ère, leur religion, leur ſuperſtition. 54. Autorité de leur patriarche. Diſputaient ſur la religion. 55. N'étaient pas aguerris autrefois. 81. Forcés dans leurs retranchemens. 85. Leurs généraux priſonniers. 86. Dévaſtent la Pologne et la Lithuanie. 110. Battus, mis en déroute. 153. Leurs priſonniers maſſacrés. 155. Encore vaincus. 188

RUSSIE, (la) ſa ſituation, ſon étendue. 53. Peu peuplée. 63

S.

SAMOÏEDES, peuples ſauvages. 56

SAPIEHA (les princes de) s'attachent à *Charles XII*. 105. L'un d'eux le quitte. 289

SAXE. (entrée du roi de Suède en) 156

SAXE (le comte de) fait la première campagne. 332

SCHULLEMBOURG, commande les Saxons; ſa conduite, ſa retraite. 141. Livre bataille aux Suédois, la perd. 154

SELICTAR AGA. Ce que c'eſt. 239

SERASQUIER. Ce que c'eſt. 226

SIBERIE. Deſcription de cette province. Tombeau des Suédois pris à Pultava. 221

SINIAWSKI, tente en vain de ſe faire élire roi. Chef d'un parti oppoſé à *Auguſte* et à *Stanislas*. 174. Rentre dans celui d'*Auguſte*. 242

SIQUIER, juſtifié de la mort de *Charles*. Occaſion de cette calomnie, meurt pauvre. 408

SLERP. *Voyez* KUZE.

SLIPENBAK, général ſuédois, pris à Pultava. 213

SMOLENSKO. (bataille près de) 193

SOBIESKY (*Alexandre*) refuſe de monter ſur le trône. 123

SOBIESKY (*Jacques*) enlevé : conduit à Leipſick. 130. Elargi. 165

SOLIMAN BACHA, grand viſir. 328. Dépoſé. 329

STADE, priſe et brûlée 331

STANISLAS. Son caractère. 133-134. S'inſinue dans l'amitié de *Charles* : eſt élu roi de Pologne. 135. Le primat et les autres mécontens lui rendent hommage. 136. Contraint de fuir. 138. Son ſacre. 147. Retourne en Pologne. 173. Reconnu par toutes les puiſſances, excepté par le pape. 187. Pris par les Turcs. 319-320. Ses occupations en

l'abſence de *Charles :* ſes vues. *ibid.* Sa réception à Bender. 321. Se rend dans le duché de Deux-Ponts. 342. Se retire à Veiſſembourg après la mort de *Charles. ibid.* Faillit à être enlevé. 398. Comme il en uſe avec ſes raviſſeurs. 399

STEINBOCK, gouverneur de Cracovie. 121. La régence lui défère le commandement de l'armée. 250. Défait les Danois. 251. Gagne la bataille de Gadebesck. 331. Brûle Altena. 333. Motive les raiſons de cette barbarie. 335. Ses diſgrâces. 336. Pris. *ibid.*

STRALHEIM. Sa querelle avec *Zobor.* 178

STRALSUND. *Charles* y arrive 346. Aſſiégée. 361. Le retranchement du côté de la mer emporté. 363

SUEDE. Hiſtoire de ce royaume. 33-34. Forme de ſon ancien gouvernement. Changemens dans le gouvernement. 35. Lois ſur la majorité des rois. 54. La deſcente du roi de Danemarck réunit les ſénateurs et la régence. Epuiſée de troupes. 240. Son état à l'arrivée du roi à Stralſund. 355. et après. 372. 393-394

SUEDOIS. Leur caractère. 34. Priſonniers diſperſés dans les Etats du czar. 221. Les payſans ſont libres. 250. Milices enrégimentées ; leurs ſuccès contre les Danois. 251

T.

TARTARES (les) ſujets du czar : mahométans. 56. caractère de ceux de Crimée. 269

THAÏM. Ce que ſignifie ce mot. 275

THORN, aſſiégée, priſe, miſe à contribution. 128-129

TRAITÉ ſingulier. 246

TRAVENDAL. (la paix de) 78

TROUTFETRE, colonel ſuédois. 220

TURCS (les) ne connaiſſent aucune eſpèce de nobleſſe. 235. Leur uſage de préſenter les placets au grand ſeigneur. 337. Leur état et leur diſcipline militaire. 258-259. Obſervateurs de leur parole. 269

V.

VALAQUES (les) montrent de l'affection pour les Turcs. 262

VALIDÉ (la ſultane) épouſe les intérêts de *Charles*. 230

VARNITZA ; *Charles* s'établit près de ce village. 273

VARSOVIE ; ſa diète. 106. Se ſépare tumultueuſement. 110

VILLELONGUE, ſon induſtrie pour préſenter ſon mémoire au grand ſeigneur. 323. Mis en priſon.

325. Sa conférence avec le grand ſeigneur. 326. Priſonnier à Rugen. 367

VISMAR : les troupes allemandes du roi d'Angleterre l'inveſtiſſent. 360

UKRAINE. Sa ſituation, ſon gouvernement. 195

ULRIQUE-ELEONORE, reçoit la régence et s'en démet. 337-338. Mariée au prince de Heſſe. 356. Reine de Suède : cède la couronne à ſon mari. 409

VOSKO-JESUITES, condamnés au feu. 56

UPSAL (l'archevêque d') tyranniſe la Suède. 36

USEDOM (l'île d') emportée par les Pruſſiens. 360

W.

WACKERBARTH, général des Saxons. 362

WIRTEMBERG (le prince de) priſonnier à Pultava. 217

Z.

ZAPORAVIENS : leur génie, leur conduite. 206

ZOBOR : ſuites de ſa querelle avec *Stralheim*. 179

Fin de la table des matières.

a39003 00235027 96

CE PQ 2070
1785A V026
C00 VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353077

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 10 06 1